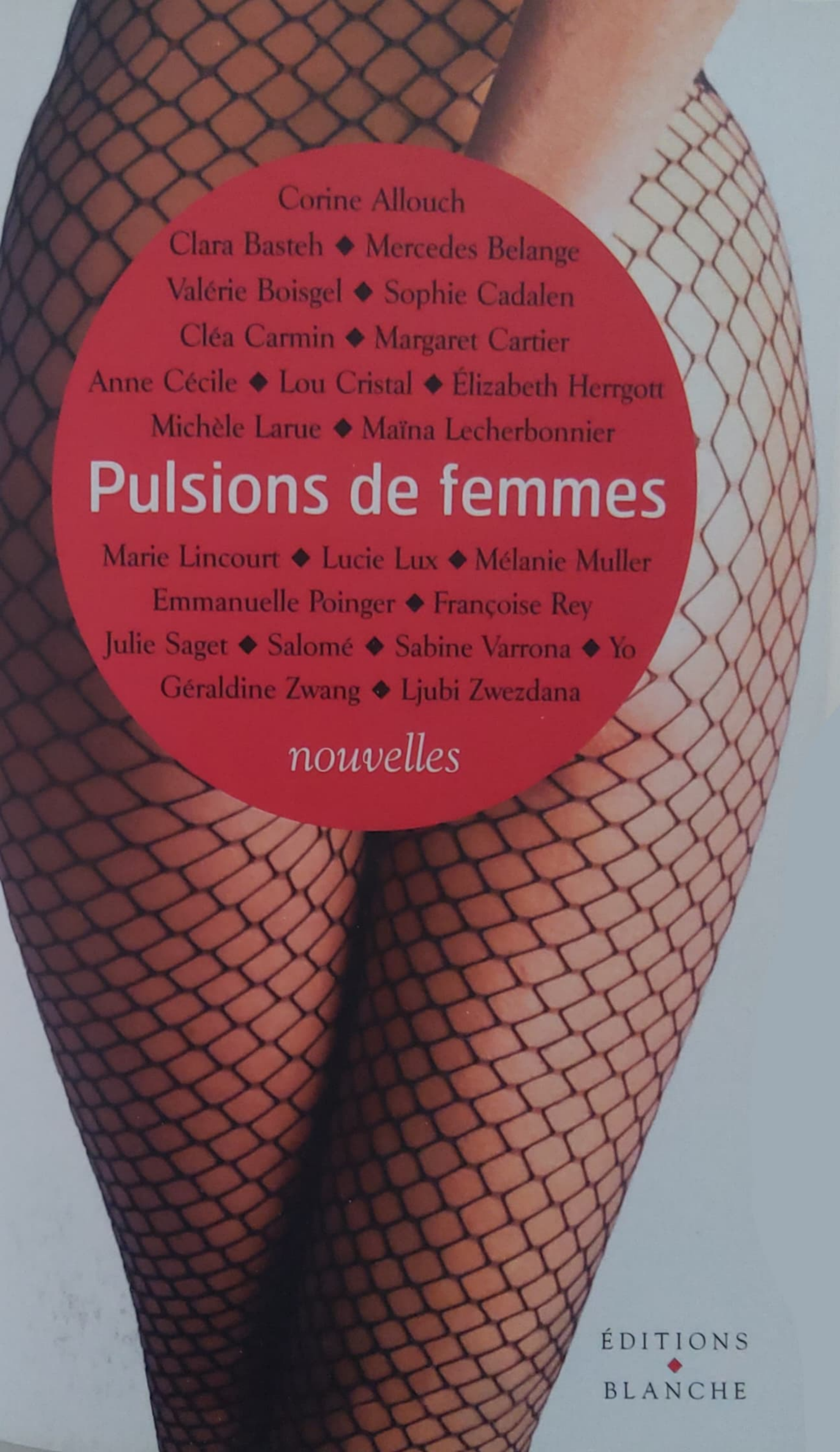


Corine Allouch
Clara Basteh ◆ Mercedes Belange
Valérie Boisgel ◆ Sophie Cadalen
Cléa Carmin ◆ Margaret Cartier
Anne Cécile ◆ Lou Cristal ◆ Élizabeth Herrgott
Michèle Larue ◆ Maïna Lecherbonnier

Pulsions de femmes

Marie Lincourt ◆ Lucie Lux ◆ Mélanie Muller
Emmanuelle Poinger ◆ Françoise Rey
Julie Saget ◆ Salomé ◆ Sabine Varrona ◆ Yo
Géraldine Zwang ◆ Ljubi Zwezdana

nouvelles

ÉDITIONS
◆
BLANCHE

Pulsions de femmes

DANS LA MÊME COLLECTION

Troubles de femmes, 1994.

Passions de femmes, 1996.

Plaisirs de femmes, 1998.

Désirs de femmes, 1999.

2000 ans d'amour, 2000.

Fantasmes de femmes, 2001.

Écrits de femmes, 2003.

Femmes amoureuses, 2005

ISBN : 2-84628-132-7

Corine Allouch ◆ Clara Basteh ◆ Mercedes Belange ◆ Valérie Boisgel ◆ Sophie Cadalen ◆ Cléa Carmin ◆ Margaret Cartier ◆ Anne Cécile ◆ Lou Cristal ◆ Élizabeth Herrgott ◆ Michèle Larue ◆ Maïna Lecherbonnier ◆ Marie Lincourt ◆ Lucie Lux ◆ Mélanie Muller ◆ Emmanuelle Poinger ◆ Françoise Rey ◆ Julie Saget ◆ Salomé ◆ Sabine Varrona ◆ Yo ◆ Géraldine Zwang ◆ Ljubi Zwezdana

Pulsions de femmes

nouvelles

Collection dirigée par Franck Spengler

2006

ÉDITIONS ◆ BLANCHE
38 rue La Condamine
75017 Paris

CORINE ALLOUCH

TGV 6969

Il était là, juste en face d'elle, comme un électron libre pris au piège de ses lèvres.

Au début, lorsqu'ils étaient tous les deux face à face, debout, juste au départ, avant de trouver sa place, il l'avait regardée droit dans les yeux. Du moins, c'est l'impression qu'elle avait eue. Elle avait soutenu son regard et là, le temps d'un quart de seconde, elle avait ressenti ce drôle d'envoûtement déjà connu, déjà vécu. Lui bien sûr, elle ne l'avait jamais vu, mais ce qu'il déclenchait en elle, elle le percevait, elle le reconnaissait, elle pouvait déjà mettre un nom dessus. Rivés l'un à l'autre, ils ne se lâchaient pas et bien qu'elle sût d'avance qu'elle céderait la première, elle s'amusait à se faire peur, en ne bougeant pas, en ne respirant pas, en ne quittant pas le fond de son iris. Vert, bien sûr, il ne pouvait être que vert puisque les hommes qu'elle préférait de tout temps étaient bruns aux yeux verts. Alors celui-là qui s'était posé en face d'elle comme dans un film, il était exactement comme dans ses rêves. Long, mince, carré, les cheveux en bataille, le regard clair et le visage ravagé par la vie qu'il n'avait pas vécue et celle à laquelle il s'astreignait.

Elle, en le fixant, se demandait quel effet elle pouvait bien lui faire et si c'était le même… Toute droite, bien calée sur ses deux pieds comme à son habitude en situation de danger et surtout pour éviter que ses jambes ne tremblent, elle sentait déjà le flux léger remonter de sa cavité. Elle adorait cet instant où le désir

devenait concret pour se liquéfier d'abord dans sa tête avant de prendre corps très haut, entre ses cuisses. Cet homme-là, toujours en face d'elle, qui ne bougeait pas plus qu'elle, même pas pour s'asseoir, devinait le filet qui doucement filait de sa tête à son corps. Elle serrait les jambes aussi fort qu'elle le pouvait comme si, tout à coup, ce filet devait grossir, devenir énorme, large, dense, incontrôlable, comme s'il allait lui échapper pour se transformer en immense flaque sous sa robe et que chacun pourrait y lire le désir pressant, inconditionnel, absolu qu'elle avait de cet homme-là, rivé en face d'elle depuis de longues minutes. Lorsqu'elle quitta son regard, ce fut pour descendre le long de son torse et s'accrocher à son ceinturon. Elle ne voulait pas plus. Elle ne voulait pas descendre. Elle s'interdisait d'aller plus bas. Pour éviter l'inévitable, elle songea à ses impôts, évalua sa charge de travail, réfléchit à son planning… Elle tenta de se concentrer sur les choses les plus désagréables qui soient pour elle, tout ce qui la retenait à terre, la piégeait dans un quotidien professionnel, pour ne pas descendre, pour ne pas chuter, pour ne pas constater ce qu'elle savait déjà : elle le faisait bander autant qu'il la faisait mouiller.

C'était bon ce sentiment de faire triquer un homme, un inconnu, surtout lorsque l'homme est beau et qu'il ne regarde que vous. Pour prolonger cette extase de l'instant qui ne revient jamais, ce désir insensé d'une peau, d'un ventre, d'une verge et de couilles à saisir, elle se força à refaire le chemin inverse, à remonter le long de ses tétons qu'elle percevait durs et prêts pour elle, à effleurer son cou et à faire une longue pause sur sa bouche. Et là, elle n'aurait pas dû, là fut son erreur. Lorsqu'elle fixa sa bouche, il était en train de la mordre au sang, lui révélant par ce simple geste l'envie furieuse qu'il avait d'elle. Elle n'aurait pas dû s'attarder sur ses deux ourlets de chair si bien dessinés qu'ils se suffisaient à eux-mêmes pour provoquer le désir fou de les engloutir, de les mouiller, de les saliver, de les avaler, de les sucer.

Lorsqu'elle tomba sur sa bouche, indépendante de tout le reste de son visage et de son corps, le filet qu'elle avait réussi à bloquer entre ses cuisses commença à lui échapper. Elle le serra alors si fort qu'elle aurait pu jouir là tout de suite, sans effleurement, sans doigts, sans langue, rien qu'avec son regard sur la vulve entrouverte de l'homme et l'idée de sa queue gonflée, accessible, vivante et prête. À ce moment précis, lorsqu'elle sentit que l'orgasme montait dans sa tête, elle détourna le regard et décida de s'asseoir. Avec un peu de chance, la place libre juste en face d'elle n'était pas celle de l'homme. Avec un peu de chance, il renoncerait, partirait d'elle pour aller se poser ailleurs. Lorsqu'elle s'assit, elle sentit le filet poisseux coller ses cuisses l'une contre l'autre. Elle perçut une légère odeur, l'odeur bien connue du désir, du sexe et de la mort. Elle s'en voulait terriblement de mouiller ainsi pour lui qu'elle ne connaissait pas, et en même temps, elle se sentait de nouveau si belle, si jeune, si vivante. Ses yeux fixés sur elle et son mordillement de lèvres avaient suffi à la transporter ailleurs et maintenant elle luttait pour ne pas y revenir. Assise, elle osait à peine desserrer les jambes. Elle avait ouvert son imperméable pour qu'il la voie, qu'il la sente, qu'il la hume. Bien sûr ça, elle ne l'aurait jamais avoué, aurait prétexté le long trajet à venir et la chaleur d'une fin d'été. Pendant qu'elle s'installait, il ne l'avait pas quittée des yeux, il savait et cela l'amusait de savoir qu'elle se demandait où était sa place. Mais sa place bien sûr était en face d'elle, sur elle, au fond d'elle. Il savait que bientôt, elle et lui allaient se fondre, se boire, se déguster, se baiser, se troncher, se bousculer, se bouleverser. Ce qu'il ignorait c'était quand, car il avait bien l'intention de lui laisser l'initiative. Lui, il était là, posé en face d'elle, pour elle, il l'attendait, il savait déjà ses frémissements, ses hésitations, ses regards, son musc, sa fuite, son odeur. Il savait déjà. Sa queue lui avait déjà tout raconté. Il savait depuis le départ que sa queue voulait sa chatte et que sa chatte voulait sa

queue. Il savait qu'elle luttait mais que, chaque fois, son regard revenait sur le braquemart interdit.

Elle pensait ne pas le regarder. Il savait que même lorsqu'elle tournait la tête ou se concentrait sur son imperméable, elle ne pensait qu'à ça, ne voulait que ça, avec lui. Alors, il la faisait descendre le long de ses jambes, lui posait une main tendre et douce sur la tête en l'attirant vers sa bosse énorme, brûlante, pleine de ce jus qu'il allait lui déverser dessus, dedans et ailleurs, partout où elle le lui demanderait. Car il voulait que ce soit elle qui réclame, qui quête, qui supplie du regard et du corps lorsqu'elle n'en pourrait plus de sa petite douleur au creux de ses lèvres, là au bord du string. Il la savait trempée, tremblante presque jouissante. Il l'avait lu dans son regard lorsqu'en s'asseyant, elle avait serré les jambes pour éteindre le feu, stopper la tempête, canaliser le flux. Il l'avait lu lorsque la tête baissée, elle avait prié pour qu'il ne s'assoit pas en face d'elle. Il l'avait définitivement compris lorsqu'elle avait ouvert son imper pour qu'il voie ce qui jusqu'à présent lui avait été caché, ses hanches, son ventre, ses seins, son décolleté. Lorsqu'elle les lui avait offerts sans le regarder, il s'était mis à triquer comme un fou. C'était à son tour d'avoir l'impression d'exploser. Alors, comme elle, il s'était assis pour se calmer, pour endiguer le flot de sperme qui montait et qu'il n'était pas sûr de pouvoir contrôler. Comme elle, il avait détourné un instant le regard pour oublier cette femme, posée en face de lui, les jambes serrées, les seins tendus, les mains à portée de ses bourses. S'il s'était écouté, il se serait jeté à sa vulve, là tout de suite, il aurait remonté sa jupe, vite, sans ménagement, et il l'aurait léchée sur son string. Elle n'attendait que cela, il le savait, elle aurait joui instantanément, elle aurait coulé dans sa gorge et il aurait crié de sentir sa bite exploser sous l'odeur de cette femme, mais loin de ses mains, loin de ses lèvres, loin de tout attouchement. Là où ils en

étaient, ils le savaient, l'un et l'autre, ils pourraient jouir rien qu'en se regardant. Un autre mordillement sur une lèvre, une langue mouillée qui s'échappe, un doigt dans la bouche, un regard sur un téton, un frôlement de seins, tout, rien et n'importe quoi auraient pu à cet instant précis leur arracher le cri du musc et du sperme mêlés. Mais ni l'un ni l'autre ne le voulaient déjà. Ce qu'ils désiraient plus que tout, sans mot, sans regard tant ils étaient fatigués de se vouloir, c'était se désirer encore et se tarder l'un l'autre. Lorsqu'il s'était assis en face d'elle, comme elle le redoutait, et qu'il avait baissé la tête pour reprendre moralement le pouvoir sur sa bite, elle en avait profité pour l'observer. Elle aurait adoré passer sa main dans sa tignasse brune, soulager ses épaules qu'elle sentait contractées sous le pull, débarrasser ses tétons de cette incroyable tension qu'elle percevait et surtout, surtout, elle aurait adoré plus que tout se mettre à genoux, sentir sa main d'homme posée sur ses cheveux de femme et regarder l'autre déboutonner son jean. Elle adorait les hommes en jean, elle adorait imaginer leur bite flottant sous cette toile souple et rugueuse. Elle adorait l'idée de sa main qui la dirigeait vers son centre de vie. Elle adorait l'idée qu'il ne pourrait pas lui résister et qu'il ne ferait rien pour retenir son jet et taire son cri.

À genoux entre ses jambes, elle le humait, elle le reniflait et elle commençait à le laper comme un jeune chiot affamé. À chaque fois qu'il sentait son petit bout de langue rose se poser sur ses couilles, sur sa queue ou sur son gland, il sursautait. Il ne voulait pas qu'il parte de là et, en même temps, il rêvait de le sentir ailleurs, plus haut, plus bas, il ne savait plus, il la voulait partout à la fois mais l'idée qu'il préférait, c'était celle de son petit bout de langue doux et très rose, dans son trou à lui. Souvent, il avait rêvé de cet instant unique où il ouvrirait sa plus grande intimité à la femme qui choisirait de la découvrir. Souvent, il avait imaginé une bouche, un doigt, un gode, jamais il n'avait osé rêver à ce petit bout de chair si tendre et si

précis. Le jean à mi-jambes, il écartait les cuisses pour ce petit bout de vie qui ne voulait que lui. Il sentait le bonheur absolu se frayer un chemin doucement, langoureusement jusqu'à son cul. Il percevait de très loin cette femme à genoux devant lui et il adorait sentir ses cheveux sur ses couilles, ses yeux sur les gouttes de sperme qu'elle lui arrachait malgré lui, sa bouche gourmande qui prenait sans demander. Épuisé, il releva la tête d'un geste brusque, presque violent, dégagea son front de la mèche qui lui avait permis de récupérer quelque contenance et planta de nouveau son regard dans ses yeux, juste dans ses yeux. Rattrapée par l'attention qu'il lui portait, elle ravala son fantasme et tenta un regard autour d'elle. Rien, elle ne voyait rien. Il y avait bien là-bas, cette étudiante rivée à son ordinateur, un livre de latin à côté d'elle. Il y avait bien cet homme somnolent dans l'autre allée. Il y avait bien cette jeune femme et son bébé jappant de temps en temps des areu, areu. Il y avait bien… Mais en fait, il n'y avait qu'eux, elle et lui, l'un en face de l'autre, prêts à se sauter dessus dès qu'ils l'auraient décidé, enfin qu'elle l'aurait décidé, mais ça, elle ne le savait pas, elle attendait que lui le fasse, qu'il lui parle, qu'il lui raconte n'importe quoi pourvu qu'il fasse le premier geste et qu'il la prenne. Lui pour entamer leur danse, une jambe croisée sur l'autre, attendait le signal de celle qu'il ne quittait plus du regard. Elle revenait inlassablement à son visage, à l'image qu'il lui renvoyait d'elle: une femme soumise à son désir et entièrement dévouée à la pulsion sexuelle qu'il avait fait naître et émerger à fleur de clitoris. Si elle prenait là, maintenant, le risque de bouger, ne serait-ce que d'écarter les jambes comme elle en rêvait, il plongerait son regard dedans, elle en était sûre, et il l'enserrerait sans la toucher pour la faire couler de ses lèvres à sa bite qu'il lui tendrait ensuite pour qu'elle la glisse et l'avale au plus profond de sa gorge. Si elle continuait à le regarder ainsi et qu'il continuait à la chercher en passant de ses yeux à ses seins, de ses seins à son ventre, de son ventre à son vagin, trempé, dégoulinant de lui, c'est sûr, elle allait lui céder. S'il

continuait à lui braquer sa verge droit dans les yeux, à lui tendre sa braguette, l'air de rien, comme ça, simplement en se tournant vers elle, elle allait tomber, venir mourir à ses pieds et le faire jouir et jouir avec lui infiniment longtemps et si vite.

Son flux et son sperme se mêleraient comme deux êtres connus totalement indépendants d'eux et pourtant si dépendants de leur mental qu'ils jouiraient ensemble entièrement, absolument tendus l'un vers l'autre sans se toucher. Mais tout à coup, l'idée de ne pas le toucher une fois, une seule fois, juste le temps de sentir sa bite si grosse au creux de sa main, lui parut insupportable. Alors elle s'avança tout au bord de son fauteuil, écarta nettement les jambes, lui offrit sa vulve qui avait taché son petit slip blanc de jeune fille et se rapprocha de plus en plus près de lui en faisant glisser son cul sur le fauteuil. Arrivée tout au bord, dépouillée de toute décence, la tête et le corps exclusivement occupés par l'envie de sa bite dans son con, de son doigt dans son cul et de sa langue dans sa bouche, elle se jeta contre lui, dans un soupir de bord de jouissance. Mais là, quelque chose ne se passa pas. Contre toute attente, l'homme ne bougea pas. Il ne la reçut pas dans ses bras, ne l'attira pas contre son ventre, ne lui tendit pas les bras, ne la prit pas à pleines lèvres, ne lui toucha pas les seins, n'essaya pas de se faufiler le long de son slip blanc maculé par le désir de lui, ne l'écarta pas pour la pénétrer, ne lui tendit pas son sexe énorme et dur, ne lui offrit pas ses couilles… Contre toute attente, l'homme ne broncha pas. Pas un mot, pas un râle ne sortit de sa bouche rouge aux dents blanches, si blanches. L'homme ne cilla pas. Ses yeux étaient verts, si verts. Rien n'en sortait. Ils n'exprimaient rien. Tout à coup, ses iris, tout à l'heure entièrement rivés à ses lèvres, ne lui parlaient plus, ne l'attiraient plus, ne soudoyaient plus son désir. Autour d'elle, la jeune fille refermait son ordinateur, le bébé dormait dans les bras de sa mère, l'homme somnolent était réveillé, et tous la regardaient. Elle était debout, les jambes écartées,

tremblantes, les yeux hagards, les mains projetées en avant, les yeux braqués droit devant elle, son corps mou, si mou la portait à peine. Elle était debout, les jambes légèrement fléchies, le corps en déroute, la tête dans son rêve: l'homme en face d'elle ne la regardait plus. Elle était sur lui. Il ne la voyait plus. Indifférente à son entourage, elle lui baisa les lèvres doucement, tendrement, posa un doigt sur ses yeux, toucha son sexe à travers son jean de papier et se rassit tranquillement en face de l'homme sur l'affiche. Un long signal sonore venait de mentionner l'arrêt du 6969. Assise, seule, en face de lui, elle releva sa jupe, écarta son string, lui montra ses bas haut perchés sur ses cuisses ruisselantes, mouilla son doigt lentement et le glissa dans sa vulve, le regard perdu dans ses iris verts. Ses yeux de nouveau à hauteur de ses lèvres pulpeuses, il l'encouragea en lui rendant son désir. Elle s'ouvrit davantage et partit loin, très loin, là-bas avec lui. Trempée, gonflée, elle se fit jouir jusqu'au bout du désir de lui.

On entendit son cri, très longtemps et très loin là-bas sur le quai où son amour l'attendait.

CLARA BASTEH

TÉLÉPHONE ROSE

Je fais partie du pourcentage de créatifs dont les multinationales ont besoin pour pouvoir respirer. Il y a ceux qui m'adorent, une minorité qui me hait. On me passe tout, y compris mes jeans taille basse délavés dont dépasse toujours un string de grande marque. Dans le TGV ce lundi matin, je me rends à Pau où seul m'attend un congrès professionnel. Le sexe représente l'essentiel de mes distractions, satisfaire mes désirs est toujours un souci dans de telles circonstances.

J'ai depuis quelque temps une relation virtuelle avec un jeune homme prénommé Théo. Il m'envoie un texto vers seize heures tous les jours.

« *J'ai envie de t'attacher à ton bureau, de te bander les yeux et d'enfoncer mon sexe dans ta belle bouche de suceuse…* »

J'ai très envie de lui faire l'amour, je le lui ai dit. Je le voudrais allongé nu, les yeux clos, immobile. Je le regarderais et le caresserais longuement jusqu'au plaisir. J'attends aussi qu'il se montre entreprenant, c'est assez complexe.

L'après-midi dans les congrès, il y a ceux qui dorment et ceux qui s'amusent. À seize heures, j'écris à Théo.

« *Je fatigue, dis-moi un truc sexe !* »

La réponse ne se fait pas attendre:

« Je sens ta langue sur mes testicules gonflés de désir, tu remontes doucement le long de mon phallus sans cesser de me regarder dans les yeux, tu enveloppes mon gland de ta bouche experte sans jamais détourner le regard, tu sembles avoir déjà pris entière possession de mon corps…

« Aimerais-tu jouir dans ma bouche ? »

« Y parvenir n'est pas évident, tu relèves le défi ? »

Il veut savoir aussi si je suis capable d'avaler le sexe d'un homme sur toute sa longueur.

Je souris et me balance tout en tapant, cette complicité est si douce dans cette salle où mille personnes sont rassemblées.

Ce soir là, je me rends seule au restaurant. Théo me téléphone et nous parlons pendant un temps indéterminé. Je lui demande s'il a l'expérience des hommes. Non, mais il pourrait être tenté. Ce qui l'ennuie c'est ce sentiment d'avoir à être déniaisé comme un gosse à peine pubère. Je lui conseille de s'initier en compagnie d'une femme, avec des godes. J'ai très envie de lui proposer que l'on essaie ensemble. Je me sens détendue en sa compagnie, il a une voix fraîche, la nuit est fraîche… Quelque chose en moi dit oui.

« J'ai envie que tu me rendes dingue, je ne veux pas de retenue, je ne veux pas de limites.. »

Je ne sais pas si j'ai l'expérience qu'il semble attendre de moi. Il m'entraîne inexorablement vers autre chose que je ne connais pas.

Je regagne ma chambre d'hôtel où m'attend mon nouveau sex-toy qui s'appelle Joy. Il est vert fluo cerclé d'anneaux roses. Les anneaux lui donnent un large diamètre et il faut les introduire peu à peu. Les échanges de la journée avec cet inconnu ont réveillé en moi une femelle assoupie en un coin

oublié de ma tête. Je réussis à jouir deux fois en un quart d'heure. Je reste un moment à contempler le plafond, j'éprouve un soudain élan de gratitude à portée universelle.

Le lendemain, c'est moi qui officie en tant qu'oratrice. Je sais que quoi que je dise, les congressistes applaudiront car je bénéficie d'un état de grâce, c'est comme ça. La journée s'annonce caniculaire, j'opte donc pour une robe d'été à même la peau. Je veux faire plaisir à Théo, qu'il ne soit pas là n'a aucune importance.

Voilà, c'est à moi. Mon visage apparaît sur deux écrans géants et tous les téléviseurs sur les stands du congrès, la rumeur se tait, c'est parti.

Je regagne ma place sous les applaudissements, mon équipe me sourit en secouant la tête, la sueur plaque la robe contre mon corps qui est à la fois frêle et voluptueux. Je suis une jouisseuse, cela se sait et m'attire le respect des couples libertins.

L'après-midi s'étire doucement, je n'écoute plus grand chose. Théo m'écrit une histoire sous la forme d'une suite de SMS que je reçois au rythme d'un toutes les cinq minutes environ.

« Allongée nue sur une plage, le soleil qui te caresse éveille en toi des sensations érotiques en parfaite harmonie avec le massage que te procure le sable au creux de tes reins. La torpeur envahit ton corps abandonné, ouvert à toutes sollicitations extérieures. Tes jambes s'écartent, laissant ton joli sexe lisse s'offrir au soleil. Ton dos se cambre, tes bras se positionnent derrière ta tête, ton souffle s'accélère, tu souhaites l'improbable, tu t'offres virtuellement à l'étalon de tes rêves. Soudain, tu sens une présence à tes côtés, tu choisis de te livrer à ce don du ciel. Tu sens son regard se poser sur tes jambes, tes hanches, ton sexe, ton ventre, ton visage. Ton excitation est si grande que tu émets un petit cri de plaisir lorsque sa langue vient goûter ton clitoris. L'inconnu perçoit plei-

nement ton désir, il choisit de faire durer les préliminaires. Petit à petit, tu deviens son esclave… »

Le désir me fait presque mal. J'ai envie de son odeur de mâle, de son sexe en moi, de goûter son sperme… Je sors à l'extérieur prendre le soleil, je suis moins dure, je suis plus forte.

Il y a un dîner de prestige et une soirée dansante à la clé. Je vais me réfugier à l'hôtel pour éviter l'apéritif. Je reste allongée par terre à goûter mon état érotique, en appréciant la finesse et le vertige. Je n'ai besoin de rien à manger ni à boire, j'ai juste envie d'un homme au-delà de tout. Qu'il me touche, qu'il abuse de moi.

Je passe une robe rouge nouée sur les épaules. Si on tire sur les nœuds, elle tombe « sans faire plus de bruit qu'une écorce d'orange ». Je rejoins le chapiteau sous lequel a lieu la soirée. La chaleur est accablante, la table de mon équipe est au pied de la scène où tout à l'heure va se produire un groupe de bal.

De son côté, Théo dîne au restaurant avec des collègues, nous recommençons notre manège.

« Je n'ai n'envie que de toi, je ne peux pas manger. »

« Ne crains rien, tu n'attendras plus longtemps maintenant. »

« Oui, mais c'est trop attendre, c'est trop attendre. »

« Sois patiente, je vais m'occuper de toi comme tu le mérites. »

À l'extérieur du chapiteau, la nuit est tombée, une échoppe en bois sert du champagne sous le ciel étoilé. Je continue à boire avec quelques connaissances, la chaleur de cette nuit d'été excite les gens, cela se voit. Il y a deux heures environ que je n'ai pas reçu de SMS, justement en voici un.

« Je ne peux plus attendre, donne-toi maintenant, va à ta chambre. »

J'ai du mal à comprendre sur le moment, mais je regagne rapidement l'hôtel. Je m'engouffre dans la chambre, me jette sur le lit, il me téléphone.

– Veux-tu faire l'amour avec moi ?

Lorsque je réponds « oui », j'ai déjà commencé. Sa voix est d'une merveilleuse fraîcheur. Ma propre voix est altérée elle aussi par le désir. Nous nous parlons tout bas, comme en confidence. J'ai fermé les yeux, je commence à gémir. Il n'est pas là et pourtant il est tellement près de moi, tout contre mon oreille…

– Prends le jouet et fais ce que je te dis, imagine que je rentre à l'instant, tu es couchée sur le dos ? Je m'allonge sur toi, tes jambes se séparent naturellement, je gobe un de tes seins et je n'introduis en toi que le gland de ma verge, car je sais que tu n'aimes pas attendre..

– Je noue mes jambes autour de ta taille et je t'attire tout entier en moi.

J'enfonce le gode et je l'entends qui gémit à son tour. Il est viril et vulnérable à la fois. Je sens monter l'orgasme et ne résiste pas. Je le laisse écouter mon plaisir. Je sais que de l'autre côté de la France, il tient d'une main le téléphone, de l'autre sa verge érigée.

Il me demande de me placer à quatre pattes et de placer Joy dans l'axe de mon cul. J'aurais dû retirer les anneaux du gode, car je ne vais pas pouvoir l'introduire, je décide donc d'utiliser mes doigts. Je donne le rythme de la voix pour que Théo puisse me sentir au mieux.

– Ça devient un peu plus bestial, je te prends par les cheveux…

Sa voix se fait grave et incisive, je le sens plus dominateur. Je perçois toutes les nuances de son plaisir lorsqu'il jouit. Il gémit avec élégance avant de rester un long moment à reprendre son souffle. Il me parle à nouveau :

– Est-ce que tu me prends dans tes bras, est-ce que tu m'embrasses, est-ce que tu caresses mes cheveux ?

– Mais oui mon ange…

Nous demeurons silencieux à l'écoute de nos souffles respectifs. Je me sens seule un court instant dans cette chambre vide et impersonnelle.

– Tu es là, Théo ?

– Oui, je me repose, je suis bien…

Sa voix est presque aérienne.

– J'ai envie de te sucer et que l'on recommence.

– Fais-le, je te veux encore moi aussi.

– Je passe ma langue doucement sur le bout de ton gland, je caresse ton anus…

Je sens la vigueur lui revenir à la manière dont il respire, il me laisse faire.

– Je prends un de tes testicules dans ma bouche, je fais bouger la petite boule à l'intérieur de la pointe de ma langue… Je la pointe à l'intérieur de ton anus… Dis-moi si tu bandes.

– Oui bien sûr, mets-toi à quatre pattes, tu vas comprendre ce que je te dis.

J'ai totalement envie de lui à nouveau, je parle dans un souffle, d'une voix un peu haute. Je suis par terre désormais, je craignais que la batterie de mon téléphone ne soit morte, je l'ai branché et comme j'ai peu de longueur de câble, je me place le long du mur.

– Je te prends tout d'un coup, sans ménagement, je te force contre le sol…

– Encore, viens plus fort..

– Tu veux plus fort, voilà, je te prends, je te prends…

– Tu me fais jouir…

– Moi aussi, tu me fais jouir…

Nous crions en même temps. Dans les chambres voisines, les membres de mon équipe dorment ou ne dorment pas, ils ne verront sortir personne… Je me laisse tomber à plat ventre sur le sol, à mes côtés le gode a l'odeur de l'amour. Il est trois heures du matin, je suis épanouie, je suis lasse, je m'endors le téléphone au creux de la main.

Mercedes BelAnge

Nous irons tous au paradis

Salaud. Égoïste.

À chaque fois, c'est pareil, il me laisse choir. Mon père, comprenez bien que je fais tout pour lui plaire. L'amour de nos âmes se retrouve dans le plaisir de la chair, n'est-ce pas ?

Mon Dieu, je dois me confesser.

Je viens vers vous qui avez l'expérience du néant pour m'écouter sans me juger.

Alors, moi qui suis à bout, je veux raconter ma frustration et mon désespoir d'amour de jouir.

Le salaud. Mon père, je sais que vous me pardonnerez mes mauvaises pensées, alors je dois vous le dire : je veux qu'il m'aime comme une madone, je prie pour qu'il me baise comme une pute.

Pour lui, je m'écartèle, je m'épile tout, je ne rêve que de sa langue enfouie au fond de moi pendant qu'il me fouille avec ses doigts bien placés dans ma chatte, je suis prête à me taire, je suis prête à hurler pourvu qu'il me baise.

Je rêve qu'il me voit dans la glace et que ma langue bien pendue le stimule comme une invitation au bonheur.

Mon père, pardonnez-moi, car je mouille en vous racontant cela.

Je ne veux pas vous mettre dans l'embarras, mais si j'enlève ma culotte, cela ne vous empêchera pas de m'écouter.

Alors, je continue, mon père, parce que mon malheur de vivre vient simplement de ce manque de compréhension de l'Autre à mon égard.

Pour lui, mais par amour de la vie, par amour de Dieu en quelque sorte, j'aurai tout fait. J'insiste sur l'intensité de ma foi, car c'est ce qui me fait rêver de ces hommes en train de me lécher tendrement la chatte écartelée pendant qu'une belle m'offre son cul mouillé à la vue de ses deux sphères rondes et charnues.

Je l'imagine se caresser doucement, les yeux bien ouverts sur mon cul dilaté et sensible à mes cris d'attente, à l'affût d'une grosse queue goulûment léchée d'abord puis qui me percerait comme le mériterait une vraie salope.

Mon père, comme je vous le disais hier, je suis aussi généreuse qu'une pute qui aimerait n'importe quel homme dont la mission serait de la prendre dessus, dessous, dedans et partout.

Merci, mon père, de me faire don de la parole.

J'attendais de sa part un cadeau merveilleux, un Noir au gland rose que j'aurais sucé avec pudeur pour mieux avaler ses couilles pleines avant de le laisser se faire prendre par l'Autre, juste pour voir son sexe se tendre à l'infini.

Cet infini, mon père dans lequel nous aimons tous nous retrouver pour éprouver la chaleur de l'amour, cet amour qui me fait monter les larmes aux yeux quand je jouis pleinement.

Je ne parle que d'amour de mon prochain, qu'il soit il, qu'il soit elle, je veux être leur.

Pour l'Autre, je me ferais attacher, ligoter, à la merci de mon prochain, sans état d'âme, j'aurais donné à laper ma chatte désireuse et sans rancune. D'amour-propre, je n'en veux pas.

Mon père, comprenez-moi, je suis ouverte à tout pour l'Autre.

J'ai appris à attendre mais regardez aujourd'hui, regardez bien.

Mes seins près du croisillon se tendent à l'appel d'un homme, oui, mon père, admirez ces belles promesses d'humanité.

Ô ! mon père, rapprochez-vous de votre pécheresse pour mieux comprendre à quel point je suis sensible. L'affection que je porte au genre humain est si grande que, pour vous, je peux doucement vous amener au centre du monde. Mon père je sens venir chez vous cette compassion et cette écoute qui me manquent tant. Regardez par exemple si je me caresse là, juste en dessous de cette toison déjà brillante, oui là, mon père, vous voyez cette jolie coquille nacrée, si je me caresse en pensant très fort à la langue de l'homme, là où passe la parole et le plaisir, mon père, oh oui, oui vous savez, si vous bougiez un peu votre langue en appuyant bien sur mon clitoris, regardez, elle s'ouvrirait et le secret de la naissance du monde viendrait à vous.

Si je me caresse un peu plus le bout des seins, qui se rebellent et se tendent en cherchant la guerre, je m'ouvre aussi la bouche avec mes doigts bien mouillés et j'attends la saillie. Je glisse doucement au cœur du problème et maintenant, mon père, vous devez comprendre que je mérite fortement une belle correction.

Vous voulez vraiment que je me retourne ? Je suis trop honnête avec vous, mes péchés sont trop graves et vous devenez clairvoyant.

Mais si je me retourne, mon Père, c'est mon cul frustré que je vous présente. Et si j'écarte bien ces deux pôles, c'est pour offrir le début d'une jolie discussion.

Acceptez de vous rapprocher et je vous montrerai qu'à cause du désert affectif dans lequel on me fait vivre, je suis obligée de jouer avec cette queue factice que j'honore devant vous, tout naturellement je la suce, je l'embrasse sincèrement, Ô ! mon père comme j'aime lécher les glands, sentir leur peau

tendue et l'impulsion presque sauvage qu'ils ont à mourir au fond de ma gorge. J'aime d'amour caresser les couilles prometteuses et, doucement, glisser un doigt sournois dans un cul réticent d'homme parfois trop enclin à préserver sa virilité. Mais mon père, moi je sais qu'un homme désire aussi sentir une force inouïe le prendre, l'étirer, l'écarter. Vous ne pouvez pas connaître ce plaisir de la caresse légère sur la peau rougie et craintive d'un trou trop mal aimé, l'envie cruelle de hurler lèche-moi, encule-moi, maintenant.

Par Amour, je veux bien être un homme. Par folie, je veux être une femme.

Mon père, votre habit vous pèse, je vous sens si réceptif que vous avez perdu votre sens de la retenue.

Permettez alors que je vienne vous faire toucher le tréfonds de mon désespoir.

Voilà, oui mon père, c'est là que tout se joue.

Regardez, oui, bien plus près, oui là, mettez maintenant votre langue et léchez, oui, léchez comme si cette confession pouvait s'évanouir de vos coups répétés. Soyez fort, soyez brut, assurez-moi de vos premiers instincts guerriers.

Maintenant, lèche mon cul, rentre la langue, écarte bien. Absous-moi de tous mes péchés d'amour, bénis-moi par l'eau purifiée de ton corps vierge. Viens te recueillir dans ma bouche, elle attend ton pardon, je veux engloutir ta queue fébrile et sentir la première goutte du repentir.

Oui, asperge-moi de ta semence, partout sur le visage, continue ce va-et-vient entre mes seins. Je veux jouir en me caressant d'une main, en t'empalant de l'autre.

Maintenant, tu comprends, mon père, que ma chatte est chaude et égoïste. Il faut me libérer par la trique. À genoux mon père, à genoux, je veux que ta verge dure et honnête me balaye. Tiens-moi bien par la nuque, retiens-toi à ma chevelure, tire fort sur mes reins, appelle-moi Marie Madeleine car par amour des hommes, je te donne mon âme.

Je jouis, mon père, ça vient fortement à l'unisson de ma foi.

Sens, respire l'odeur du monde, oui, doucement, maintenant que tu m'as bien enfilée, viens avaler le flux de la Femme. Bois, lèches bien par gratitude et reconnaissance, lèche aussi à l'intérieur, suce autour de mes trous, aspire, aspire à la renaissance.

Je reviens, je reviens mon père, je rejouis en entendant votre prêche et je bénis le ciel. Tu as la bonté de l'innocence, et je veux tout te donner.

Tu peux tout me prendre, je te pardonne.

Valérie Boisgel

L'incroyable histoire de la machine à pomper

Frankie était un ravissant petit garçon aux cheveux blonds, bouclés, ses yeux bleu clair pétillaient de malice. Sa bouche gourmande laissait deviner une sensualité latente.

Pour ses dix ans, sa mère lui offrit un magnifique camion de pompier, d'un rouge vif, et la sirène se déclenchait en pin-pon, pin-pon sonores dès qu'il le faisait rouler plus vite. La maison fut bien vite envahie de ces sons assourdissants. Aussi, pour calmer son fils, elle lui acheta des modules de logos. Il faut dire que les mains de Frankie étaient toujours en activité : soit elles jouaient aux billes, soit elles faisaient la guerre contre d'invisibles envahisseurs, soit elles construisaient des maquettes d'avion. Sa mère lui dit un jour :

– Quand tu seras grand, mon fils, tu seras un manuel, tu aimes te servir de tes mains !

En effet, les mains de Frankie, la nuit, ne restaient pas inactives : sous la couette, elles caressaient lentement puis vigoureusement son petit robinet d'amour et faisaient jaillir de son tendre méat, un liquide blanc, laiteux, au parfum de miel et d'amande amère.

Frankie grandissait. Il avait gardé de l'enfance ses bonnes joues pleines qui donnaient envie de croquer à belles dents, ses cheveux bouclés, sa bouche gourmande et son regard malicieux. Ses mains, devenues grandes et belles, parcouraient maintenant les corps des adolescentes à la recherche

du fruit défendu. Mais pour Frankie, ce fruit savoureux, ce petit abricot couleur de pêche, était son plus délicieux dessert. Et il en voulait, en voulait à mourir de plaisir.

Les jeunes filles, à peine sorties de l'enfance, aimaient à se faire croquer l'abricot d'autant que la langue de Frankie était aussi voluptueuse qu'une langue de chat. À manger!

Il aurait bien aimé que son robinet d'amour soit lui aussi caressé par les doigts délicats de ses amies, mais elles ne le faisaient pas. Soit par peur, par timidité, par crainte du péché ou par ignorance. Alors, dans son grand lit d'adolescent, le Frankie de ces demoiselles se branlait comme un dieu, crachant et éjaculant son foutre sur les draps de percale blanche.

Frankie devint un homme, un adulte comme on aime à le dire. Séducteur, charmeur, tendre et caressant. Les femmes tombaient littéralement dans ses bras, ou plutôt sous ses mains et sa bouche caressantes. Combien ont eu droit à ce doux privilège? Nul ne saurait le dire…

Il restait toutefois dans la vie de Frankie une obsession qui le taraudait, le lancinait: c'était son sexe! Le pouvoir de ce sexe triomphant, toujours tendu comme un arc courbé, prêt à dispenser son foutre aux quatre coins du monde, dans le ventre des femmes inassouvies, dans les gorges avides et ouvertes pour recevoir le sacrement, ou dans les doigts agiles ou les mains enfantines. Se tenir droit, toujours, était sa devise! Fier et conquérant, comme ce mousquetaire à l'épée tendue qui, croisant l'acier, faisait jaillir des étincelles de feu!

Si souvent en érection, le sexe de Frankie hurlait: « Qui veut de ma queue, de ma bonne queue toujours en alerte pour pourfendre vos ventres brûlants pareils au ventre du volcan! Laissez venir à moi vos belles bouches, vos jolies langues! Et vous mes petits culs aux fesses rebondies, laissez-vous tenter par mes délicieuses caresses avant que je ne force vos trous pour me répandre abondamment! Par tous vos orifices je vous fouillerai, vos oreilles, vos narines n'échapperont pas à ma frénésie! »

Frankie se souvient de ce que lui avait dit sa mère:
« Quand tu seras grand, mon fils, tu seras manuel! »

Et elle ne s'était pas trompée, puisqu'un stylo à la main, il écrivait… il écrivait… quand ses doigts n'étaient pas délicieusement glissés sous une petite culotte de satin blanc!

Il arriva qu'un jour, Frankie partit dans la belle région de la Drôme, avec quatre de ses amies, pour une mission bien particulière: réaliser un documentaire éducatif durant trois jours et trois nuits où, il et elles ne devaient parler que de sexe: le comment, le pourquoi, le facile, le mystère, l'inconnu, le magique, l'apothéose, l'attente, l'interdit, l'analyse du coït, la psychanalyse de l'orgasme! Est-ce que Dieu a un sexe? Et si Dieu était une femme?

Ses amies ressentaient beaucoup de tendresse et d'amour pour cet homme qui avait toujours gardé ses bonnes joues rondes de l'enfance! Un vrai nounours qu'il était! Elles avaient envie de le prendre contre elles et de s'endormir contre lui, en suçant leur pouce! Mais Frankie ne voulait pas de ce pouce dans la bouche de ses jolies amies, c'était sa queue, son vit, sa mentule, sa pine, son pieu, son éperon bien dressé haut et fort qu'il voyait dans les bouches qui lui souriaient!!!

Lors d'une douce soirée sous le ciel azuré, l'une de ses amies eut l'idée d'offrir des petits cadeaux venus de Suisse pour conforter l'amitié et la tendresse qui s'écoulaient comme du bon lait au chocolat, sous la tonnelle entre les oliviers et les cris stridents des hirondelles qui effectuaient un véritable ballet aérien tout en gobant les moucherons sur fond de collines bleutées.

Les cadeaux, disposés sur la longue table, chacun et chacune prenait au hasard… et le hasard fit bien les choses! Seul homme à bord, Frankie reçut un drôle d'objet qui le laissa quelques secondes perplexe, mais très vite il comprit: c'était un nid d'amour, un manchon rose fluo dans lequel il pourrait glisser voluptueusement sa verge affamée et toujours inassouvie. La particularité de cette gorge profonde et poilue,

était qu'à l'intérieur un minuscule moteur faisait fonctionner un vibromasseur pour procurer des plaisirs aussi intenses que solitaires! Mais qu'à cela ne tienne! Le soir même, couché dans son grand lit désert, Frankie fit glisser précautionneusement son sexe dans la niche rose fluo, appuya sur le bouton... et s'endormit comme un bienheureux sous le doux ronronnement du vibromasseur.

Toute la nuit, la queue de Frankie fut malaxée, branlée, triturée, sucée par cette machine diabolique. Et toute la nuit, le sexe de Frankie éjaculait... éjaculait...

Ses rêves étaient de la même volupté... Il se voyait, superbe et généreux, le sexe triomphant dans un harem de femmes nues, cuisses ouvertes, culs tendus, bouches baveuses, doigts experts. Et il passait d'un vagin à un autre, d'un cul à un autre, d'une bouche à une autre, répandant inlassablement son foutre qui s'écoulait de lui comme une fontaine de jouvence...

L'histoire dit que, neuf mois plus tard, la terre fut peuplée de plus de 974 enfants... du beau Frankie.

Et pendant ce temps-là, loin dans ses rêves aphrodisiaques, la machine infernale pompait... pompait...

Frankie fit un autre rêve bien surprenant: il était général d'une armée napoléonienne au bord de la déroute, quand, après avoir contenté son chef suprême, il nourrit ses troupes affamées de son sperme vivifiant et ils gagnèrent la bataille: c'était Waterloo, non plus morne plaine, mais forte plaine... "Qu'est-ce qu'on ne va pas rêver quand même", pensait-il dans son sommeil.

Et pendant ce temps-là, la machine pompait... pompait...

Alors que le soleil se levait de ses nimbes, que les oiseaux chantaient sa montée dans le firmament bleu et que les dernières traînées de l'aube s'estompaient sur la colline... Frankie émergeait de sa nuit voluptueuse. Il essaya d'ouvrir un œil, mais ses paupières étaient collées! Il pensa qu'il avait attrapé un coup de froid... Il voulut s'étirer, mais ses bras

étaient comme englués... Il eut envie de bâiller, et un flot de sperme jaillit dans sa bouche le forçant à déglutir...

Pris de frayeur, il se réveilla tout à fait: son corps était pris dans un étau gluant, une matière visqueuse, odorante, qui se solidifiait de plus en plus. Il mit quelques minutes à comprendre. Le ronronnement du vibromasseur le ramena à la réalité: la machine à pomper continuait de pomper avec une efficacité garantie par le mode d'emploi. Elle le vidait de toute sa semence méthodiquement... inlassablement... Le lit était noyé par cette marée montante, et la machine pompait... pompait...

Au bord de la panique, Frankie essayait de raisonner, de se concentrer pour trouver le moyen de s'en extraire. "Si au moins je pouvais arrêter cette satanée machine... Je sens que je vais devenir une bougie géante qui satisfera tous les couvents d'Italie!" pensait-il, car malgré la situation dramatique, il gardait son humour noir.

"Si j'arrive à me redresser, je pourrais atteindre la porte et demander de l'aide aux filles..." Dans un effort surhumain, il bascula sur le lit et se retrouva debout, le matelas collé à son dos, tel un bloc de glace chaud à la vanille! Ses pieds étaient épargnés, alors il put en sautillant atteindre la porte qui n'était qu'entrebâillée. Son bloc de sperme encore gélatineux se glissa hors de la chambre, tremblotant de toutes parts.

La première des jeunes femmes à se réveiller fut la plus timide. Entendant un bruit bizarre qui faisait floc, floc, floc... elle ouvrit les yeux et poussa un cri de terreur! Un monstre hideux apparut lui rappelant on ne sait pourquoi Frankenstein... Ses hurlements firent trembler les murs de la maison, le bloc gélatineux et ses amies sortant des bras de Morphée...

Les yeux écarquillés, se serrant les unes contre les autres, nues, si nues qu'elles faisaient penser à un tableau de Renoir, elles virent le monstre avancer d'un pas. Elles se reculèrent contre le mur, terrorisées. Celle qui avait le plus de sang-froid était l'amie suisse. Elle réfléchissait à toute vitesse, tout en observant la chose... Elle crut voir à l'intérieur la silhouette

d'un homme ! Alors, prenant son courage à deux mains, elle s'approcha… Toucha d'un doigt cette matière visqueuse, inconnue… la renifla… crut reconnaître une odeur particulière… puis elle éclata de rire :

– C'est Frankie, Frankie qui se trouve à l'intérieur !!! Mais d'où vient toute cette…

Et elle comprit : la machine à pomper pompait toujours… Elle ne connaissait pas la panne ! Comment sortir Frankie de son carcan de foutre ? Elle tendit à nouveau la main et d'un geste vif arracha un morceau gluant.

– Vous savez ce qu'il nous reste à faire, les filles ?

Toutes les quatre autour du bloc… timidement puis, prises de frénésie à la vue de tout ce foutre, elles se ruèrent sur lui et arrachant, mordant, léchant, suçant, aspirant, dévorant… elles parvinrent à l'extraire. Certaines en profitèrent pour se faire des masques de beauté, d'autres un enveloppement corporel, une autre le mettait en bouteille, on ne sait jamais…

Quand la main d'une de ces jeunes femmes put atteindre le bouton de la machine à pomper, elle stoppa net le déferlement du foutre de Frankie.

– Ah, ce n'est pas à nous, les femmes, qu'on inventerait ce genre de machine, soupira l'une d'elles, la bouche pleine.

Quant à Frankie, épuisé, vidé, pompé, il se réfugia dans un monastère pour approfondir le sens de la vie.

Sophie Cadalen

Françoise

Françoise prend l'objet. Elle le lisse, le palpe, le plie. Elle le sent. Odeur de voiture neuve – dit-elle – rigolarde et grimaçante. C'est d'accord ! Ce soir elle l'essaiera. Ce soir ? Pourquoi attendre… C'est tout de suite qu'elle s'y attelle ! lance-t-elle à ses amies hilares. Et envieuses d'une telle audace, ou de son naturel à saisir les occasions d'un plaisir supposé, incarné ce jour par ce godemiché.

Godemiché n'est pas son terme exact. Ce n'est pas une imitation de phallus, sculptural et irréel, que Françoise savonne dans l'évier de la cuisine. Il est certes long, et fait pour être introduit. Mais d'une intromission comme découpée en étapes : un premier seuil, puis un second au volume plus large, et un troisième plus large encore, et ainsi de suite sur six étages. « Idéal pour le fist… ! » a clamé Françoise à sa tendre et chère effarouchée – sa copine qu'elle adore choquer, et c'est leur jeu à elles. Car ce gode, qui encore une fois ne s'appelle pas ainsi, s'introduit dans le cul. D'où cette structure progressive qui laisse à l'anus le temps d'éprouver ses capacités, et ses limites. Pour mieux les dépasser.

« En fait, l'objet ressemble à un tas de crottes empilées », se dit Françoise dans l'intimité retrouvée de sa chambre. Il est de couleur sombre, évocateur déjà des obscurités qu'il explorera et de leurs relents d'entrailles. Et sa structure en petits tas, collés les uns aux autres et séparés par un resserrement,

est symbolique de la merde qu'il fouillera, et de l'envie de chier qui s'en suivra.

Plus elle regarde l'objet, plus Françoise y voit la sublimation – ratée – du recel des intestins et de leur prochaine vidange. Une sublimation ratée car trop explicite, trop directive, trop mélancolique…

… Mélancolique ? Elle ne l'était pas, Françoise, quand elle s'est emparée de l'objet et s'est promis d'en essayer toutes les possibilités ! Mais sa noirceur ironique, son empilement d'étrons en plastique et cette p… d'odeur persistante de voiture neuve… Autant de détails qui ont insidieusement transformé ce jeu en passage obligé, et déprimant.

Mais il n'est pas question qu'un objet prenne le dessus sur la loi du plaisir – et seulement du plaisir – que s'est fixée Françoise ! Elle a déjà manipulé de nombreux gadgets dits érotiques. Elle s'est amusée à en tester les promesses, à en découvrir et en inventer de nouvelles. À en dénoncer les insuffisances qui la renvoient, à chaque fois ravie, dans les bras d'un amant. Elle a joué seule et à plusieurs, jamais intimidée par la forme ou la matière, et encore moins par l'obligation d'avoir à s'en servir correctement. Non ! Elle transgresse le mode d'emploi, elle en détourne volontiers la fonction, elle ne se laisse pas impressionner. Sa jouissance est sa loi, son envie son seul guide, et « qui m'aime me suive ! » crie volontiers Françoise en brandissant l'objet convoqué aux ébats.

Aujourd'hui l'objet la menace. Il n'avait l'air de rien, une heure avant. Il n'avait l'air que d'un morceau de silicone qu'elle pouvait se glisser entre les fesses, ou dans un vagin stimulé par la branlette qu'elle n'aurait pas manqué de s'offrir en préambule. Programme qu'elle avait joyeusement évoqué devant ses amies, dont c'était le cadeau d'anniversaire. « Puisqu'il était nouveau et qu'elle ne devait pas l'avoir utilisé encore ! » avaient-elles gloussé pendant que Françoise découvrait l'objet.

Mais il n'est pas gentil, ce gode qui ne s'appelle pas un gode. Non, il n'est pas gentil. C'est con comme remarque – se dit Françoise – qui n'est pas une grande consommatrice du terme « gentil ». Mais ce cylindre noir en forme de crottes empilées n'est pas gentil. C'est ce qu'elle ressent. C'est ce qu'il lui souffle. Car il lui parle. Il la regarde même. Il n'était qu'une masse gélatineuse devant les copines. Face à elle, seule, il est rigide et sévère, si peu aimable et aimant. Il n'est pas gentil… Voilà ce qui bourdonne dans la tête de Françoise et lui enlève toute force.

Elle est triste face à lui. Elle a peur aussi. Elle ne peut pas ne pas lui obéir. Elle ne peut pas, car elle n'a pas le droit. Parce qu'il est le plus fort, parce qu'il a tous les droits, lui. Les autres objets, s'ils avaient parlé, lui auraient dit : « Viens ! Enfile-nous, suce-nous, caresse-toi et frotte-toi à nous… Viens ma jolie, viens ma douce et envole-toi ». Celui-ci ne murmure pas les mots qui invitent. Celui-ci ne parle pas de jouissances coquines à venir, de délices à goûter et de corps rassasié. Cet objet-là, cet objet noir lui gronde : « Ne me regarde pas comme ça, qui t'a permis une telle insolence, petite garce que tu es ? ! » Cet objet lui ordonne : « Allonge-toi sur le ventre et soulève ta chemise de nuit. Et si tu pleures, si tu cries, tu seras punie encore. Alors tais-toi. Montre-moi que, pour une fois, tu peux faire l'effort de te tenir. Et arrête de gémir ! Tu n'es pas gentille, Françoise, c'est toi qui m'obliges à agir ainsi. Ne l'oublie pas. C'est pour toi que je fais ça. C'est pour ton bien que je te corrige et t'apprends la vie. Maintenant va sur ton lit… »

Françoise retient ses larmes. Et ses cris. Et sa peur. Et tellement de colère. Elle avait vanté à ses copines les mérites d'un lubrifiant, qui rendait toute intromission joyeusement facile. Elle ne l'utilise pas cette fois. Car elle n'est pas gentille. Car elle mérite cette douleur que l'objet, quand elle l'a déballé, a réveillée au plus profond de son ventre, et de son cul…

Françoise s'allonge. Comme avant. La gymnastique n'a plus rien de ludique. Elle doit interpréter les deux rôles. Elle est celle qui subit. Elle est aussi le bras de celui qui châtie. Et qui a raison, car elle n'est pas gentille. Ses fesses sont crispées. Tout en elle résiste à l'objet et sa menace. Et tout en elle, en même temps, réclame ce viol et la souffrance qui l'accompagne. Le godemiché s'agrippe à ses chairs, comme s'il se retenait au bord de la femme avant de sombrer dans l'anus. Son anus lui-même est une bouche qui crie « non! » et qui ordonne « vas-y! » Et Françoise, sur le ventre, se tord pour retenir son bras et pour enfoncer vite et loin l'objet en elle. L'objet qui sait comme elle n'est pas gentille… Et puisque la lutte est trop égale, et que le « vas-y » ne bascule pas du côté du « va-t-en », les reins de Françoise viennent à sa rescousse. Ou précipitent sa perte. Le visage écrasé dans l'oreiller, le dos cambré à s'en faire mal, les reins de Françoise donnent des coups sur l'objet grimaçant. Il faut qu'il rentre, il faut qu'elle souffre. Car elle n'est pas gentille…

« Tais-toi, tais-toi… » souffle l'objet en butant contre son sphincter. « Tais-toi, tais-toi, sois gentille… » menace-t-il en forçant et insistant. « Chut, chut… » gronde-t-il encore en la déchirant, en la traversant. Et comme à chaque fois, Françoise n'est pas gentille, car Françoise pleure dans l'oreiller qu'elle mord pour ne pas hurler. Et le spectre noir s'enfonce en elle, écorchant chaque grain de son épiderme, détruisant tout. Pas de sucs, pas de miel pour lisser le passage et adoucir sa tâche. « Elle n'est pas gentille, pas gentille… » dit-il de sa voix qui, plus il est loin en elle et plus il fait mal, devient bizarre, effrayante. La voix autoritaire se fait suppliante, attendrie presque. Encore plus menaçante.

« Pas gentille… pas gentille… » dit le monstre en bousillant l'intégrité de Françoise, son intimité, en irritant pour toujours – croit-elle à chaque fois – des chairs qui se rappelleront longtemps sa méchanceté. Mais lorsque le monstre

accélère sa cadence et la fait souffrir davantage, Françoise s'envole pour ne pas entendre l'horreur de son prénom « Françoise! » lancé amoureusement. Pitoyablement. Jamais un amant, tout au long de sa vie de femme, ne fut autorisé à jouir en clamant son prénom. Un prénom à jamais souillé par cette merde que le gardien de ses ténèbres s'en allait limer. Une merde que Françoise, des heures après la punition, expulsait douloureusement, mêlée d'une coulée blanche qui n'en finissait pas de dégueulasser son fond de culotte.

Tordue de douleur sur son lit – douleur de son ventre, de son anus à vif, de ses souvenirs oubliés qu'un bout de plastique a ranimés – Françoise, pour souffrir férocement et au diapason de sa rage, arrache l'engin et le jette contre le mur de sa chambre.

Par terre, jamais avachi, il continue de la regarder. Il lui murmure encore que, décidément, elle ne veut rien entendre. « Tu n'es pas gentille. À croire que tu aimes quand papa s'occupe de toi… »

Cléa Carmin

Plus loin que l'enfer

À Franck
À son défi : « Va où tu ne veux pas aller ! »

C'est mon chien. Forcément, il m'a suivie avec enthousiasme. J'ai honte, tellement honte. Et peur, infiniment peur.

Notre idylle – notre passion – ma folie date de six jours. Ou de trois mois. À moins qu'elle n'ait commencé il y a trois ans.

Il y a six jours, tu as fait venir un installateur de caméra de surveillance. Tu lui as donné des instructions et tu m'as confié la supervision des travaux. Tu devais partir négocier un gros contrat à l'étranger. J'ai assisté à la mise en place du système de vidéo dans la cave, avec projection au premier étage, sur le mur blanc du salon, via un ordinateur. La pièce balayée par l'œil électronique semble immense dans son reflet agrandi sur la paroi géante du séjour.

Il y a trois mois, tu m'as présentée à ta femme. Je serais votre domestique. Tu lui as dit que tu m'aimais. Mais que tu l'aimais bien plus encore. Tu le lui prouvais en m'offrant à elle. Elle avait le droit de m'utiliser comme bon lui semblait.

Il y a trois ans, tu m'as invitée à ton bureau afin de discuter du manuscrit que je t'avais envoyé et que tu hésitais à

publier. J'étais venue dans un état second, fascinée de rencontrer un « éditeur » et terrorisée : je voulais te convaincre, j'étais prête à tout, je me voulais « écrivaine ».

Notre entrevue s'était déroulée de manière étonnante. Rien à voir avec mes craintes. Tu fus charmant, chaleureux, encourageant. Nous reverrions mon texte ensemble. Il manquait de style – rien de grave – et il fallait revoir certaines scènes. Puisque j'étais motivée, tu voulais bien t'investir. J'étais repartie avec une nouvelle date de rendez-vous, un espoir démesuré et une confiance aveugle.

En fait, oui, certainement, tout a commencé à ce moment-là. Voire même un peu avant, lorsque tu as reçu mon manuscrit. Mais tu n'as pas à te raconter, à expliquer, à justifier.

Tu as réécrit mon texte pendant deux ans. Au rythme d'une rencontre par mois, à ne manquer sous aucun prétexte. Tu m'as offert un livre à lire à la fin de chaque entrevue. Il devait expliciter tes attentes face à mon écriture. Je suis entrée dans le monde de la soumission sans comprendre que tu ne travaillais pas mon style, ou si peu. C'est mon âme, que tu as commencé d'influencer. Tu évoquais les talents des écrivains que je dévorais, avide de progresser. Et peut-être ai-je vraiment appris à écrire à travers eux. Mais la semence que tu plantais allait germer dans mon esprit, envahir, paralyser, exploser ma tête. J'étais venue à toi avec une ambition d'auteure, tu me façonnais femme à ton idée. Aux compliments, tu as ajouté les « mais », tu as vanté les bienfaits de l'humilité avant de basculer, petit à petit, dans l'humiliation. Ce roman, un peu fleur bleue, auquel tu avais reconnu une certaine force malgré les maladresses est devenu un brouillon d'inepties que nous avons entièrement réécrit. Mes corrections n'étaient jamais à la hauteur de tes attentes. Il m'a fallu supporter tes critiques, accepter tes intransigeances, subir tes punitions. Je t'en suis devenue reconnaissante avant de les réclamer, de les espérer.

À travers les ouvrages de référence que tu me confiais, j'ai bientôt compris que je cheminais sur un chemin de douleur dont je sortirais grandie. Je suis entrée en SM comme on se donne à Dieu, avec la même foi, une fièvre aussi brûlante, une folie mystique. Cherchais-je un éditeur ou un homme capable de donner des frontières à mes débordements ? Peu importe le prétexte. J'avais besoin de toi et tu l'avais su bien avant moi.

Mon livre a été publié. Il n'a rencontré aucun écho, suscité aucune critique, séduit aucun lecteur. Il est imprimé, mais pas distribué, pas exposé, pas vendu. Deux mille exemplaires reposent dans des cartons, collés au pied de ta bibliothèque. Tu as arraché les rabats, et je peux voir les couvertures glacées, noir, blanc, rouge. Sous le titre *L'Enfer et pire encore*, mon nom d'auteure, par toi choisi : « Xian » et la photographie d'une Eurasienne androgyne, les bras enchaînés au-dessus de son visage à la fois épaté et très maigre.

Personne jamais ne me lira, mais j'existe telle que j'en rêvais, par des mots, « mes mots » couchés sur le papier d'un ouvrage relié. Il n'est là que pour témoigner de notre rencontre, de cette descente que j'ai amorcée – toucherai-je jamais le fond ? – vers l'enfer et ce plus loin encore que tu creuses en moi, toujours plus profond, toujours plus douloureux, de plus en plus pervers.

Je ne raconterai pas dans le détail ce parcours de dressage qui transforme une femme en soumise. Les livres qui ont balisé ma transformation l'ont trop bien décrit pour que je m'essaie à retranscrire ici ces trois ans consacrés à endurcir mon corps aux coups, à soumettre mon indépendance à tes désirs. De la fessée au fouet, de la cravache au martinet, aux chaînes, aux aiguilles, au fer, au feu, je suis tienne, je bénis la douleur que tu m'imposes, j'implore ta cruauté, je lèche tes pieds, tes bottes, tes fluides, tes excréments. Je te bois, je te mange, je te vénère.

Depuis trois mois, je subis la torture et la jalousie de ton épouse. Je t'aime jusque-là. Jusqu'au bout de sa haine cruelle. Je suis sa femme de ménage, son habilleuse, sa coiffeuse. Elle ne m'épargne aucun détail de votre vie amoureuse et sexuelle. Je l'accompagne aux toilettes : je dois la lécher chaque fois qu'elle vide sa vessie, ses intestins. Pire encore, elle s'offre à ma langue après que tu l'as possédée. Elle m'oblige à recueillir ton sperme. Je ne l'ai jamais goûté sur mon propre corps et je le découvre ainsi, mêlé au plaisir de ma rivale.

Ton absence m'a libérée de cette épouvantable épreuve. Pourtant, je ne peux m'en réjouir. Tu me manques infiniment. Quelles que soient les punitions, je les redoute moins que ce vide qui me ronge lorsque je t'attends.

Nous sommes dimanche. Tu rentres à midi. Ta femme m'a réveillée ce matin à cinq heures pour me faire descendre, nue, à la cave où elle m'a enfermée avec mon chien. Elle a dit que tu viendrais nous voir à midi. Je t'attends. Je ne sais pas quelle heure il est. Il n'y a aucune ouverture sur l'extérieur. Ma soif me laisse sentir que le temps s'écoule. Ma soif et la tension de Lascar, mon labrador. Il s'agite, il gémit, il voudrait sortir.

Le temps est arrêté. Seule avec l'attente, je passe la main sur la tête de Lascar. Je le caresse. Je lui parle de toi, de mon amour immense, de ta présence perpétuelle, de mon manque et de mes espoirs, de tes yeux, rien que tes yeux qui me parlent, qui évoquent ce désir qui s'élève entre nous sans que tu ne me touches jamais, sans que tu ne m'effleures. Quand tu es là, la qualité de l'air change sur ma peau. Tu me regardes et je fonds. De peur, d'appréhension, d'angoisse. Je confie à mon chien ces émotions que tu m'as offertes, cette tension qui croît jusqu'au paroxysme, jusqu'à ces terrains vagues où je ne m'étais jamais aventurée, là où le jeu bascule dans l'horreur, puis dans le plaisir, quand la douleur me transcende,

que je change de dimension, que je flotte dans une félicité totale, que l'enfer devient paradis.

Lascar s'impatiente plus que moi. Il se plaint. De timides aboiements de loup expriment son incompréhension. Pourquoi est-ce que je ne réponds pas à sa demande évidente. Il a besoin de sortir. En chien éduqué, il réclame une balade, il doit aller se vider. Je tente de l'apaiser, de le calmer de mes mots. Je sais bien qu'il ne peut pas comprendre, accepter nos codes, se retenir de pisser, de chier jusqu'à s'éclater la vessie, les intestins, parce que tu as dit :

– Attends !

Pauvre chien. Il tourne, tourne et finit par craquer, le plus loin possible de moi, il s'accroupit et se lâche. Tout d'un coup. Il a la tête basse, le regard honteux, penaud, malheureux comme quand, chiot, il s'était oublié sur le tapis de l'entrée.

L'odeur exécrable me rappelle à la réalité. Dans ce lieu clos, les déjections canines prennent une place infinie. Il n'est rien d'autre que cette odeur pestilentielle. Ça pue comme jamais ! J'en ai la nausée, je suffoque. J'essaie de me reprendre. Ça n'est qu'une nouvelle épreuve, je vais la traverser. Je suis passée à travers tant d'autres. Je respire plus doucement, comme pour me mithridatiser. J'avale un minimum d'air, un filet de poison olfactif et je m'y habitue petit à petit, je dépasse le dégoût, la répulsion, l'envie de vomir. Je repose ma main sur mon compagnon qui réclame mon pardon, qui s'excuse de n'avoir pas pu se retenir, de n'avoir pas réussi à attendre encore. Une pointe de colère me traverse. Je t'en veux, l'espace d'une fraction de seconde, je me révolte de tes exigences qui impliquent l'innocence de mon confident, de mon consolateur, de cet être qui me donne tout sans jamais exiger et que tu sacrifies sur l'autel de ta domination.

La clé tourne dans la serrure. Mon cœur se fracasse à ce bruit métallique si souvent entendu, perçu comme une délivrance et dont tu joues pour me renvoyer à mes supplices en

retournant le pêne en sens inverse. Mais non, la porte s'ouvre, tu apparais. Le chien frétille de la queue, il s'approche pour te faire fête et tu lui décoches un coup de pied violent dans les côtes, tu l'envoies heurter la paroi d'en face. Un cri m'échappe. Tu me fusilles du regard !

– Il va souffrir encore. Je le punirai jusqu'au plaisir. Tu vas l'initier à ton corps. Lui apprendre à te prendre. Je sais combien c'est difficile pour toi. Tellement que tu ne m'en as jamais parlé lorsque nous évoquions ensemble cette échelle de la soumission le long de laquelle tu t'élèves… J'ai remarqué tes mouvements, à peine perceptibles, lorsque tu assistais à des scènes de zoophilie que je t'avais forcé de regarder. Juste regarder. Je voulais te conduire jusqu'à cette expérience ultime : un chien, oui, mais pas un chien dressé, pas un animal étranger. Je crois que tu vas devoir y penser. Dans la merde, dans la pisse. Je vous donne à boire, à manger. Vous voudrez vous retenir mais le chien ne pourra pas. Il aura soif, il aura faim. Toi aussi. Je te recommande de boire, de manger… et de te décider rapidement, pour lui. Je connais ta compassion envers les bêtes, particulièrement envers Lascar. Mais il aimera le plaisir. Il t'aime… Vous sortirez de ce bouge dès qu'il aura joui. Je suis au salon avec ma femme. Je la fouetterai pendant votre coït. Elle se réjouit !

Je suis prostrée. Les heures s'écoulent avec pour tout repère les trois défécations de Lascar. Moi, j'ai fini par pisser sur ses crottes. L'acide urique irrite ma gorge, mon nez. Je sais que le temps m'appartient. Qu'il durera, que je le souffrirai aussi longtemps que je résisterai. Alors je me décide. Je caresse le ventre de Lascar qui bascule sur le flanc, qui m'offre sa peau, là où les poils se font plus fins, moins nombreux. Il a comme souvent une érection spontanée et innocente. Désir d'animal, pulsion pour cette “maîtresse” – sordide double sens – qui est tout son univers, sa loi dont jamais je n'ai abusé encore. Je le frotte, je le touche, je le serre… Sa

queue pointe hors du fourreau, bâton rose tellement indécent, luisant, brillant sur le pelage foncé. Je sais que tu souris déjà. Tu nous vois. Tu apprécies ma capitulation. Ton regard m'encourage. Je dois continuer.

Je tiens la bite de Lascar. Je la polis tout en bousculant le corps de mon chien afin qu'il se remette sur ses pattes. Il ne comprend pas. Je deviens méchante ! Violente de la douleur que ton désir impose à mon âme. Je frappe mon chien qui se relève, apeuré, mu par un ressort. Je m'approche. Il tremble, il pisse de peur. Je me reprends, je le reprends… Je glisse sous lui. Je frotte ma croupe contre son ventre. Je me tords pour reprendre son sexe. Je dois insister, le caresser à nouveau : l'érection a disparu sous l'effet de ma colère.

Je salive. Je crache sur mes doigts. Je me mouille. J'enduis ma vulve, je m'explore. Je suis serrée, crispée, tendue. Je passe ma main sur ma bouche, je laisse couler la bave dans ma paume, j'enserre la bite de Lascar dans ce fourreau gluant. Je me contorsionne pour approcher ce sexe de ma fente tellement crispée. Je me concentre. Je perçois ta satisfaction, là, au-dessus, quand tu fixes tes yeux sur le mur où tremble l'image d'un chien accroché à mon corps. Ses pattes avant se sont crispées autour de ma taille. Il halète et des gouttes tombent de sa langue sur mon dos. Je m'enfile sa petite queue fine et dure. Et tout à coup, la scène m'échappe. Mon chien me couvre. Ses reins vont et viennent par saccades, brusquement. Il essaie de me mordre. Ses crocs frôlent ma nuque. J'entends ses mâchoires claquer. Il s'enfonce en moi et le mouvement change. Il s'arc-boute au-dessus de mon dos. Je le sens dans mon vagin qui pulse sur ton désir de voyeur comblé lorsqu'il décharge.

À cet instant, le cri de ta femme résonne dans la cave. Tu l'as battue avec la rage du vainqueur. Je ne savais pas que le système perfectionné de surveillance te permettait de m'envoyer des sons. Je suis au cœur d'une cloche, assourdie par les

plaintes de ta femme que tu dois lacérer au martinet. La verge de mon chien sonne le glas, bloquée par les contractions d'un orgasme irréel : je jouis, au-delà du bien et du mal, du plaisir et de l'horreur, à l'orée de l'abîme, déesse expiatoire d'un amour grotesque et grandiose.

Margaret Cartier

Mon petit cœur

– Cass, la différence entre toi et moi, c'est que tu pars d'un principe de jeu. Un jeu qui cesserait de temps à autre et reprendrait à d'autres moments. C'est pour cela qu'il te semble secondaire d'avoir la complicité des gens normaux. Cass, il faut que tu saches que tu vas changer. Vraiment, Cass. Tu seras méconnaissable. Ton attitude de soumise, tu ne l'auras pas seulement lorsque nous serons seuls, Cass, mais en public aussi. Il faudra faire avec l'image que cela renverra de toi. Ceux qui t'ont connue avant ne retrouveront pas leur Margaret, il faut que tu le saches, Cass. Je ne joue pas Cass… Je ne suis pas venu pour ça…

… Baisse les yeux maintenant, Cass, tu m'as assez regardé.

J'obéis. En renversant la tête et en respirant profondément. Ces yeux à baisser et lever sur commande me sont un supplice. Votre formatage a commencé par le « vous ». Même les choses les plus légères, je dois vous les raconter en – ben je viens de le faire – en vous disant « vous ». Et maintenant les yeux, vous vous attaquez aux yeux. Oh vous ne faites pas tout d'un coup non, vous prenez votre temps. Le monde lui-même ne s'est pas fait en un jour. Aussi vous me recréez à votre rythme.

Cela se passe toujours dans des circonstances les plus anodines, comme une simple conversation d'IM. Une fois c'était :

– Cass, puis-je te demander quelque chose ?

– Oui Marquis.

– Cass, j'aimerais que lorsque l'on se verra tu t'agenouilles et m'embrasses la main droite. C'est elle qui te fera mal.

Je l'avais fait et elle ne m'a pas fait mal. Pas ce jour-là. Mais…c'est fait. Votre main droite est adoubée… Si je peux le dire dans ce sens.

Une autre fois, c'était "Marquis", que je ne dois pas écrire "Marki". Vous me l'autorisez pour les autres, mais en ce qui nous concerne, vous êtes Marquis et parfois Monsieur le Marquis.

Hier, c'était mes yeux :

– Cass, lorsque tu me parles, soit tu me regardes, soit tu baisses les yeux. Tu ne regarderas pas de côté.

– Oui, dans l'absolu, je veux bien, mais pour moi c'est tellement humiliant. J'ai tout dans mes yeux. Tout. Si je dois les baisser, c'est – comment dire – les trois-quarts de mon lexique que vous mettez sous clef. Trois-quarts auxquels je n'aurai plus accès. Je me contenterai de simples mots. Que vous pouvez à tout moment me restreindre aussi. J'enrage rien que d'y penser.

Je veux aller au bout de mon rêve. Mais comment l'atteindre quand je ne veux pas emprunter l'unique route qui y conduit : l'obéissance ? Je ne veux pas obéir.

– Nous y arriverons, Cass. Tu verras, cela ne sera pas bien difficile.

Je déteste, je hais plus que tout au monde cette façon que vous avez de m'annexer dans vos décisions. D'après vous, j'existe si peu, compte si peu, que vous m'annexez, m'englobez, dans votre « nous », qui disséqué, ne contient que « votre » volonté.

Je suis à genoux devant vous. J'ai les yeux plus que baissés car j'ai la tête dans les mains. Je pleure, courbée de douleur.

– Avec toi ce n'est pas bien compliqué, Cass. Il faut juste éviter d'être pressé. Tu n'as pas beaucoup d'arguments contre moi, mais tu aimes bien te braquer. Tu es comme ça, Cass, nous nous en accommoderons. Tu sais bien la nature de notre relation. Tu sais que j'ai tous les droits. Toi aucun. Tu aimes me faire perdre mon temps, au lieu d'obéir tout de suite ; cela te donne une illusion de liberté. Cass, écoute mon petit ange, écoute-moi bien : même si tu voulais arrêter notre relation, je ne te laisserais pas partir maintenant. Je suis de ceux qui achèvent ce qu'ils ont commencé. Et je vais achever de te réduire à ta plus simple expression encore longtemps avant de te laisser. Je vais prendre tout mon temps. Le mien de temps, pas le tien qui consiste à parsemer de petites erreurs ridicules notre route pour provoquer des digressions qui ne méritent aucune attention. Je veux, je vais atteindre ton essence, Cass. Je vais toucher ton âme et mon âme dominera, soumettra la tienne. Toi qui aimes bien parler de vie antérieure, je vais achever le travail que je n'ai pas pu faire il y a mille ans !

Puis vous avez souri.

Il est inhabituel que vous ayez d'aussi longs monologues. Mais là, je ne peux vous interrompre car je suis à genoux devant vous, sanglotant des larmes de douleur. Vous, vous êtes là à m'expliquer pourquoi cela aurait pu être plus simple, si j'évitais de vous provoquer. Vous oubliez de dire que même lorsque je ne vous provoque pas, vous me faites mal. Pour votre plaisir à vous.

– Cass, ne me regarde pas, Cass.

Je recommence, et vous vous levez calmement, me relevez et me faites comprendre que je dois m'étendre sur le canapé. Là, vous vous asseyez sur ma poitrine me bloquant les deux bras, vos genoux de chaque côté de ma tête. J'ai beau me débattre du bas du corps, vous contrôlez le haut. Vous prenez une fiole de votre poche, m'ouvrez un œil et, en un rien de temps, vaporisez une goutte dans l'œil. Puis vous vous relevez pour contempler votre travail.

Je hurle. Je danse de douleur. Je panique et tâtonne désespérément. Vous avez dégagé tout ce à quoi je pourrais me heurter. Mon œil ne pique pas, la sensation est différente, on dirait que j'ai reçu un coup de poing sur l'œil. Qu'avez-vous encore dégotté ?

– Cass… Mets-toi à genoux, Cass.

J'obéis sur le champ. Votre voix est calme, juvénile, avec quelque chose de menaçant qui me glace le dos. Vous êtes déterminé. Et je suis seule avec vous. Seule et aveuglée. En fait, je peux ouvrir les yeux mais leur réflexe est de se fermer sous la douleur.

– Qu'est-ce que vous m'avez mis dans les yeux ? Je hurle à travers mes larmes.

Pour toute réponse je sens votre main me caresser la tête. Traduction : Calme-toi mon petit, détends-toi ou je recommence.

– Vous allez me tuer.

– Non, je vais te faire mal, Cass. Horriblement mal. Ne crie pas, Cass.

Vous aimez bien me tenir au courant de ce que « nous » allons ME faire. Vous tenez à me distiller de la peur. Et à m'enjoindre de la contenir.

– Marquis, prenez-moi dans vos bras.

Je vous sens sourire. Vous connaissez cette façon d'esquive. Il n'est pas question de vos bras pour l'instant. Vous êtes occupé à me faire rentrer dans la tête que c'est quand vous voulez, où vous voulez et surtout, par-dessus tout, SI vous voulez.

– Marquis j'ai mal à l'œil. J'ai mal Marquis.

– Ne bouge pas Cass. Ne bouge plus.

J'essaie. Est-ce que j'y arrive ? Ne pas bouger revient à me retenir le souffle. Je respire donc mal, je suffoque. Oh ! j'aimerais que tout cela cesse. J'aimerais que rien de tout cela n'ait jamais été. Je voudrais être avec vous… normalement.

Je vous sens m'attacher les mains, avec ce qui me semble

être de très longues menottes de tissu. J'ai les mains liées mais avec beaucoup de jeu… presque 70 centimètres.

Vous recommencez à me parler.

– Il faut que tu comprennes, Cass, qu'il n'est pas dans notre intérêt que tu t'émancipes. Je suis là pour t'apprendre à obéir. J'ai tout mon temps, Cass, tu le sais bien.

– Je n'ai jamais eu l'intention de m'émanciper, Marquis. J'appartiens au Marquis.

– Monsieur le Marquis, Cass…

– Monsieur le Marquis, je n'ai pas voulu.

– Cass… tu réponds quand je te l'autorise. Ne parle plus…Tu peux supplier si tu en as envie. J'aime t'entendre supplier, Cass.

Je ne dis plus rien. Je ne supplierai pas davantage.

Vous m'empoignez les cheveux et me collez la tête sur le divan et là, vous me ventilez ce même liquide dans l'autre œil.

Mon réflexe est de me relever pour sauter de douleur, mais votre voix m'oblige à me remettre à genoux.

– Cass, ta danse m'agace vraiment. Mets toi à genoux.

Vous me tenez par le bras.

– Je veux d'une soumise digne, pas d'un pantin.

En plus, je dois supporter vos sarcasmes.

– J'ai tellement mal, Marquis. Qu'est-ce que vous me faites aux yeux ?

– Monsieur le Marquis. Tu dis Monsieur le Marquis.

– Monsieur, je vous en prie.

– Monsieur le Marquis… Cass.

Je tombe à genoux avec ma tête dans les mains.

– Je vous en supplie… Monsieur… le Marquis..S'il vous plaît…

– L'effet s'estompe dans vingt minutes, Cass… je peux aussi te mettre l'antidote… Si tu es sage…

– Je ferai ce que vous voudrez, Monsieur…

– … le Marquis.

– Monsieur le Marquis… Oh ! Dieu que j'ai mal…

– Tu te tiens bien, Cass ?…

Vous me posez les mains de part et d'autre d'une chaise.

Je voudrais me tenir les yeux dans les mains, mais elles doivent rester sur la chaise. Vous me caressez la tête et me chuchotez…

– Je vais te fouetter, Cass. Il ne faudra pas crier. Je ne sais pas combien de temps. Mais si tu hurles, cela me donnera envie de continuer…

Je me relève terrifiée…

– À genoux, Cass !

Oh ! votre voix ! Sa douceur est inversement proportionnelle à ce qu'elle me promet et ce que vous me faites.

– Marquis, je vous en supplie. Je vous en supplie.

– Monsieur le Marquis, Cass…

– Oh ! Monsieur le Marquis, s'il vous plaît.

Je m'agrippe à la chaise et sans relever mon corsage, vous commencez. Le premier coup me tire des cris dont j'essaie de modérer la puissance.

– Monsieur le Marquis, je vous en supplie, Monsieur le Marquis… Je vous en supplie, je ne le ferai plus, Monsieur le Marquis. Je serai comme vous voulez.

– Non, Cass, tu seras « CE » que je voudrai.

– Oui Monsieur, je serai Ce que vous voudrez mais ayez pitié de moi.

– Ce ne sera pas long, Cass, tu…

Je m'enfuis. Vous vous rasseyez et posez le fouet pour m'attendre.

– Reviens, Cass. Tu deviens lassante.

Puis vous ajoutez :

– Reviens à quatre pattes, Cass.

Je m'exécute et arrive devant vous baissée non seulement de la tête mais de toute ma personne, de toute ma superbe. Vous me tendez votre main, je l'embrasse, la lèche et vous me

caressez la tête. Je suis une bête, je suis votre chienne. Vous me passez le fouet dans la fente des fesses sans brusquerie. Vous prenez une lanière prévue à cet effet et me l'attachez au cou, puis à la rampe d'escalier.

– Cass, je vais te donner dix coups. Deux fois le chiffre cinq. Autant de fois que j'ai du te rappeler de m'appeler “Monsieur le Marquis”.

Je vous supplie du regard. Je ne parle pas. Oh ! je ne l'ai pas fait exprès, Monsieur le Marquis. Je pleure lamentablement en bavant, toussant, reniflant. Vous me mouchez et m'essuyez les yeux, puis le premier coup tombe. Comme mon cri est tout de même fort, vous m'aidez à mettre la sourdine en me bandant un peu la bouche. Assez pour étouffer le bruit mais pas moi.

J'ai couru dans tous les sens, en faisant du sur place. J'ai pris mes huit coups. Je suis toute hébétée de douleur et de peur. Je suis pénétrée par une crainte de vous. Je ne vous connaissais pas comme ça. Vous me détachez lentement, en passant vous me présentez le fouet à embrasser puis votre main. Vous me tenez en laisse comme une chienne quand nous regagnons le salon, je me traîne plus que je ne marche à quatre pattes. Vous ne m'avez pas quittée des yeux. Vous veillez sur moi avec une curieuse attention. Votre visage est divin de candeur. Vous baissez les paupières en me regardant comme lorsque vous êtes dans mon ventre et que c'est bon. Vous aimez la mélodie de mes gémissements. Vous renversez la tête en sortant votre queue et vos couilles. Vous les soulevez

– Sens moi là Cass. J'aime quand tu fais ça.

Vous avez compris que c'est difficile pour moi de sentir pour le moment, vous me mouchez encore. Puis vous me guidez la tête vers vos couilles. J'y enfouis mon visage, j'inhale et renifle du mieux que je peux.

Vous me regardez faire sans rien dire. Vous attendez que je prenne l'initiative d'ouvrir la bouche. Mais je n'ose pas. Je n'ose plus rien. Je suis incapable de prendre même la plus

petite gifle, j'essaie de ne rien faire qui vous déplaise, mais votre âme parle à la mienne, je l'entends :

– Tu vas ouvrir grande ta jolie petite gueule, que je t'étrangle de ma queue.

Je me dis que j'ai une bouche pas une gueule. Sans oser vous regarder, je vous entends me répondre.

– Tu as une gueule quand je veux, une bouche quand je veux, tu comprends ça, Cass…

Je m'entends répondre :

– Oui Monsieur le Marquis à haute voix, et vous éclatez de rire :

– Hahahahaha… Cass !

En redevenant soudain très grave vous me fourrez votre queue dans la bouche. Vous me maintenez la nuque pour que le souffle me manque. Je commence à paniquer quand vous me relâchez. Vous me regardez haleter puis recommencez dans la seconde. Juste un filet d'air, juste le vital, puis replongez votre queue au fond de ma gorge. Plusieurs fois d'affilée. Je jouis comme ma tête éclate et je m'écroule sur votre ventre. Vous n'êtes pas venu, mais vous avez joui de me faire jouir jusqu'à la syncope. Vous me caressez gentiment le visage puis posez la tête dans les coussins avec une étrange moue sur les lèvres… Cass… Castille… Et vous fermez les yeux.

Pour Marquis
Le 30 mai 2005

ANNE CÉCILE

TRINIDAD

Tu m'en as parlé à maintes reprises, le souffle court, un peu rauque, le visage allongé comme toujours dans l'amour, ces mots égrenés, précis, tentateurs, cruels, qui me rebutent et me font m'ouvrir encore plus pour que tu t'enfonces encore plus loin dans mon antre chaude, qui me rendent humide, mouillée… La puissance de tes paroles qui m'ouvrent pour que ton sexe tendu me darde comme les rayons du soleil, irradiant tout dans le ventre.

Et ces mots qui font exploser mon désir en même temps qu'ils lacèrent mon imaginaire.

Tu m'en as parlé. Et reparlé. Comme un diable sexy allumant les feux. Et ce soir. Paris. La nuit. Les lumières. La chaleur de la ville. La moiteur de nos corps. Le désir à fleur de peau. Les rires. Les amis. Le bruit. La fête que l'on fête. L'alcool. Et nous qui sommes bien et ne savons pas à quelle sauce nous entre-dévorer. Comme une promesse d'amour en forme de menace lubrique. Chaude. Humide.

Le Groupe se meut comme une bête à tête multiple. Rires de gorge des femmes. Rires gras des hommes. Visages bronzés. Visages heureux. Légers. Corps de bronze. Jambes dorées. Épaules qui luisent sous les clignotements de la ville.

Le Groupe mange. Et rit. Et boit. Et rit plus fort. Et boit encore plus. Et se transporte comme par miracle dans ce lieu

noir où l'on danse. Lumières qui tournent. Têtes qui tournent. Alcools plus cinglants. Tout monte d'un cran. Y compris ta queue. Tu danses. Je danse. Je colle mon ventre sur le tien. Je sens ton sexe dur. Nous bougeons nos corps frottés l'un à l'autre comme deux silex bruts. Étincelles. Je me détache. Je tourne comme un soleil ivre sous les boules à facettes, dans les jets de lumières. Je cherche sans chercher.

Et c'est elle qui vient à moi. Longue. Fine. Brune et mat et verte et argentée. Une sirène mouvante qui danse comme une algue marine. Belle. Souriante. Avec des yeux pailletés. Verts avec de l'or dedans. Et une peau incroyable qui sent le lait et les fleurs d'eau. Elle danse devant moi. Se tourne. Je me place derrière elle. Les mains sur les hanches. Je la cale contre mon bassin. Elle m'offre sa croupe et bouge son cul comme une négresse débutante qui s'en tire plutôt bien. La musique. L'alcool. Et ton regard sur nous comme un chat repu en qui la faim recommence à naître. Elle se retourne à nouveau et ce sont maintenant sur moi les pointes de ses deux seins, petits, fermes, comme deux pêches plates avec le bout tendu. Elle me caresse le visage. Elle attire mon visage à elle et c'est comme un éclair de langue qui passe entre mes lèvres. C'est doux. C'est chaud. C'est mutin. C'est femme. Elle rit. Elle danse. Je caresse ses hanches. Ses seins. Mes mains me surprennent par leur facilité. Comme si elles avaient toujours étreint au féminin. Rien ni personne d'autre ne semble bouger, ne semble voir. Que toi. Calé dans ce fauteuil. Adossé. Les jambes écartées. Calme. Attentif. Elle me pince un sein sous le top à bretelles. Petite douleur jolie. Excitante.

– Tu fais quoi ma Belle ?

– Je t'excite… J'essaie… J'ai l'impression d'y arriver.

– Tu veux quoi ?

– Ta langue sur mon clito. Tes doigts dans ma forêt vierge pas si vierge. Que tu me grignotes les seins. Tu aimes les hommes ?

– J'en aime un surtout.

– Moi je n'aime pas ça. J'aime les femmes, masculines et féminines. J'aime les sexes coquillage, roses et tendres et charnus J'aime les corps de femmes sur mon corps lisse comme un galet.

– Comment tu t'appelles ?

– Trinidad. Et toi ?

– Je suis la Femme de l'homme dans l'ombre, assis là.

– Qui nous regarde fixement ?

– Celui-là même. Exact. Précis. Dangereux. Cruel. Grand dispensateur d'amour, de sucs, de salive et de sperme.

– Et alors Femme de l'homme dans l'ombre, tu ne veux pas de moi ? Je suis comme un fruit mûr. Tu n'auras pas de regrets.

– Ni remords ni regrets Trinidad. Si je te prends, je le prends avec nous. Il ne te touche pas. Il me regarde. Et si je te baise, il me regarde te baiser.

– Il ne me touche pas ?

– Non.

– Bon, d'accord. Ce soir, c'est toi que je veux.

– Pourquoi ?

– Parce que j'aime tes jambes musclées sur ces talons si fins. J'aime tes mouvements. Et j'aime surtout ton regard d'homme sur moi, dans une enveloppe de femme dansante.

Elle se colle à nouveau. À nouveau cette langue dans ma bouche. Et la lumière qui tourne. Et l'alcool qui brûle. Et le désir qui monte. Il me suffit de me tourner vers toi. De te regarder. Intensément. Tu comprends tout de suite. Tu te lèves et pars.

– Trinidad, viens on y va.

Trinité cahotante et pompette, nous nous entassons dans un taxi. Trajet long qui me paraît court, où assise entre vous, je sens le poids du désir muet de mon homme dans mon dos. Où je laisse la langue de Trinidad aller et venir et ses mains remon-

ter ma jupe. Elle gémit comme si les caresses qu'elle me prodigue lui faisaient plaisir à elle, physiquement. Elle halète. Transpire. Elle est sucrée salée. Un rêve de pâtisserie orientale.

Nous sommes déjà chez toi. Tu ne dis rien. Pas un mot. Tu t'affaires tranquillement. Verres. Champagne. Tu rajoutes du gin dedans. L'envie monte d'un cran. Les lumières sont basses et orangées. Il fait une chaleur suffocante. Trinidad fait mine d'enlever sa robe, fait tomber les bretelles.

– Non, ma Belle. Mets-toi sur le canapé en cuir.

– Et ton Jules ?

– Ne t'inquiète pas pour lui. Il va très bien s'occuper seul pour le moment.

Elle s'assied sur le canapé. Boit à petites lampées. Je me mets entre ses jambes. Je remonte la robe. Retire la culotte. Pas entièrement. Juste une jambe. Comme tu aimes le faire avec moi. Je te sens derrière nous. Assis dans le large fauteuil en cuir, presqu'allongé, les cuisses ouvertes. Que de peaux chaude et désirantes !

Trinidad jette sa tête en arrière et se cale.

– Lèche-moi. Lèche-moi. Touche-moi.

Et là, tu rentres dans la danse, Homme de Feu qui n'a rien dit. Avec toute la distance requise.

– Pas les mains, me dis-tu. Juste la bouche. Tu te mets derrière moi, un soutien-gorge rose vif, très joli, entre les mains.

– Mets tes mains dans le dos, ma Chatte.

J'obéis. Tu m'attaches les deux mains sur mes fesses, très serrées. Tu me souris. Tu passes la langue entre tes lèvres.

J'y retourne.

Trinidad est grande écartée. Je pose doucement ma tête contre ses poils. Son ventre. Son sexe. Je la hume. Elle sent le sexe de femme. Je commence à balayer ses poils avec mon visage, mon nez. J'écarte ses lèvres avec mon nez. Dégage son clitoris, minuscule et gonflé.

– Lèche. Lèche.

Pas encore ma mignonne. Je la prépare avec les seuls moyens dont je dispose. Mon nez, ma bouche, mes joues. Et puis, d'un coup, je la tire. Ma langue. Trinidad se tend. Je la lèche avec la langue la plus large possible. Râpeuse. Comme celle d'un chat. Trinidad coule. Elle pleure du sexe. Des petits flots de miel se répandent. Mes mains me manquent. Je grignote son clitoris. Je le suce et le tète. Le mordille. Comme quand un chien cherche ses puces. Des petits mouvements secs avec les dents, sans mordre. Je descends sur son vagin. L'ouvre avec ma langue. Je la doigte avec ma langue pleine de gin et de champagne. Elle geint. Elle halète. J'entends dans mon dos que tu ouvres ton short et fais sortir ton sexe. J'entends le bruit de ta main et ce son humide et claquant de ta main qui branle ta queue.

– Retourne-toi, Trinidad.

Elle se retourne. S'arc-boute à quatre pattes sur le canapé.

– Remonte ta robe encore plus haut.

Elle découvre une merveille de cul lisse et blanc. Je lèche ces fesses magnifiques. La raie de son cul. Je mords à pleines dents les fesses en forme de pomme. Je passe mon nez vigoureusement dans la raie de son cul. J'écarte comme je peux.

– Homme muet, les mains, détache-moi les mains.

Tu n'es pas si cruel. Tu viens derrière moi. Tu remontes d'abord ma jupe. Me caresses les fesses. Me détaches. Mes mains bondissent, enfin libres et autonomes. Saisissent à pleines mains ce beau cul. Passes un doigt dans la fente. Tu es toujours debout. Je suis concentrée sur Trinidad et son plaisir qui se développe.

– Tes doigts, tes doigts !

Je sens que tu baisses mon boxer en dentelle, soulèves une jambe. T'assieds par terre à mes côtés et commences à me caresser, amande douce de mon clito qui palpite comme une débutante un jour de Bal.

Je doigte Trinidad. Un doigt. Puis deux. Trois doigts. Quatre… Je vais plus fort. Plus loin. J'écarte le cul et la doigte. Elle se raidit.

– Détends-toi ma Belle, et profite.

Son anus se serre sur mon doigt. Puis se détend. Puis se contracte. J'ai toujours mes doigts dans son vagin. Et je lui mords le cul. Je sens que tu promènes à présent tes mains sur mon cul à moi. Mains en forme de battoir. Une claque. Une autre. Je m'écarte. C'est à mon tour de dégouliner et j'ai envie que tu me défonces.

– Concentre- toi sur elle, me dis-tu, je m'occupe de toi.

À présent, j'ai les quatre doigts enfoncés jusqu'à la paume dans le vagin de Trinidad qui hulule comme une petite chouette. Je suis à quatre pattes. Mon nez dans son cul. Ma langue dans son anus, désormais bien dilaté. Je pince le clito. Je passe mes doigts fort et doux dessous. Je sens qu'elle n'est pas loin.

Et là tu m'éventres. Tu rentres si fort et si loin que j'ai l'impression que tu me fais hara-kiri. Et tu ressors. Tu t'immobilises. Je suspends mes gestes.

– Doigte-moi, doigte-moi profond, glapit Trinidad.

– Elle a raison, me dis-tu. Tu ne remplis pas ton rôle. Et une claque sur mes fesses vient sanctionner ce hors-jeu. Puis une autre encore plus forte. Qui m'excite et m'ouvre un peu plus encore.

– Baise-la, me dis-tu.

Et tu rentres sec dans mon cul. Dieu que c'est bon, ce sexe de femme entre mes doigts. Ta bite dure et tendue qui m'éventre. Je doigte comme une forcenée et je te sens qui te mets à mon diapason. Désormais, c'est moi qui donne le rythme, règle la danse. Quand j'accélère le mouvement, tes coups de queue dans mon cul se font plus forts. Quand je ralentis mes gestes sur Trinidad pour mieux savourer mon plaisir, tu réfrènes tes mouvements. Nous sommes enchaînés par le cul. Du coup, je mets du cœur à l'ouvrage. Je me fous

de Trinidad mais je veux que ta bite me lacère et m'explose. Je griffe. Je lèche. Je mords. Je sens la jouissance que te procure la vision de mon visage dans ce cul de femme. Tu accélères tes mouvements.

– Sale petite pute, fais la jouir cette salope.

Tes mains qui claquent sur mon cul. Ma tête qui claque contre le cul de Trinidad. Et je sens qu'elle monte.

– Écarte-moi, écarte-moi crie-t-elle. Et c'est toi qui m'écartèles. Tes deux pouces distendent mon anus pour que ta bite passe plus fort. Plus loin.

– Je vais jouir, crie-t-elle.

Et je la sens. Ta jouissance à toi qui monte. Et ta queue brandie, érigée, dur comme la pierre, qui m'éclate le cul.

Tu jouis dans un râle de chien en même temps que Trinidad. Vos deux voix du plaisir se superposent dans ma tête. Un voile noir et je me sens partir.

Je jouis violemment et m'évanouis dans le même temps. Trou noir. Cul troué.

L'ange de l'orgasme est passé sur nous puissamment. Je reviens à moi. Je suis nue.

Allongée sur tes draps frais, sur le dos. Il n'y a plus de bruit. Il n'y a plus de Trinidad. Juste ta grosse tête d'homme si beau, si brun, si masculin, à qui je viens d'offrir un plaisir de diamant, brut, secret, précieux. Un plaisir d'éternité. En me faisant une douce violence, moi qui n'aime pas les trios. Ta tête entre mes jambes et ta langue douce et belle et chaude et râpeuse qui me lèche et me lèche et me lèche. Et me ranime. Je t'aime. Tu relèves la tête. Un visage grave et beau et calme. Tu sais très précisément ce que je viens de t'offrir. Tu remontes sur moi comme un surfeur sur sa planche. Tu prends ma bouche dans la tienne et me délivres un baiser de l'amour qui fait taire toutes mes peurs d'abandon pour une autre. Tu rentres en moi très doucement. Très lentement, tu prends possession de moi, pleinement, amoureusement. Tu

me dis les mots de l'amour, un chant long et sonore, une mélopée tendre et fervente. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Je t'aime. Et mon plaisir qui se déploie comme une bête du ciel, lent, majestueux. Je jouis lentement en ayant l'impression de mourir et tu regardes le plaisir me traverser. Je suis heureuse. Je suis heureuse. Je t'aime. Et tu te déverses en moi comme un fleuve puissant se jette dans la mer.

– Merci.

– Merci.

– Je t'aime.

– Je t'aime.

– Bon anniversaire, mon chéri.

Lou Cristal

Strip-tease

Je tourne et retourne entre mes doigts cette petite carte de visite qui le représente, un homme demi-nu, un numéro de téléphone, une invitation, strip-tease, anniversaire, enterrement de vie de jeune fille…

Trois ans déjà ! Comment imaginer qu'il puisse se souvenir de moi et pourtant…

Je l'avais rencontré lors d'une de ces prestations organisées par un restaurant dansant de la région. J'étais accompagnée de mes amies danseuses, toutes amusées par la nouveauté de cette soirée réservée aux femmes. Je fouille au fond de ma mémoire pour raviver ce souvenir.

Je suis assise sur une des chaises disposées au bord de la piste, curieuse de ce type de spectacle que je ne connaissais pas. Deux hommes pénètrent dans le halo de lumière, l'un est black, tous deux très beaux. Ils commencent à danser, tout en jouant avec leurs corps. Je suis tout de suite fascinée par la sensualité animale qui se dégage de l'homme blanc. J'admire leurs rythmiques harmonisées, leurs muscles redessinés par une huile chatoyante. Le show reste soft. Afin de survolter l'ambiance, ils s'éclipsent de la salle en délire. Immobile au bord de la piste, je reste très calme, insensible à l'hystérie féminine qui grimpe crescendo. J'attends patiemment qu'ils reviennent. À nouveau, ils réapparaissent sur la piste en demi-cercle. Le danseur noir choisit une femme dans l'assemblée. Il

exécute, avec elle, un show sensuel, il est presque nu. Puis, l'autre danseur, à demi-nu, s'approche de moi, un seau à la main qu'il dépose à mes pieds. Il en retire une éponge imprégnée d'eau qu'il me tend. Insolite, le monde se rétrécit autour de nous. Les cris, la musique s'estompent, nous sommes seuls, éclaboussés par une aura diaphane. Voluptueusement, je glisse l'éponge le long de la cuisse musclée, mon regard figé au sien, puis remonte sur son ventre, contournant le sexe si tentant mais occulté par un string si minuscule que je pourrais l'arracher avec mes dents. J'écrase l'éponge entre mes doigts, l'eau ruisselle sur son corps superbe, envie terrible de lécher sa peau pour recueillir les perles de l'onde. Ce jeu innocent me semble soudain d'un érotisme sublime. Son regard est pénétrant comme s'il me prenait déjà. Sensation inouïe d'un désir fugace mais violent qui me taraude le ventre. Nous nous évanouissons quelques secondes dans une bulle de sensualité, ignorants du lieu. La musique se tait. À regrets, je lui remets l'éponge. Il s'éloigne. Je garde dans mon ventre ce lancinant désir de cet homme inconnu.

Plus tard, le présentateur annonce que les deux hommes, cette fois vêtus, vont revenir dans la salle, afin de danser avec les femmes qui le souhaitent. Je ne cours pas à leur rencontre. J'attends patiemment qu'il soit seul au bar pour m'approcher. Juste à son niveau, je laisse mon corps s'enflammer au rythme de la musique, mon regard à nouveau fixé au sien. Sans un mot, il se love contre moi et nous dansons langoureusement avant de nous laisser emporter par la rythmique endiablée, nos corps emboîtés. Avant de partir définitivement, il me remet une petite carte de visite le représentant, avec un numéro de téléphone. Il griffonne au dos : *Un gros bisou à cette magnifique femme, caresses et plus si…*

Je souris en découvrant sa signature, il porte le même diminutif que moi.

Dès le lendemain, je l'appelle. Pourquoi attendre ? ensuite il oubliera.

Nous nous appelâmes ainsi pendant près de six mois, avant de réussir à fixer un rendez-vous, ses multiples spectacles l'emportant aux quatre coins de la France.

Ce soir-là, je me prépare avec soin. Petit tailleur noir, jupe un peu courte mais pas trop, talons hauts, bas noirs. L'échancrure de la veste laisse apparaître le haut brodé du caraco de satin noir. J'arrive la première et m'installe à une table près de la porte. Il y a d'autres femmes dans ce bar cubain et j'ai envie de jouer à l'inconnue. Plusieurs mois se sont écoulés, me reconnaîtra-t-il ? Il pousse la porte. Il arbore une casquette, tout habillé de noir. Magnifiquement beau, irradiant cette insolente jeunesse qui attire tous les regards. Ses yeux parcourent rapidement la salle et se posent sur moi. Sans hésiter, il s'installe en face de moi. Je perçois le regard d'envie des autres femmes présentes. Une onde de chaleur me parcourt les reins. Combien de temps sommes-nous restés face à face à échanger sur tout et sur rien, nos vies présentes et à venir. Il me parle de son métier de strip-teaseur avec passion. Je découvre un autre monde dont j'ignore tout. Enfin, nous quittons le café. J'ai accepté, sans l'once d'une hésitation, de le suivre sous son toit.

Le désir est trop brûlant pour résister à ses baisers fous alors que nous sommes dans l'ascenseur, mes mains sur son corps, ses mains sur moi, soulevant déjà ma jupe. Il me bouscule dans son repaire, allume une lampe douce, pose un CD sur le lecteur, jette sa casquette, avant de fondre sur moi, prédateur sensuel. Délicieuse déraison de l'abandon du corps, à genoux à mes pieds, il lèche mon sexe, le visage sous ma jupe retroussée.

Allongés sur le tapis, je lui arrache ses vêtements un à un, caresse son corps fébrilement, sa peau, parcours de ma langue sa poitrine musclée, son ventre pour couler vers son sexe. Je suce sa verge, l'aspire, la mouille de ma langue, folie des sens en désordre.

– Tu suces comme une déesse.

J'honore son sexe érigé, attentive, mon corps n'est plus qu'un tumulte luxuriant de sensations raffinées. Je m'étourdis à caresser son corps superbe. Je m'ouvre à toutes ses exigences, ma bouche, ma vulve humide. Il se lève, beau comme une statue grecque dans sa fascinante nudité, s'empare d'une bouteille vide. Il me fouille avec le goulot, je perds pied sous la vigueur de l'assaut, suprême délice érotique, pénétrée par cet objet sexuel incongru, son phallus entre mes lèvres. Ma conscience s'évapore, lutte inouïe de deux corps qui sombrent dans une union charnelle insensée. Le temps est suspendu à la volupté.

Beaucoup plus tard, il me raccompagne à ma voiture.

Je n'ai jamais répondu à son SMS « *que deviens-tu ma belle ?* » j'ai choisi de garder le silence pour nourrir mes souvenirs de cette magie d'un soir. Une pierre précieuse enchâssée dans l'écrin rouge de mon cœur, polie par les vagues opalescentes de ma mémoire.

Trois ans… Il y a parfois, dans la vie, des instants hors du temps qu'il ne faut pas abîmer. Pourtant, ce soir, j'hésite. Envie de le revoir, mais prendrais-je le risque de la déception ? Il a toujours été présent dans un recoin de ma mémoire, mais lui ?

L'hésitation est le voleur de temps. Je griffonne un message sur le clavier de mon portable.

Te souviens-tu de moi, je porte le même prénom que toi.

Deux jours sans réponse, je décide d'insister en lui rappelant le lieu de notre rencontre, le bar cubain. Aussitôt, je reçois un SMS me proposant de fixer un rendez-vous. Nous avons échangé des SMS pendant plusieurs jours, sans qu'une seule fois, il n'avoue se souvenir de moi. Le jeu m'amuse. Pimenter cette rencontre, ajouter de l'érotisme de plus en plus hard à nos échanges sans rien savoir. Suis-je une inconnue pour lui ? Le doute aussi, et si ce numéro était attribué, maintenant, à un autre homme ? Il me propose de venir le voir dans une boîte de strip-tease où il se produit. Je joue encore, en lui proposant un

soir où je sais que je ne viendrai pas. Attendre, attendre encore un peu pour le plaisir du jeu, pour rêver la rencontre, pour sentir mon corps s'émouvoir aux souvenirs merveilleux de cette première fois. Le lendemain, je reçois un dernier SMS.

Viens dès 22 heures sans dessous avec talons envie de te défoncer le cul mes doigts puis ma main dans ta chatte humide je me branle.

Il m'avait transmis précédemment :

Envie que tu me regardes me branler et que j'éclabousse ton visage de mon sperme envie que tu sois crue très crue continue

J'ai répondu avec bonheur à ses messages ardents, lui envoyant à mon tour :

Envie que tu me lèches la chatte aspires mon clito à me faire hurler que tu m'enfonces ta main que tu me baises avec ta queue bien grosse que tu m'encules que tu me fasses jouir très fort.

Maintenant, je sais la puissance des mots que peu de femmes osent prononcer, tétanisées par la honte et l'indécence. Ces mots dénaturés par l'image de la pornographie, mais qui embrasent l'imaginaire érotique.

Que vais-je porter ce soir, une robe ? Oui, mais laquelle ? La robe rouge ? Non ! trop voyante. Une robe noire ? Non ! trop sombre. J'opte pour une robe longue à carreaux vichy gris clair et crème, à bretelles, ouverte sur un côté jusqu'à mi-cuisse, que je porterai sous un jupon long de coton blanc bordé de dentelles. Je choisis des chaussures à talons, blanches, retenues à la cheville par un joli nœud en satin blanc, une note de romantisme. Je préfère être discrète, en décalage complet avec le contexte brûlant. Je relève mes cheveux en chignon, retenu par une pince, dépose quelques gouttes de parfum au creux de ma nuque. Je passe une dizaine de bracelets multicolores à mon poignet, une grosse bague assortie à chaque main. Je suis nue sous ma robe. Il aime jouer, moi aussi.

22 heures. Je pousse la porte du vestibule. Plusieurs femmes sont déjà là. La soirée leur est réservée. Celles-ci me proposent gentiment de me joindre à elles. J'accepte, ainsi je

pense passer inaperçue. Le vigile nous guide vers le bar. Dans mon dos, une voix chaude résonne à mes oreilles.

– Bonsoir.

Une silhouette dans la pénombre, je le reconnais immédiatement. Il contourne le bar.

– Vous allez bien ?

– Oui.

– C'est la première fois que vous venez ici ?

– Oui.

Je reste impassible, aucun signe de reconnaissance de part et d'autre. Je me dirige vers la salle et m'installe dans un profond fauteuil dans l'angle de la scène en forme de T. Je me fais toute petite, cachée par le rideau en bordure de scène. Pas question de me mettre en évidence, mais en même temps je désire être toute proche pour mieux savourer le spectacle. Les autres filles s'installent autour de moi. La salle se remplit progressivement et amusée je constate que la queue du T à l'allure pénétrante d'un sexe. Un sexe immense qui s'insurge dans une bouche béante. Sur la scène, une barre est dressée vers le plafond. Au fond, trône et les lèvres rouges d'un canapé, créant une atmosphère érotique. L'animateur annonce que ce soir, quatre danseurs vont s'exhiber l'un après l'autre, pour notre plaisir. La lumière s'estompe, la musique s'amplifie. Le premier danseur commence un show assez soft, puis un second. Chacun est annoncé par son prénom. Il pénètre sur la scène, affublé d'un costume blanc d'officier américain. Juste avant le début du spectacle, je lui ai envoyé un dernier SMS.

Suis là sois sexe et sensuel.

Il danse avec cet instinct animal qui le distingue des autres, ouvre sa veste sur son torse musclé, contourne la barre de splendides acrobaties. Les cris de quelques femmes couvrent la musique. Je m'enfonce un peu plus dans mon fauteuil, lorsque brusquement, il exécute une pirouette et pointe son index, le bras tendu vers moi, le regard enflammé. Je souris malgré moi et pense en haussant légèrement les épaules.

Jeux de scène.

Au second passage, chaque danseur est un peu plus dénudé. Il apparaît torse nu, un pantalon souple resserré à la taille par un lien. Il se poste juste au-dessus de moi, en bordure de scène. Il me regarde intensément alors qu'il joue avec son pantalon qu'il glisse sensuellement sur ses hanches pour découvrir le string. Je respire profondément pour chasser mon trouble. Il est sexe, terriblement sexe. Je m'émerveille de son corps, les abdominaux saillants, la poitrine musclée, la peau légèrement bronzé qui luit sous les sunlight. Il s'éloigne de l'autre côté de la scène où il joue de même avec une autre femme. Je reste pensive.

Le doute demeure.

Il continue d'évoluer, arrache son pantalon, découvre ses fesses parfaites. Créature indomptée, audacieuse et impudique, il attise la convoitise féminine. Que sait-il du désir des femmes, pour jouer ainsi avec leurs fantasmes inavoués ?

Je suis si bouleversée, le corps en émoi, que j'en oublie le dernier danseur.

L'animateur annonce un tirage au sort qui permet de gagner un strip-tease à sa table. J'ai perdu. Qu'importe, je me déplace vers le bar afin de l'observer, debout dans l'embrasure de la porte de l'arrière-salle. Il se déshabille avec une absolue impudeur au milieu d'un groupe de femmes. La gagnante le caresse timidement. Il s'assoit sur ses genoux et l'enlace tendrement, caresse ses cheveux, baise ses doigts. Il est d'une douceur infinie, d'un respect étonnant face au désir féminin. Pas une seule fois, il n'a jeté un regard sur moi. Son show terminé, indifférent, il se dirige vers l'encadrement de la porte où je suis postée. Je suis déçue, il ne m'a pas reconnue. Imprévisible, à son passage, il me saisit par la taille, dépose un doux baiser sur ma joue et me murmure à l'oreille.

– Bonsoir C…

Mon cœur rate un battement. Un sourire éclaire mon visage, je susurre :

– Gagné.

À nouveau, il est demandé à une table située dans le bar. Je m'installe sur un haut tabouret afin de dominer la situation. Cette fois, il ne me quitte pas des yeux. Le regard brûlant, retirant ses vêtements un à un, il est d'une sensualité troublante. Il humidifie ses doigts sur ses lèvres entrouvertes, puis caresse sensuellement son torse nu, jusqu'à son sexe dissimulé par le string. Il ferme les yeux, simulant une caresse indécente.

L'animateur annonce un dernier passage sur le plateau. Je regagne ma place, coincée dans l'angle de la scène. Dès son entrée, le premier danseur tend la main vers une femme qui le rejoint sur la scène. Ils jouent ensemble devant le public et les femmes présentes fantasment à cette éventualité. Le second fait de même. Que va-t-il faire ? Il apparaît en tenue de cow-boy, long manteau ouvert sur son torse nu, chapeau sombre tombant sur ses yeux. Il traverse l'espace qui nous sépare et lance sa main vers moi. Je m'extirpe tant bien que mal du groupe de femmes qui fait barrage et grimpe sur la scène. Il m'installe sur le canapé rouge, tourne autour de moi, abandonne son manteau à mes pieds Tentation érotique de ce lieu public, il s'assoit sur mes genoux, bascule son dos vers ma poitrine, saisit ma main, sa nuque est si proche de mes lèvres. Il trace avec ma paume, sur son torse nu, les caresses dont je rêve. Ma main s'imprègne de sa peau, descend vers le ventre, glisse vers le pantalon entrouvert. Si ce n'était le lieu, je me saisirais de son sexe. Il a ôté son pantalon. Je caresse ses cuisses, ses fesses. Je n'entends plus le murmure assourdissant de la foule frémissante. Saturer par l'émotion sensuelle, m'imaginant seule avec lui, je dépose un baiser sur son dos, désir fugace de mordiller sa peau. Mes caresses se font plus précises, intentionnellement plus excitantes. Le goût du libertinage envahit mes sens. Il se retourne face à moi, présentant ses fesses dénudées au public et me murmure, le regard étoilé :

– Encore… encore.

Il contourne le canapé, et dans mon dos, alors que je reste

immobile, ne sachant plus quelle contenance prendre, il arrache son string, qu'il me passe devant les yeux. Homme facétieux, il joue avec la fièvre qui frise dans mon intimité. Je respire profondément pour évacuer la tension érotique qui affole mon corps. La musique cesse, il me raccompagne au bord de la scène et me soutient pour redescendre. Le dernier danseur s'éteint dans un néant absolu, je reste à l'écoute de mon désir. Le spectacle est terminé. Je rejoins le bar et m'assois dans un fauteuil. Il se précipite vers moi, jeans et chemise noire finement rayée.

– Tu veux boire quelque chose ?

– Oui.

– Je t'offre un verre de champagne ?

– Oui, merci.

Il contourne le bar et revient avec le verre qu'il dépose sur la table.

– Je ne vais pas pouvoir parler beaucoup avec toi, car je travaille au bar maintenant.

– Aucune importance, on se verra tout à l'heure. Quand m'as-tu reconnue ?

– Dès que tu es arrivée.

– Mais j'étais de dos !

– Oui, mais je t'ai reconnue tout de suite, je ne t'ai pas oublié et je t'ai dit bonsoir de cette voix grave, intentionnellement.

Un sourire canaille accroché à ses lèvres, il s'éloigne de l'autre côté du comptoir. Je l'observe un moment, puis je vais m'installer sur un tabouret face à lui. Entre deux commandes, nous évoquons notre première rencontre. Trois ans, et il était très heureux de recevoir mon premier SMS. Je m'étonne de ses souvenirs, lui si sollicité et peut-être comblé par toutes ses conquêtes féminines.

– Oui, mais toi, c'était différent, le feeling, ça ne s'explique pas.

Et il ajoute :

– Je ne repars pas chaque soir avec une femme, je rentre souvent seul.

Nous continuons de bavarder, ranimant nos souvenirs communs. Son regard pétillant évoque la nuit à venir.

– Tu vas me dire, ce soir, tout ce que tu m'as écrit.

Je souris en me remémorant les mots crus que nous avons échangés.

– Oui, je te les dirai.

C'est si simple de lui parler.

– J'ai une autre activité, j'écris des textes érotiques.

Il s'étonne :

– Tu m'en feras lire ?

– Pourquoi pas !

– J'aime quand c'est hard. Est-ce que c'est hard ?

– Parfois, pas toujours, cela dépend de ce que j'ai envie de raconter.

La soirée s'étire, le bar se vide progressivement.

– Tu vas partir. Attends-moi dehors, je te rejoins dans un petit quart d'heure.

– Où allons-nous ?

– Chez moi, tu me suivras avec ta voiture. Où est-elle garée ?

– Juste devant.

Quelques instants plus tard, je quitte le bar discrètement. Je m'installe dans l'habitacle, fume une cigarette en écoutant de la musique. Il fait chaud, l'été souffle ses dernières braises.

Une voiture arrive à mon niveau. Je le reconnais au volant, aussitôt je mets le moteur en marche et le suis dans les dédales des rues de la ville. Nous stationnons nos deux véhicules et nous arpentons, côte à côte, la rue vers son domicile. À l'angle d'une rue, il bifurque dans une ruelle sombre et pavée. Mes talons me font chavirer. Je me rattrape à son bras. Il me prend la main pour me soutenir et nous nous frayons un chemin dans la pénombre.

– C'est un vrai coupe-gorge ici, tu habites par là ?

– Oui, un peu plus loin.

Nous contournons le bloc d'un vieil immeuble, la ruelle s'étire, lugubre, vers une cour moyenâgeuse. La lune blafarde éclaire nos silhouettes immobiles. Les pans de la nuit bruissent doucement. Un baiser embrasé distille les turbulences des plaisirs à venir.

– Je suis nue sous ma robe.

Corps contre corps, il soulève mon jupon, sa main caresse ma cuisse, cours sur mon ventre nu. Ses doigts s'engouffrent dans ma toison.

– Lèche-moi la chatte.

– Ici ?

– Oui, ici.

Il hésite un dixième de seconde, jette un regard alentour avant de s'agenouiller à mes pieds. Mon jupon blanc relevé, je perçois sa langue qui titille mon bouton, écarte les lèvres, s'insinue dans ma fente. Je frissonne, le sexe tendu vers sa bouche, le regard perdu dans les étoiles. À nouveau, il est contre moi, sa langue contre ma langue, baisers brûlants, affolement des sens. Le serpent du désir sillonne mon dos, éclabousse mon sexe de pluie. Il enfouit un doigt dans mon intimité puis le goûte. Il tire délicatement sur l'échancrure de ma robe pour contempler mes seins nus.

– Viens, entrons !

Nous pénétrons dans le salon éclairé par une lampe située dans un angle. Je fouille dans mon sac et lui tends un CD. Il le pose sur le lecteur, pendant que j'allume quelques bougies rondes que j'ai aussi emportées. Je les dépose sur la table du salon et m'assois sur le canapé.

– J'ai aussi des bougies. C'est quoi ton CD ?

– Style techno assez élaborée, j'ai envie que tu me fasses un strip-tease rien que pour moi.

– Ok, mais je n'ai pas de pantalon de strip-teaseur qui s'arrache sur les côtés.

– Tant pis, fais-le quand même et quand tu seras nu, branle-toi. Je veux te voir te branler, j'aime regarder.

Harponné par la rythmique, il déboutonne sa chemise, dévoile son torse musclé. Elle glisse sur ses épaules, tombe à ses pieds, puis il arrache chaque bouton de son pantalon, le jeans suit le même chemin. Debout devant moi, il aiguillonne mon désir, roule le string sur ses cuisses, il tient à pleines mains son sexe érigé. Splendide animal fougueux, il frotte son membre au creux de sa paume, s'arc-boute au-dessus de moi, sa verge si près de ma bouche. Je contourne, de la pointe de mon index, la rose tatouée sur son sein droit et murmure dans un souffle :

– Elle est toujours là.

Je suis écartelée entre le désir d'agripper ses fesses entre mes mains afin de pousser ce sexe ensorceleur dans ma bouche ou de continuer d'épier sa main qui s'agite fiévreusement sur la hampe.

– Branle-toi plus fort, je veux voir ta queue grossir encore.

Sa main s'active fiévreusement sur son sexe. Le gland sort de sa gaine, luisant, provocateur, puis s'éclipse sous la peau. Son phallus est un pieu déchirant le voile de mes fantasmes, mon ventre s'ouvre, bouche rouge sang, palpitante et humide, prête à l'accueillir.

– Ne jouis pas ! enfonce tes doigts dans ma chatte.

Il enfonce une phalange, puis deux, déchire mes chairs d'un va-et-vient furieux. Je halète, mon ventre inondé par le plaisir.

– Défonce-moi plus fort avec ta main, toute ta main.

Je remonte mes cuisses sur le bord du canapé, m'écarte au maximum. Je sens sa main tout entière dans ma fente ruisselante.

– Maintenant, lèche-moi, suce mon bouton, aspire-le fort, fais-moi jouir.

Il aspire mon sexe comme un fruit mur, juteux à souhait. L'extase anéantit mon cri.

– Viens, montons dans la chambre, on sera mieux.

Hagarde, échevelée, le jupon en bataille, je grimpe les marches de bois une à une. L'eau du plaisir inonde mes cuisses, dégouline le long de mes jambes. Un geyser de jouissance. Je suis surprise d'être aussi trempée. J'échoue sur le lit, arrache ma robe que je jette vers le ciel. Il allume une lampe de chevet.

– Non ! pas de lumière, va chercher des bougies.

Vif comme l'éclair, il dévale les escaliers et réapparaît avec deux bougies qu'il pose sur la table de nuit. Il se jette sur moi, nos deux corps s'enroulent et se déroulent, baisers farouches, haletants, gladiateurs sensuels de l'arène érotique. Je le bouscule sur le dos, griffe légèrement la peau de son torse, engloutis son sexe.

– Suce-moi ! crie-t-il.

J'avale son sexe, enroule ma langue, tout en tirant doucement la peau avec mes doigts, enserre ses bourses de mon autre main. Brusquement, je lui écarte les cuisses, frotte ma toison contre son cul, pousse dans un agressif va-et-vient un phallus virtuel.

– Si j'étais un homme, je te prendrais là maintenant.

– Vas-y prends-moi, pousse plus fort avec tes hanches.

Il crie sous l'assaut.

– Encore !

Mon bas-ventre bat violemment ses bourses. J'exécute un va-et-vient vigoureux, en appui sur ses cuisses relevées, mon jupon blanc replié sur mon ventre, mes seins nus battant la cadence.

– Continue, plus fort, je sens ton sexe sur mes couilles. C'est trop bon.

Mes mains agrippées à ses hanches, je pousse toujours plus fort. Nous haletons sous la puissance de cet assaut inhabituel. Un dernier sursaut, je m'abats comme un oiseau épuisé sur la plage de son corps. Quelques minutes d'absence et de silence, il me bouscule sur le dos, son pieu me fouille profondément. Il tient mes chevilles de chaque côté de mon visage.

– Tu m'as dit que tu étais souple.

Il m'écarte encore, j'agrippe les talons de mes chaussures, ma fente s'étire.

– Ouvre-toi encore !

– Baise-moi plus fort.

Sa verge entre et sort dans un rythme insensé. Il percute le fond de mon ventre, le plaisir monte par vagues incandescentes.

– Baise-moi le cul.

En levrette, je sens le bout de sa queue qui se fraye un chemin dans l'autre partie de moi-même.

– Enfonce ta main dans ma chatte.

– J'ai un gode, je vais te prendre en même temps.

– Oui ! fais-le !

Je me laisse totalement possédée par son sexe et l'objet érotique qui vibre dans mon intimité. Mon corps n'est plus que plaisir, les reins cambrés, je m'offre, impudique et obscène.

– Tu es une petite salope.

– Oui ! dis-le moi encore.

– Salope ! tu aimes ça !

– Oui ! baise-moi encore et encore.

Il me fouille sans discontinuer, bourreau de mon corps.

– Ne jouis pas ! Je veux que tu te branles et m'asperges de ton sperme.

Tourmentée par mes sens, encore affamée de plaisir, allongée sur le dos, il se branle à genoux entre mes cuisses ouvertes. Ma main s'accapare mon bouton que je malmène jusqu'à l'extase sublime. Sa semence jaillit sur mes seins, mon visage. Il m'éclabousse, clamant son plaisir.

Le corps trempé de sueur, nous roulons l'un à côté de l'autre. La chaleur de la chambre est accablante. Le silence fait place aux tumultes sensuels…

Il raconte son amour pour son jeune fils. Contraste saisissant après la débauche sauvage de nos corps, nos violents verbiages érotiques et cette candeur de père au sourire rayonnant. J'effleure sa peau de ma bouche, le cœur chamboulé.

Plus tard, beaucoup plus tard, je rejoins la cour pavée.

– On n'attend pas trois ans pour se revoir, me dit-il.

Je caresse sa joue tendrement. Silencieuse, je m'éloigne, équilibriste fantaisiste sur mes hauts talons, trébuchant sur les vieilles pierres. Une pensée aiguillonne mon esprit.

Les jambes des femmes sont comme des compas qui parcourent le globe terrestre. Leurs sexes, en son centre, sillonne la ligne médiane des fantasmes masculins.

Élizabeth Herrgott

Mes chéris sont homos

Dans ma famille, une Sainte canonisée en 1600 avec un mausolée près de Strasbourg. Je suis plutôt du côté des courtisanes. Cet été, séparée de mon fiancé par obligation, je n'ai pas l'intention de rester cloîtrée dans mon manoir, aussi beau soit-il avec ses roseraies et ses buissons d'hortensias rouges commandés il y a longtemps en Bretagne. La séparation engendre toujours chez moi de la rancœur, une certaine vengeance m'environne et ne me lâche que lorsque je me laisse aller à mes fantasmes et à mes désirs. Je ne suis jamais aussi joyeuse que lorsque je parade et fais la roue parmi une multitude d'admirateurs. Ma Cour est rassemblée, le cabaret est ouvert. J'accueille les compliments comme autant de brassées de fleurs, mais pour me plaire il ne faut pas seulement me flatter, il faut arriver à me séduire, ce qui est beaucoup plus difficile. Courtisane triomphante, je jubile, mais je ne sais pas encore ce qui peut m'attendre, ce qui peut m'arriver malgré moi. J'ai toujours une appréhension lorsque je sens que l'un de ces hommes me touche, lequel ? il y en a plusieurs. Mon Dieu. Maladie d'amour.

J'aime aujourd'hui deux homosexuels, Emmanuel et Gustave. Je sens la perversion venir, pourquoi ? L'un ou l'autre, l'un après l'autre voire les deux à la fois. J'évite cette pensée, je la rejette, je ne veux plus qu'elle apparaisse dans ma tête insensée. Cependant je cours chez eux dans leur res-

taurant *Le Vice-Clos*, je les invite, je les chouchoute, je les dorlote. Mais qu'est-ce que je fais là ?

Une amie qui tient un bar ne me voit plus.

– Tu vas encore à Gredisans chez eux.

– Bien sûr que non.

Bien sûr que oui.

Pas l'habitude de me contrarier, on n'a qu'une vie.

Je ne veux pas non plus de soucis, d'insomnies, d'interrogations diverses, je ne veux que la paix intérieure. Alors est-ce bien raisonnable ?

La raison, je ne suis jamais de son côté, toujours dans l'excès, dans la provocation, dans l'exhibition, enfin dans la luxure luxueuse. Deux mots qui pour moi sont inséparables. Je n'aime pas les pauvres ni la pauvreté, j'en demande humblement pardon à l'abbé Pierre pour lequel j'ai une haute estime.

Ce qui m'excite, c'est le temps de la drague.

Je leur téléphone sous divers prétextes pour prendre rendez-vous parce que je les aime.

Emmanuel est chanteur de charme, Gustave cuisinier d'art. Chaque plat pour lui est une création. Comment ne pas nous entendre tous les trois ? Mais pourquoi faire ?

Me faire enculer par l'un et caresser par l'autre ?

Vont-ils accepter et être à la hauteur de mes désirs ?

C'est aujourd'hui la pulsion qui m'anime, me transporte, me transforme. J'y pense tout le temps dès que je ne suis pas occupée, dès que je rêve et quand je me masturbe surtout.

Je ne devrais pas avouer tout cela, mais c'est tellement fort, tellement prenant, tellement surprenant.

Mon langage pourra-t-il exprimer ce que je ressens et pourront-ils me comprendre ? Puisqu'il n'y a rien encore entre nous hormis ces émotions artistiques, ludiques.

Le coït cessera d'être un moment privilégié et indispensable, pouvant être remplacé, mais par quoi ?

Les femmes imaginent, mais ne regardent pas, moi je suis une voyeuse et j'aurai cette chance: voir deux bites au lieu

d'une. C'est l'un de mes fantasmes favoris et en l'occurrence deux bites non destinées à la femme, c'est encore mieux.

On se promène dans mon village à La Loye. Les voilà les deux qui s'embrassent, je les sépare.

– Dans la forêt. Plus tard.

Je pense intérieurement qu'ils ont eu l'un et l'autre une femme avant de se rencontrer, qu'ils ont quittée par amour du partenaire.

C'est beau ça.

Alors, moi livrée à tous les deux corps et âme, ce ne serait pas dérangeant. Aucune cachotterie, aucune vulgarité non plus, pas d'adultère ni de mesquinerie jalouse. Un amour confondu, tout simple et tout lisse.

Apprendre à voir la chair déculpabilisée. Voir le pénis et non plus fantasmer sur le phallus.

Avec eux une autre sensualité se dégage: leur goût prononcé pour les velours, les soies, les fourrures enfin ce qui se regarde, ce qui se caresse et se touche comme la peau sensible, la finesse de son grain. Ce sont des esthètes.

Et je retourne à mon siècle préféré le XVIIIe, où les hommes sont comme des femmes avec des perruques, des perles, avec cette sensualité dont je viens de parler, la sensualité de l'apparat avec son chatoyant très féminin.

Les pédés en réalité ont une âme féminine et aiment les femmes, les vraies femmes, les belles, pas les lesbiennes masculines qui les imitent.

J'adore toucher les poils des bras de Gustave, c'est doux et c'est beau avec son bronzage. Mais attention, il ne faut pas rendre Emmanuel jaloux, lui qui est d'une fidélité exemplaire, un amoureux parfois naïf mais tellement émouvant et adorable. J'en suis là à ce jour.

Mes chéris invités chez moi dimanche sont arrivés avec une heure de retard, je leur ai dit: « Vous êtes des pédés, des enculés, vous avez baisé au réveil, vous vous êtes masturbés sous la douche, ce n'était pas le jour ni l'heure. » Ils ont nié.

– On n'a pas entendu le réveil, on s'est rendormis.

J'ai accepté sans conviction. Serais-je jalouse de leurs rapports puisque je les imagine ? Je suis folle.

Je me penche sur leur homosexualité, l'un Gustave a une mère ancien professeur de français, possessive peut-être, il est le petit dernier, quatre frères avant lui !...

L'autre Emmanuel n'a eu qu'une mère de substitution, une tante je crois, qui tient pour lui une grande place.

Chez les homos, la mère est omniprésente voire indépassable...

En ce qui me concerne, je suis misogyne comme eux ; lesbienne, je fus, sans conviction aucune. Je déteste les scènes et je préfère nettement les hommes. J'aurais toujours voulu être un pédé mâle avec une féminité cependant affirmée, surtout celle du langage qui en fait a toujours appartenu aux hommes. En effet, ce sont eux qui allaient travailler, voyager, faire la guerre et qui avaient à raconter.

La femme, elle, était au foyer ! Au foyer, ce sont les enfants, le langage du geste et non de la parole.

Je ne veux pas m'écarter de mon sujet, je n'ai pas l'intention de laisser mes deux amis sans moi. Je ne vais pas non plus aller me chercher des excuses à la pulsion qui m'anime. Je sais que je pourrais les masturber, les faire jouir, les sucer mais on ne peut plus avaler le sperme. C'est dommage, un goût qui a maintenant disparu et qui comme le tabac tue ! J'étais pourtant une spécialiste en la matière, la queue jusqu'au fond de la gorge qui éjacule... Étouffement délicieux.

Je me suis toujours approprié le discours de l'homme. Imitation et volonté. Comme eux aussi je suis une voyeuse. Il m'est arrivé de demander à un étranger, pas à un amant, de

se masturber devant moi, de faire l'amour avec sa femme devant moi. Extase et trouble.

Je décoche des œillades. C'est le spectacle qui me passionne.

J'adore scruter les gens aux terrasses des cafés, les reluquer comme j'espère bientôt reluquer mes deux chéris en train de faire l'amour.

Il me faut leur laisser le temps, le temps d'accepter cette idée non pas comme une nuisance mais comme un plaisir accru et supplémentaire.

Pas de noir bien sûr, une lumière tamisée ce serait bien, il faudra qu'ils supportent mon regard, qu'ils le voient, qu'ils ne l'oublient pas dans ce rapport extraordinaire. Je veux en effet faire partie de ce rapport dont le regard est roi.

Des commentaires ? Certes je suis bavarde, mais je m'abstiendrai rassasiée par la vue. Le langage, les mots seront à ce moment devenus inutiles.

Le spectacles sera grisant et engendrera les pires fantasmes à conserver dans sa solitude pour une masturbation réussie.

J'ai bien sûr des tas d'idées sur leurs rapports, mais les idées sont insuffisantes, ce ne sont que des idées.

Les détails insoupçonnés, il doit y en avoir.

Quelle fascination que cette attente !

Finalement on peut jouir par les yeux, avec les yeux, mais il faut avoir à regarder...

La puanteur du péché ne m'enlève rien de mon désir exacerbé et rien de cette chaleur moite qui émane de leurs corps en folie.

Nous voici enfin au lit. La bonne odeur des corps enlacés. Je suis sous l'édredon toute prête à renifler. La soif de vie et de vice. Je n'ai jamais éprouvé cela auparavant.

Le mélange de nos salives tous les trois.

Quelque chose qui commence, un jardin merveilleux, imprévisible encore.

Attouchements, odeurs fortes et intenses des sexes emmêlés. La nuque, le cou, les aisselles. Une éclosion d'odeurs, des révélations de l'intensité de nos désirs. Le mien accru comme le leur. L'odorat est à la fête comme la vue.

C'est comme si un rideau était tombé tout à coup, occultant tout ce que j'avais connu jusqu'ici et comme si mes appréhensions, mes sensations avaient changé.

L'homo a toujours été pour moi un personnage fascinant parce que réprouvé. Il affiche un autre corps et développe en tout cas une référence à la Grèce antique et à l'Italie de la Renaissance.

Tous mes instincts se réveillent: exacerbation de l'équivoque, plaisirs de la fellation, masturbations réciproques. Une fête. La fête.

Mon état de convoitise est avancé. Je caresse ma libido qui est à fleur de peau.

Le sens du toucher complète les autres sens. Nous en sommes là.

Le toucher possède « la connaissance des reliefs, de la dureté, du poli, du coupant, du brûlant », enfin le toucher explore.

Je perçois déjà leurs chatouillements qui me donnent des frissons et font battre mon cœur plus vite.

Jeux de mains, jeux de vilains. Nous sommes des vilains. Je cite Victor Hugo: « Tout se tient et s'embrasse et s'étreint pour se mordre ».

J'ai posé mes lèvres sur leurs bites et sur leur cœur.

J'attaque, messieurs. Sachez que j'aimerais que vous agitiez votre bel organe dans la tenue d'Adam…

Quand Gustave fait des remarques à Emmanuel, celui-ci me répond: « Il peut me critiquer mais j'ai ce qu'il faut dans ma culotte d'autant qu'il n'aime que ce qui est gros, ferme, et bien dodu. »

J'approuve, moi aussi, d'où mes gros stylos Mont-Blanc et mes gros cigares.

Avant de vous servir de vos organes et au moment le plus pénétrant de l'amour, ayez l'obligeance, mes chéris, la prudence aussi de les recouvrir de leur capote. Ainsi emmaillotés, vous pourrez alors laisser venir le flux libidineux. Mes doigts agiles d'habilleuse sont incendiaires et prêts à vous servir.

Après, nos désirs pourront s'esbaudir à souhait.

J'adore faire des surprises à mes chéris en glissant des préservatifs sous leur serviette de table. Un jeu qui fait gambader aussitôt les fantasmes.

Les formes, les couleurs, les odeurs varient, mais c'est la qualité qui prime, le fin du fin étant le plus sensible.

Un vrai cadeau de Noël.

Les rouges sont diaboliques, les bleus métalliques font fureur.

J'aime voir mes deux queues harnachées surtout avec des modèles « saveurs » les plus agréables sous la langue. Quant à eux, ils ne m'ont pas ratée au niveau de la surprise. Avant que notre orgie commence vraiment, caché derrière le paravent chinois, un troisième larron prénommé Bruno est apparu. On me le présente. Il voulait te connaître en tout bien tout honneur…

Nus comme des vers, nous avons commencé debout. Bruno a commencé par refuser la capote lors des préliminaires. Il a décrété que la fellation se fait sans. Et le liquide séminal qui peut advenir lors d'une succion trop intense ? Je pose la question…

C'est comme ça chez nous, les pédés, on met la capote quand on se sent prêts. J'ai refusé et je l'ai emmailloté d'office avec un préservatif jaune d'or qui lui donnait bonne mine.

Il avait de si belles lèvres que je l'ai embrassé pour le calmer et lui faire oublier sa déception. C'est si attirant une bouche d'homme bien ourlée.

Ils sont tous passés au baiser chaud. Je suis douée. Le baiser, c'est tout un art, pas trop de salive, juste ce qu'il en faut.

J'ai pensé qu'aujourd'hui, j'étais en train de faire un grand saut dans ma carrière amoureuse. Trois sexes sauvages, étonnants et obscènes à mon service, j'étais aussi au leur. J'ai toujours aimé les hommes et le sexe, mais ce jour tout était si différent.

J'ai décidé de me délecter de cette part de reine. « C'est le moment d'allumer les bougies » ai-je dit.

Quelle errance ! mais quelles lueurs !

De la vraie poésie sans structure.

Nous buvons du champagne jusqu'à la lie, jusqu'au lit.

Ma crise de débauche est en bonne voie. Leurs glands sont maintenant bien renflés et entre deux verres ils déchargent dans ma chatte.

Je suis au septième ciel, l'impression d'avoir des ailes.

Nos sensualités, nos sexualités à l'état brut.

Je me sens empalée par leurs membres volumineux et durs. La petite lumière rouge s'allume. Ils me palpent et me baisent les fesses, je malaxe leurs vits tour à tour.

Nos corps sont grisés de plaisir.

Quand je crois que c'est fini, ça repart, ils sont trois… Nous sommes dans de beaux draps ! Nos corps sont accouplés et emmanchés dans tous les sens.

La sodomie m'a toujours fascinée, et ils ne s'en privent pas. Ma jouissance est galvanisée, l'égarement est voluptueux. Je suis soumise et sans regret.

Folle-femme de mon corps. Je ne commets pas de forfaits…

Tandis que Gustave lubrifie mon cul pour mieux m'enculer, Bruno suce mon sexe et (position difficile) Emmanuel introduit le sien dans ma bouche avide et tourmente mes petits seins. « Des gros m'auraient déplu », me dit-il.

Mon corps tout entier livré se tord. Je pousse des cris rauques, des gémissements.

Je sais qu'ils sont complices, je le sens, mais rien ne m'arrête et rien n'est plus sacré que cette descente aux enfers dans un état de jouissance inexprimable et lubrique. Je suis une

enculée et fière de l'être. Puis, tandis que j'agace le gland d'Emmanuel, Gustave lui défonce le cul, c'est tellement profond, tellement fort que j'implore Bruno de me branler avec la même force. Je n'ai jamais ressenti une aussi vive excitation, une sorte de démangeaison de tout mon être.

L'amour, la vie, la mort, semblent alors entre nos mains.

– Champagne messieurs, s'il vous plaît.

J'ai eu l'habileté de venir avec mon olisbos en okoumé pour ne pas être en rade… Les flots de leur foutre me submergent et, lorsque les queues sont détumescentes, je me sers de la mienne.

Le champagne nous ravive et les mots. J'ai l'impression d'un orgasme éternel, infini.

– Merci messieurs.

Ils m'avouent en fin de parcours que mon corps androgyne ne fut pas étranger à leur plaisir.

Nous nous sommes rhabillés un instant pour nous ravitailler. Le dîner préparé à l'avance par Gustave est un délice supplémentaire à la sensualité du Cantique des Cantiques.

Ma pulsion m'a intoxiquée, m'a droguée, elle a provoqué chez moi de merveilleuses titubations telles celles que me provoquent un Monte-Cristo quand je le fume ou une inondation de vin.

Mon corps est en extase, mon âme est en sueur.

« Un galop effréné, une transe frénétique, un train d'enfer et les commotions d'une terrible joie. »

Michèle Larue

La Festivalière

– Vous auriez un verre d'eau ?

– On attend du Perrier ! Va savoir à quelle heure… bougonne le serveur à nœud papillon, affairé derrière une table couverte d'assiettes sales.

Le décolleté outrancier de Karine lui insuffle une bouffée d'enthousiasme :

– Allons Mademoiselle ! Un doigt de champagne !

Trois heures et demie du matin. Curieuse de vérifier si les hommes qui l'entourent disent vrai, à savoir qu'on ne trouve pas un verre d'eau ce soir à la Mogador, une villa digne d'un péplum, perchée sur les hauteurs de Cannes, Karine s'est approchée du bar. Elle accepte la coupe qu'on lui tend pardessus le seau à glace.

– Un "doigt", c'est peu, mais de doigt en doigt, j'aurai bientôt quatre mains si je compte toutes les coupes que j'ai déjà sifflées !

Le serveur caresse des yeux les seins de la festivalière.

– L'important, c'est de rester à l'écart des alcools blancs comme le gin, la vodka…

Mais sa phrase reste en suspens. Le verre à la main, l'objet du désir trottine vers la piscine au bras d'un Parisien qui la fait danser sous une tente marocaine. La tenue de vinyle que porte Karine fascine la gent masculine à la manière d'un réverbère aveuglant des éphémères.

À Paris, la vie quotidienne de cette employée de bureau est banale. Tous les soirs au cinéma de son quartier, elle voit des films américains. Hors Festival, lorsqu'elle n'est pas installée dans un fauteuil face à un écran du complexe d'Ivry, tout l'ennuie. Cette année, elle peaufine son rôle de pique-assiette rodé par douze printemps de contacts cannois, et s'exhibe nuit et jour dans les rues de la ville en tenue fétichiste.

Dans les années quatre-vingt-dix, on attrapait une vedette avec des paillettes et du lycra. Une starlette qui singeait les actrices des Hot d'Or attirait une flopée d'acteurs de tous les âges. Mais vers la fin de la décade, le maillot en strass rouge dans lequel Karine se pavanait sur la plage du Gray d'Albion appâtait au mieux un producteur en rut. Le premier jour du Festival, une affiche placardée sur la Croisette où rayonne le sourire froid de l'actrice Asia Argento inspire une nouvelle tenue à la festivalière.

Vêtue d'un bustier de vinyle noir copié sur celui de Miss Argento, elle s'apprête aujourd'hui à séduire la plus inaccessible des stars américaines. Une lanière permet de jouer avec les coques du soutien-gorge, si l'envie lui prenait de dénuder un bout de sein. Une jupe cirée noire s'ouvre en portefeuille sur ses longues jambes. Les brides croisées sur la cheville de ses chaussures vernies noires captivent les regards pervers, éveillant des désirs particuliers dont Karine n'a pas vraiment conscience. Mais à l'aube, aucun acteur n'a encore franchi le portail de la villa, et un dandy coiffé d'un panama lui annonce que le protagoniste du film auquel on rend hommage ce soir est mort à la fin du tournage.

Le lendemain après-midi aux abords du Palais, un journaliste de *Variety* l'invite à prendre un verre. Il lui donne rendez-vous sous la tente du magazine. Enfin, une bonne piste vers l'Acteur Américain… L'hôtesse dévisage Karine seule à une petite table, occupée à remonter son bustier de manière à

cacher le bout de ses seins, avant de lui proposer quelque chose à boire. Le journaliste appelle la jeune fille sur son portable :

– Désolé, mais j'ai une interview avec John Malkovitch, ne m'attendez pas !

Karine donne un coup de pied dans la table. La venue de l'hôtesse apportant sur un plateau d'argent un verre conique d'un bleu spatial la rassérène. Elle examine le verre, le renifle…

– Vous n'auriez pas plutôt un grand verre d'eau ?

Un sourire égaye le visage couvert de fond de teint de l'hôtesse :

– La promotion du jour, c'est de la vodka peppermint !

Karine trempe sa langue dans le verre, puis pensant à John Malkovitch, elle avale son cocktail d'un trait.

Au coucher du soleil, vêtue de vinyle noir, elle arpente la terrasse du Noga Hilton où *Web Side Story* a recréé une ambiance de boîte de nuit en plein jour, DJ, haut-parleurs et lasers sous le vélum, chaises longues en plastique moulé éparpillées au bord de la piscine. Elle chaloupe sur ses plates-formes en jaugeant les hommes.

– Fabuleux, ce punch ! s'exclame à son intention un photographe éméché. Karine l'ignore et s'adresse à un serveur armé d'une louche, qui interrompt son geste devant son décolleté :

– Vous n'auriez pas du Perrier par hasard ?

– Nous attendons une livraison d'eau. Je peux vous proposer quelques glaçons, mais au niveau du goût, franchement, je ne garantis rien.

Elle commande une tequila tonic et boude les avances de quelques jeunes gens désœuvrés. Le plus tenace arbore un chapeau de paille à ruban et un gilet de soie. En dépit des effluves d'alcool qui lui embrument la mémoire, son visage lui est familier. Elle lui demande :

– À quelle heure faut-il venir ici pour rencontrer des personnalités ?

– Vous voulez faire du cinéma ? Je suis réalisateur ! Je viens de tourner mon premier film ! Du numérique ! Une fois gonflé en 35 mm, personne ne verra la différence !

Karine baille tandis que le dandy lui donne des détails techniques. À la seconde tequila, un caprice de son interlocutrice interrompt ses explications :

– Je veux coucher avec un acteur ! Ce soir même !

Une lueur de dépit glace les pupilles du jeune cinéaste :

– Bon et bien… bonne chance !

Face au miroir de l'ascenseur, Karine tapote ses cernes gonflés par la boisson. À trente ans, elle en paraît quarante dès qu'elle a bu un verre de trop.

Une douche brûlante, quelques retouches de maquillage, elle reprend sa chasse. Cette fois à un anniversaire où Karine se gave de petits fours. Elle réclame de l'eau à grands cris. Au bar, l'un des garçons la régale en cachette d'un demi-verre de Badoit tiède.

– Ne dites rien à votre ami. On nous la livre au compte-gouttes…

"L'ami" de la jeune fille est un quadragénaire qui la suit comme un chien. « Une tête de philosophe ou de psychanalyste fou » se dit Karine. Elle pense l'avoir déjà croisé dans un café de Saint-Germain-des-Prés, à l'une des terrasses qu'elle écume par beau temps à la recherche d'une vedette américaine. C'est ainsi qu'elle a rencontré Jack Nicholson au café de Flore en 1991. Elle a couché aussi avec Robert de Niro en 1996, avec l'aide d'une amie qui travaillait dans une agence d'escorte. Le psychanalyste tombe en arrêt devant ses chaussures à brides.

– Magnifiques, vos chaussures… Si vous me proposiez de me piétiner, je ne dirais pas non…

Il lui prend le bras et l'entraîne dans un salon blanc où Karine se croit victime d'une hallucination : dans un seau à glace posé sur une table basse trône une bouteille de San Pellegrino.

– En temps normal, je bois de la Bénédictine, lui confie l'homme. Mais j'ai compris le message à force de vous pister. Dormir à la villa me donne certaines facilités, vous comprenez...

L'une des célébrités logées à la villa voyage sans doute en compagnie de son psychanalyste, suppose Karine en essayant de considérer son bienfaiteur comme un être humain. S'il n'y avait pas l'eau gazeuse posée sur la table, elle tournerait les talons, mais la soif la tenaille... et l'énervement causé par les assauts de tous ces hommes sans intérêt depuis son arrivée à Cannes trouve un exutoire... Puisqu'il n'y a aucun acteur à se mettre sous la dent, pourquoi ne pas piétiner le psy ?

L'homme la sert avec nonchalance, jette quelques glaçons dans l'eau et tombe à ses genoux. Il lui embrasse les chevilles, promène sa langue sur les lanières de ses chaussures, puis se couche sur le carrelage.

– Piétinez-moi ! Je suis à vous !

Karine marmonne entre ses dents "l'imbécile", mais immédiatement, elle culpabilise. Elle voudrait le remercier pour la bouteille de San Pellegrino, puis ravale des mots qui lui semblent bancals. Alors, son précieux verre d'eau à la main, elle l'escalade. Elle marche sur lui de haut en bas, foule son torse du thorax à l'entrejambe, piétine les côtes et les pectoraux en pesant de tout son poids. Il lui sourit et l'encourage du regard tout en entrebâillant sa braguette.

– Vous pouvez marcher dessus. Une fois, on m'a accroché douze kilos de plomb aux testicules, une professionnelle parisienne. Vous hésitez... Vous voulez de l'argent ?

Karine secoue négativement la tête. Elle découvre la chair vivante sous ses pieds, sent la chaleur à travers le cuir, la consistance de cette chair spongieuse lui donne la sensation de surplomber un ver géant. Elle se hasarde à poser l'avant de la semelle sur le vermisseau que l'homme brandit entre deux doigts comme un trophée :

– Regardez ! Regardez !
– Vous n'êtes pas réaliste ! Il n'y a pas grand-chose à voir !
Elle jette un de ses glaçons vers la braguette, rate sa cible.
– Pourriez-vous me branler un peu ?
– Comment ?
– Je voulais dire... les seins ! Piétinez-moi plutôt les seins !
Il ouvre les pans de sa chemise d'un geste viril. Les boutons rebondissent sur le carrelage. Karine quitte son piédestal pour en ramasser deux ou trois, puis se ressert un verre d'eau pétillante.

Les yeux de l'homme sont clos ; Karine le croit endormi. Des silhouettes colorées dansent autour de la piscine. Elle est tentée de les rejoindre, exécute quelques figures syncopées mais très vite, perd le rythme. Piétiner, c'est facile, aussi remonte-t-elle sur le corps chaud où elle tangue un peu avant de trouver son équilibre.

Se balançant d'un pied sur l'autre, elle écrase les clavicules et dès que l'homme rouvre les yeux, elle appuie du talon sur les tétons avec une grimace méchante. Le torse de l'homme se couvre de ronds rouges. Il la contemple soudain comme si elle tombait du ciel, et jouit avec une expression de stupeur en souillant ses chaussures. Quand Karine décide de les lui faire lécher, il serre très fort les dents. Elle s'acharne, fâchée, car les chaussures sont neuves, puis elle l'abandonne.

Près du bar où elle réclame "une dernière coupe" se tient le dandy au chapeau de paille, l'un des meilleurs pique-assiettes du Festival, puisqu'il est de toutes les soirées.
– Dites, votre chevalier servant a tenu le public en haleine ! Tout le film repose sur ses épaules !
– Ses épaules ?
Il la défie d'un œil taquin.
– Ne jouez pas l'idiote ! Tout le monde vous a vue tantôt en train de vous amuser à le piétiner. Son premier film, *Les 400 claques*, un titre prédestiné, hein ! Je le savais allumé, mais là franchement, il m'a épaté ! Quel acteur, ce Jean-Paul Daulé, à jouer la décontraction alors que son nom est sur toutes les lèvres pour la Palme d'or !

Le barman tend une bouteille d'eau plate à Karine qui la prend tendrement dans ses bras, frissonnante et pâle dans la lumière de l'aube.

Maïna Lecherbonnier

La Voiture de location

Samedi, 8 heures 30. Mon dernier voyage m'a emmenée à l'aéroport de Turin. Cet hiver est glacial. Garée sur le parking du loueur de voitures, je sens l'humidité pénétrante descendre comme un manteau glacé sur ma carrosserie à mesure que les minutes défilent. J'attends ma nouvelle cliente, une nouvelle aventure. Peut-être m'emmènera-t-elle vers des sphères moins livides !

10 heures. Je sens pénétrer dans ma serrure un métal dur et froid que je connais bien. Je m'ouvre. Une femme de trente ans, belle, féline, sensuelle m'adresse immédiatement la parole.

– Je m'appelle Maïna. Nous allons passer le week-end ensemble, j'espère que nous allons vivre des moments formidables.

Elle introduit la clef dans mon contact et me fait démarrer au quart de tour. Dès lors, je suis convaincue que nous allons vraiment passer un week-end surprenant.

Nous roulons depuis environs 45 minutes, l'intérieur de mon habitat est très chaud, 28 degrés. Maïna a monté le chauffage au maximum et danse derrière mon volant sur une musique lubrique et voluptueuse de Manu Di Bongo diffusée sur un canal international. Je ressens une multitude de

souvenirs se bousculer dans les pensées de Maïna, au son de cette chanson. Probablement suite à un de ses fabuleux voyages qui l'emmènent, d'après ce qu'elle a raconté sur son mobile quelques minutes auparavant, aux sources des grands lacs africains. Assurément, cette fille n'est pas une habituée du monoxyde de carbone! Maïna a relevé sa jupe. Ses fesses sont nues contre mon siège en cuir chauffant; je ressens la mouille de son entrejambe se coller à mes parois et la douceur de son porte-jarretelles caresser ma maroquinerie.

11 heures 30. Nous voici dans une de ces stations-service d'autoroute..

– Tu es comme moi, belle berline, tu fonctionnes au super! me lance Maïna en attrapant habilement le pistolet.

D'une main ferme, elle m'enfonce le long tuyau à essence dans mon petit trou. Se libère alors un flot de ce doux liquide qui me réchauffe et me parcourt.

Un jeune couple aborde ma conductrice. Leurs yeux pétillent de jeunesse. Ceux du jeune homme sont bleu azur et ceux de sa compagne vert véronèse.

– Bonjour! Je m'appelle Philippe, ma copine et moi allons à Thonon, pouvez-vous nous y conduire, s'il vous plaît?

Maïna les déshabille avec le regard d'un prédateur ayant envie de jouer avec sa proie.

– Je vais à Évian! Cela vous convient-il ?

– Extra! répond la jeune fille avec une excitation non dissimulée. Je m'appelle Charlotte, ajoute-t-elle.

– Allons-y! lance Maïna.

– Tu n'as qu'à monter à côté de moi, Charlotte!

– Avec plaisir!

Au bout de quelques de kilomètres, Maïna surprend la main de Philippe se faire très baladeuse le long de la jupe fendue de Charlotte. Les yeux de celle-ci se remplissent d'émotion. Cela n'échappe pas à ma conductrice. La vulve de cette dernière ruisselle d'humidité sur le cuir de mon siège.

– Est-ce agréable ? demande Maïna à sa nouvelle amie, d'un air complice en posant sa main sur le genou découvert de Charlotte.

Charlotte lance un long soupir de plaisir tout en acquiescent d'un « oui » langoureux.

Maïna, lâchant sa main droite de mon volant, remonte délicatement le long de la jambe de Charlotte jusqu'à l'échancrure de son string en dentelle. Philippe saisit l'occasion pour passer une main dans la soyeuse chevelure blonde de Maïna pendant que, de l'autre, il abaisse mon siège électrique. Maïna continue à conduire d'une main pendant que l'autre caresse le délicat minou de Charlotte qui, allongée, ondule sous la langue de Philippe tout autour de la pointe de ses seins. La chaleur de mon habitat se fait de plus en plus torride. Il se transforme en un mélange âcre et doux de sueurs, de parfums, de fleur d'oranger, de santal, et de chaleur sexuelle.

Charlotte se retourne sur son siège, s'accroupit, la tête face à Philippe pendant que Maïna pénètre le cul et le con de Charlotte de sa main droite. Celle-ci tend le plus possible ses bras vers son amant de façon à pouvoir dégrafer tous les boutons du pantalon en cuir de Philippe pour en sortir l'objet de ses désirs. Avec passion, elle prend dans sa main la verge de Philippe pour la porter jusqu'à ses lèvres.

Elle suce goulûment le membre de Philippe, affamée comme un junky qui n'a pas eu sa dose. Cela en est trop, cette situation inattendue excite Maïna. Elle mouille de plus en plus abondamment sur mon siège. D'un coup de volant, elle prend la première bretelle qui mène à une aire de repos. À la lisière du bois qui jouxte le parking, elle emprunte un petit chemin plein d'intimité. À peine arrêtée, Maïna se retourne vers Philippe pour l'embrasser à pleine bouche tout en continuant à titiller le clitoris de Charlotte de façon de plus en plus insistante. Tout à coup, Philippe pousse un cri de libération. Le jet de sperme est tellement puissant et

continu que la bouche de Charlotte a du mal à tout contenir. À peine la jouissance de Philippe consommée, Charlotte explose à son tour sous les caresses expertes de Maïna.

– Sais-tu conduire ? demande Maïna à la jeune femme.

– Bien sûr ! répond-t-elle.

– Prend le volant et roule !

Maïna est une vraie fontaine ! Elle rejoint Philippe à l'arrière. La queue du jeune homme est toujours raide. Elle se met à genoux offrant à notre passager son charmant petit cul.

Tandis que je m'enfourne dans le tunnel du Mont Blanc, suivant les ordres de ma nouvelle conductrice. Philippe entreprend de pénétrer Maïna d'un coup sec et précis. Celle-ci pousse un cri à la fois déchirant et empli de félicité. Les coups de rein du jeune homme se font de plus en plus violents. Les doigts de Maïna s'enfoncent dans mon appui-tête en sentant la chaleur que dégage la semence que Philippe décharge dans son sexe. Un œil sur la route, un autre dans le rétroviseur, Charlotte ne perd rien de cette jouissance. Les cuisses écartées devant mon volant, elle introduit un doigt de sa main libre dans son vagin, tandis que Maïna lui fait sucer un des siens, devenu mélange de foutre et de cyprine.

13 heures. Évian. Maïna a traversé le tunnel du mont Blanc, elle est en France sur les hauteurs de cette charmante ville thermale, où elle élit domicile dans un des Relais-châteaux qui surplombent le lac. Elle choisit une suite au rez-de-chaussée donnant sur un parking jardin, de façon à garder un œil sur moi. Une voiture qui parle, ce n'est pas courant ! Même si la technologie moderne nous permet dorénavant de donner un avis sur les routes à emprunter, celle-ci n'a pas encore réussi à nous permettre d'exprimer nos sentiments ! À peine arrivée, elle se précipite dans sa suite, y découvre pour son plus grand plaisir une baignoires à bulles. Immédiatement, elle se dénude, décroche le téléphone et commande des bulles de complément.

Dix minutes plus tard, la porte sonne :

– Entrez, crie Maïna, d'une voix stridente, je suis dans mon bain !

Une jeune fille, probablement une stagiaire, à peine dix-huit ans, pénètre dans l'intimité de la chambre.

– Bonjour madame, où puis-je poser votre champagne ?

– Si tu parles de mes bulles, tu n'as qu'à les poser à côté des autres !

La jeune fille est surprise, mais s'incline et se rend dans la salle de bains.

– Ne crains rien !

La serveuse dodeline de la tête, s'approche tout contre Maïna et dépose le breuvage magique sur le rebord de la baignoire.

– Je vous l'ouvre, Madame ?

– Avec plaisir !

La jeune fille saisit la bouteille. Elle tente d'extraire les précieuses bulles. Manque d,expérience ? Peut-être ! Elle s'évertue à la faire exploser mais rien n'y fait. Maïna éclate de rire.

– Écoute ! Ce type de bouteilles est comme le sexe d'un homme. Tu ne peux le faire exploser qu'avec du doigté.

Maïna se lève de son bain. Sa nudité fait rougir la jeune fille.

– Observe bien, ma chérie !

Maïna pose sa main sur celle de la jeune fille

– Vois-tu, pour faire exploser le gland de la bouteille, c'est une question de prise en main.

Maïna, la main posée délicatement sur celle de la jeune fille, lui explique avec un geste de haut en bas comment retirer habilement le goulot.

– Il faut le serrer, mais pas trop ! En tout cas, juste ce qu'il faut pour que le liquide sorte.

Au bout de quelques allers et retours le long de son col, décalotté de son armature métallique, le liquide explose et libère son précieux nectar, maculant le petit chemisier blanc de la serveuse.

– Champagne ! s'exclame Maïna. Tiens, prends une coupe, tu es toute mouillée ! Tu as bien mérité de goûter à ces bulles. Retire ton chemisier. Je vais te sécher. Comment t'appelles-tu ?

– Aude, Madame.

La jeune fille s'approche. Maïna défait un à un chaque bouton du corsage de la très jeune femme, laissant ainsi apparaître deux beaux petits mamelons en forme de pomme. Ses mains parcourent d'une manière maternelle, mais coquine, la peau lisse, ferme et d'une douceur soyeuse de la jeune fille.

– Tu es vraiment toute trempée, ma petite !

Maïna ressent avec joie le trouble de la jeune demoiselle.

– As-tu un amoureux ? lui demande-t-elle.

La jeune femme se met une nouvelle fois à rougir et n'ose pas répondre.

– L'amour, Aude, c'est comme le champagne, à chaque fois que tu goûtes à ses bulles, c'est une explosion de plaisir qui envahit chaque pore de ton corps.

Tout en la séchant et en dissertant sur les jeux de l'amour et du hasard, la main, puis la bouche pulpeuse et gloutonne de Maïna s'attardent sur le triangle de la jeune stagiaire. Quelques instants plus tard, les deux jeunes femmes basculent dans un échange d'une pureté et d'une sensualité qui évoque à Maïna sa première « amante », Patricia.

15 heures. Maïna vient enfin me rejoindre

– Après une matinée chargée comme on a eu, me dit-elle, tu as besoin, à ton tour, d'un bon bain ! C'est décidé, on va te faire une beauté pendant mon rendez-vous !

Elle me dépose dans un centre spécialisé où, pendant deux heures, on me fait briller par mille caresses ; je sens même la semence de Philippe restée sur mes sièges me pénétrer, jusque dans les raies les plus intimes de mes sièges en cuir.

17 heures. Nous nous retrouvons enfin, l'une comme l'autre, prête à bondir à travers le temps.

– Tout s'est bien passé ? demande Maïna au voiturier.

– Bien sûr Madame ! Je tiens à vous signaler que votre voiture perd un peu d'huile.

– Ma pauvre chérie ! Je ne peux pas te laisser dans cet état. Je t'emmène chez le garagiste.

À peine arrivée dans l'atelier, il s'affaire à me déshabiller. Il sort un tas d'ustensiles qu'il introduit jusque dans mon tuyau d'échappement avant de me faire démarrer. À sa grande surprise, il entend mon moteur rugir comme celui d'une formule 1. Au même moment, j'aperçois Maïna pénétrer dans l'antre de cet homme qui me fait ronronner, prétextant de prendre de mes nouvelles. En fait, elle a surtout constaté le doigté avec lequel cet homme a fait vibrer mes pistons. Ce mélange des sens automobiles, et masculin la trouble beaucoup, tout comme moi.

Elle observe avec minutie la combinaison moulante du mécanicien ; ses yeux s'attardent sur sa fermeture éclair, ouverte jusqu'au nombril. C'est un jeune homme d'environ 21 ans, probablement originaire de ce pays où l'on fabrique les plus belles voitures de course, l'Italie.

D'ailleurs, il est caréné et insolent de beauté comme ce cheval qui orne le capot des Ferrari. Elle n'est pas en reste. Experte du luxe et de la jet-set, elle devine immédiatement l'œuvre d'exception à ajouter à sa collection. Sa réaction ressemble à celle qu'elle épouse quand elle se rend chez les grands couturiers : elle ne peut jamais s'empêcher d'essayer un modèle des jeunes créateurs !

Maïna s'approche du garagiste. Elle a pris soin que l'échancrure de son chemisier laisse entrevoir la naissance, et deviner la profondeur de sa gorge magique. L'excitation du bout de ses seins transparaît derrière la soie sauvage.

– Dites-moi, dit-elle en s'approchant d'une démarche de

chasseresse. Vous vous occupez toujours aussi bien des bolides que l'on vous confie ?

Le jeune homme scrute Maïna droit dans les yeux. Son regard est aussi bleu que la mer Adriatique.

– Vous savez mademoiselle, lui répond-t-il avec un léger accent transalpin, je suis toujours au service des belles carrosseries !

Pour Maïna, le drapeau à damier est baissé. C'est le signal de départ du grand prix de l'amour. Moi, stationnée sur un pont pneumatique, je vais être le témoin d'un duel de plaisir. Maïna s'assoit sur mon moteur chaud, lequel monte progressivement en régime comme la biroute du mécano à travers sa combinaison. L'atmosphère de l'atelier est torride ! Maïna fait glisser la fermeture éclair de la combinaison du mécano

La main de Maïna est sûre d'elle ! Elle caresse tendrement le torse imberbe du garçon et descend lentement vers l'objet de sa convoitise. Elle se laisse glisser le long de ma carrosserie jusqu'à ce que sa bouche prenne possession du gros et large membre de son coéquipier. Elle parcourt toute sa largeur avec la délectation d'une écolière devant son dessert préféré. Le zob du mécano est aussi gonflé qu'une montgolfière ! Il est prêt à exploser comme un moteur de formule 1. Elle est prête à faire son plein de « supermatozoïde » ! Elle le pompe goulûment, l'aspire jusqu'aux couilles ce qui déchaîne un flot immédiat de sperme qu'elle avale avec passion, goutte à goutte.

Passant lascivement sa langue sur ses lèvres, Maïna se relève et frotte tout son corps contre lui puis s'allonge sur le capot en écartant outrageusement ses jambes pour attirer sont amant, telle une mante religieuse affamée.

Les mains déjà calleuses du mécanicien prennent avec force la taille de Maïna, il lui arrache son chemisier, passe une main sous sa jupe portefeuille, la retourne, et l'entraîne avec fougue contre la cabine de peinture. Leurs deux sexes avides de plaisir se frôlent et se cherchent.

À peine Maïna est-elle plaquée contre la paroi avec la violence d'un homme qui craint de perdre une femme. La tôle est froide et rugueuse. Les seins de Maïna en deviennent durs comme le marbre. Il introduit sans hésiter son « vaillant » dans le sphincter de ma conductrice qu'il encule sans ménagement.

Mon moteur tourne de plus en plus vite. Tous mes pistons, mes courroies et autres accessoires sont en ébullition.

19 heures 30. À la sortie de chez ce fougueux hidalgo, Maïna et moi sommes lubrifiées comme des engins de compétition ! À peine 20 minutes plus tard, nous sommes de retour à l'hôtel. Elle prend bien soin de me garer juste devant la baie vitrée de sa suite qu'elle laisse entrouverte.

– Quelle journée ! s'exclame Maïna en se dévêtant et se servant une coupe de champagne

Elle tend sa coupe vers moi et me lance :

– Santé ! puis disparaît dans la salle de bains.

21 heures. La porte de la salle de bains de Maïna s'entrouvre. Elle arbore une robe de cocktail fabuleuse en soie, voile et dentelle.

– Vois-tu, me dit-elle, j'aime toujours m'habiller quand je sors dîner en ville.

21 heures 30. Elle me confie au voiturier, lequel me gare face aux luxueuses fenêtres du Casino d'Évian. Maïna pousse la porte du prestigieux établissement et se dirige vers le restaurant. Elle scrute la salle, repère immédiatement la meilleure table et s'y installe, souriante, heureuse, légère. D'un geste rempli de lassitude, elle fait signe au maître d'hôtel.

« Champagne ! »

23 heures. Elle traverse la salle de jeux du casino d'une démarche féline en direction du black- jack. Devant la table de jeu, ses longues jambes se croisent et se décroisent au gré

des cartes. Provocatrice par nature, elle laisse entrevoir sa petite chatte gourmande. Elle prend assurément un malin plaisir à faire rougir le croupier qui ressent la sensualité débordante de celle-ci agir sur lui.

Dimanche, 1 heure du matin. Maïna sort du casino assez fière d'elle. Elle a gagné 2 000 euros. Le voiturier me rapproche d'elle. Celle-ci, définitivement incorrigible, met un billet de 100 euros et un préservatif dans la poche du jeune homme en prenant bien soin que le bout de ses doigts effleure sa verge :

– Personnel ! le nargue-t-elle.

2 heures. Après une petite virée sur les bords du lac, nous rentrons à l'hôtel.

Comme à son habitude, Maïna me gare en face de la baie vitrée de sa suite.

« J'ai vraiment l'impression d'être son garde du corps ! » me dis-je.

D'un coup de zip, la robe de Maïna tombe à ses pieds. Dans le plus simple appareil, rehaussée de ses talons aiguilles, Maïna se sert une dernière coupe de champagne en se dirigeant vers son King size.

– Tu vois ma chérie, après le réconfort, le confort ! me dit-elle. Enfin, je peux me reposer ! La nuit est calme et paisible.

11 heures 30. Maïna s'étire dans toute la longueur de son lit.

« J'ai une faim de loup » lance-t-elle pour elle-même.

Elle saisit le téléphone et la carte du petit déjeuner.

– Room service, bonjour madame que puis-je faire pour vous ?

– Régalez-moi, jeune homme, je suis affamée ce week-end.

Environ 30 minutes plus tard, on frappe à la porte.

– Entrez ! dit Maïna

La jeune serveuse de la veille, Aude, lui présente un chariot entier de petit-déjeuner. S'offrent à elle des viennoiseries, fruits, œufs, bacon, saumon, divers jus de fruit et tout une pléiade de saveurs diverses et variées.

– Bonjour Aude ! dit Maïna.

– Bonjour Madame ! répond Aude encore toute gênée de leur dernière rencontre.

– Tu as les yeux qui brillent, ma chérie. J'espère que tu as mis à profit mes conseils d'hier ! As-tu bien joui ? Assieds-toi près de moi et raconte-moi vite. Comment se sont déroulés tes ébats d'hier. Je suis impatiente de savoir si tu es une bonne élève !

Aude s'approche, s'assoit au bord du lit où Maïna est allongée, à moitié nue, ouverte à toutes les opportunités de cette vie qui lui est chère, qui est entièrement « chair ». Cette femme, j'en suis certaine, ne cherche jamais à échapper à ses pulsions.

« Viens, approche-toi davantage, Aude ! »

Les yeux de celle-ci se chargent de buée.

« Vous… Pardon ! Tu comprends, Maïna, c'est Gabriel… le sommelier… il a 25 ans. Je l'aime !

– Oui et alors ? rétorque fermement Maïna.

– Il estime que je suis trop jeune pour lui. Il m'a avoué qu'il préférait les femmes qui assurent…

– Ah oui ! Eh bien, on va voir ça ! Passe-moi le numéro et le téléphone de son service, exige Maïna en se levant.

– Allô ! suis-je bien au restaurant ?

– Oui Madame !

– Passez-moi le sommelier, s'il vous plaît.

– Bonjour Madame, Gabriel à votre service, que puis-je faire pour vous ? »

Le ton doux et viril de ce jeune homme interpelle Maïna.

– Je suis la cliente de la suite 69, je voudrais une bouteille de Krug millésimé ! ordonne Maïna d'un ton sans réplique.

– Très bon choix Madame ! Je vous l'apporte moi-même répond-t-il d'un ton condescendant.

Maïna se retourne vers Aude et lui dit gentiment.

– Première phase terminée. Maintenant, passons aux choses sérieuses. Aude, dès qu'il frappe à la porte, dirige-toi dans le salon de ma suite. Observe… et attends que je te dise de venir.

Au bout de 15 minutes, Gabriel frappe à la porte 69.

– Oui, répond Maïna d'une voix qu'elle veut dégagée.

– C'est Gabriel, le sommelier, Madame.

– Entrez ! Déposez le champagne dans la salle de bains !

– Bien Madame ! lui répond-il, visiblement étonné.

Maïna lui emboîte le pas et s'assoit sur le bord du jacuzzi, nue sous un peignoir transparent en dentelle. Immédiatement après avoir plongé son regard de braise dans les yeux d'ange de Gabriel, elle le sent, le sait troublé par la situation.

– Pouvez-vous me l'ouvrir, Gabriel ? lui demande-t-elle d'une voix chaude et orgueilleuse.

– Oui Madame !, répond Gabriel, en bafouillant et ne sachant plus où regarder.

– C'est toujours une émotion merveilleuse de boire ce champagne, n'est-ce pas ? demande Maïna, avec un timbre de plus en plus sensuel, tout en se délectant de l'émoi de Gabriel. Prenez une coupe de ce nectar !

– Je ne sais pas si je peux ! répond Gabriel dont le front se couvre de sueur.

– Mais si bien sûr ! insiste Maïna, les jambes légèrement écartées face à lui, sa chatte un peu ouverte sous les pans de son déshabillé.

– Il paraît que les grands sommeliers peuvent exercer leur art les yeux bandés ! ajoute-t-elle tout en l'entraînant vers le lit.

– Certainement Madame, sans aucun doute ! répond-il avec la fierté d'un jeune coq.

Maïna sort immédiatement de la salle de bains, se dirige vers la chambre en prenant Gabriel par la main.

– Chiche !

Maïna attrape un de ses foulards en soie dans sa valise, le

transforme en bandeau, puis se glisse derrière Gabriel et le pose avec grand soin sur ses yeux tout en se serrant contre lui.

– Voyez-vous quelque chose ?

– Plus rien du tout, Madame, répond Gabriel un peu décontenancé par la situation.

– Et là, sentez-vous quelque chose ? dit-elle d'un air malicieux tout en ayant posé sa main sur la queue de Gabriel.

Maïna tend d'une main une coupe à Gabriel et, de l'autre, déboutonne la braguette de sa nouvelle proie, puis saisit son membre d'une main ferme et experte.

– Alors, comment trouvez-vous ce breuvage ? lui demande-t-elle en entamant un très lent va-et-vient sur sa queue.

– Très bon ! lâche-t-il dans un soupir de plaisir.

– Je vais fermer les rideaux et la lumière, comme ça nous serons à égalité, lui propose Maïna.

Elle laisse juste un filet de lumière filtrer à travers les draperies élégantes, comme si elle voulait que je sois, moi la voiture de location, encore le témoin de son plaisir.

Gabriel s'assoit au bord du lit car ses jambes n'arrivent plus à le porter, tellement son émotion est intense. Son membre est dur et attend Maïna.

Elle se met à genoux devant lui et le suce avec douceur. Tout en caressant d'une main la base du membre, elle soupèse de l'autre ses bourses magiques pleines de sève.

Le jeune garçon s'allonge sur le dos, tout en passant les mains dans les cheveux de Maïna. Il lui dit, d'une voix haletante :

– C'est merveilleux !

Maïna remonte le long du corps de Gabriel. Ses seins ondulent, sa langue de serpent lèche chaque partie de son anatomie. Elle se love contre lui jusqu'à ce que leurs deux bouches se rejoignent dans un baiser passionné. Prenant soin de vérifier que le foulard empêche Gabriel de regarder autour de lui, elle se lève quelques instants et va chercher Aude dans la pièce d'à côté. La serveuse est livide et marche d'un pas fébrile.

– Viens au paradis avec moi ma chérie ! lui murmure Maïna en lui retirant sa petite culotte en coton.

Elle conduit la jeune femme jusqu'au lit, déboutonne son chemisier blanc. Celle-ci a ses petits seins fermes tendus de désir, visiblement très excités par la scène.

Pendant que Gabriel, toujours aveugle et allongé sur le dos, passe sa main à l'intérieur de la cuisse d'Aude, tout humide et en attente des caresses du jeune homme, Maïna passe sa main sur le membre lourd de celui-ci pour le motiver un peu plus.

Tout en l'embrassant dans le cou, la main de Maïna rejoint celle de Gabriel sur les cuisses tendres d'Aude. Il a immédiatement un geste de retrait de la main, mais Maïna qui a pris soin de poser la sienne sur celle de Gabriel, la remet immédiatement dans le droit chemin, tout en lui caressant la tête, veillant à ce qu'il n'ôte pas le bandeau. Gabriel prend conscience qu'il y a deux femmes, deux chattes avec lui. Maïna emmène la bouche d'Aude vers la queue en érection qui l'a fait tant rêver depuis des nuits, son oreiller entre ses jambes.

La jeune fille enfourne maladroitement dans sa bouche le membre, avec la timidité de son inexpérience, tandis que Maïna enfourche la tête de Gabriel pour que celui-ci la pénètre avec sa langue. Le trio débute une partition pleine de passion et de plaisir.

Tout en ondulant sous les coups de langue de Gabriel, Maïna remonte la jeune serveuse jusqu'à ce que son ventre surplombe la lourde tige du sommelier. Elle agrippe doucement la base du pénis de Gabriel et le dirige avec attention au cœur de la foufounette d'Aude qui pousse un feulement, mélange de plaisir et de douleur.

– C'était la première fois ? lui demande Maïna dans un souffle pudique.

Aude acquiesce d'un signe de la tête, tout en continuant à faire monter et descendre en elle le long phallus de Gabriel.

Au même moment, sous les assauts répétés et frénétiques de la langue du sommelier, Maïna laisse échapper sa jouissance dans la bouche de celui-ci. Les mains du jeune homme remontent avec ferveur le long des jambes d'Aude jusqu'à sa taille. Il la prend, la serre, tout en débutant lentement un mouvement de balancier avec son bassin. Pour Maïna, sa mission est accomplie.

Elle se lève, met ses affaires dans sa valise tout en contemplant le jeune couple baiser. Après leur avoir versé deux coupes de champagne qu'elle pose sur la table de nuit avec un petit mot impudique, leur souhaitant, à sa manière, plein de bonheurs érotiques. Elle ouvre la porte de la suite 69, lance un dernier regard au couple, referme doucement et laisse évoluer l'amour.

14 heures. Après être passée par la réception pour remercier les patrons de ce Relais et châteaux de leur accueil chaleureux, Maïna vient enfin me rejoindre.

– Eh bien ! s'exclame t-elle. Nous revoilà seules ma chérie. Direction l'aéroport Marseille-Marignane, j'ai rendez-vous avec un chéri à Tunis cette nuit !

18 heures. Nous arrivons à destination.

– Ce ne sont pas des adieux, me dit Maïna tendrement, mais un au revoir. Je suis certaine que nous nous reverrons à travers nos voyages.

Je regarde Maïna, la démarche conquérante, s'éloigner de moi en direction, en quête, j'en suis sûre, d'aventures extraordinaires.

Marie Lincourt

Noirs désirs

La nuit africaine était tombée brutalement, comme un sombre rideau qui s'abaisse, emplissant l'air de bruits et de rumeurs sourdes.

Le café de notre hôtel à Mombassa, lové au fond du patio fleuri, était déjà noir de monde lorsque j'y pénétrai la première, précédant Pierre qui me tenait la porte galamment.

Arrivés la veille pour fêter notre dixième anniversaire de mariage, je venais enfin de réaliser mon fantasme du retour au monde sauvage.

Jouant des coudes, je parvins à une petite table, un peu à l'écart du bar même, où une dizaine de buveurs assoiffés sirotaient tous un whisky-coca. Je commandai, quant à moi, une menthe à l'eau, tandis que Pierre optait pour un gin.

La main de mon mari glissa soudain sur la mienne et se fit de velours pour me caresser, tel un chat rentrant ses griffes.

– Ça va chérie ? s'enquit-il. Pas trop dépaysée dans cette ambiance ?

Je souris de la naïveté du propos. Dépaysée, je l'étais bien sûr, mais c'était pour cette raison même que nous étions venus ici.

Je me laissai caresser la main, le poignet, le bras, fermant les paupières à demi comme une lionne lascivement étendue au soleil, pour mieux goûter au plaisir sensuel que me procurait son toucher, et prit le temps de savourer le frisson que la caresse provoquait sur ma peau.

Soudain je dus rouvrir les yeux, presque malgré moi, comme commandée par une volonté plus puissante que la mienne. Mon instinct me mit d'emblée sur le qui-vive.

Face à moi, à quelques mètres seulement, un verre à la main, un homme aux yeux de braise forçait mon intimité, exigeait mon regard. Je répondais à son appel et l'observais.

Un Africain trapu, épais, aux traits grossiers, contrastant étrangement avec la beauté naturelle des Masaïs, s'appuyait au bar d'un coude nonchalant. Ses yeux me balayaient de la tête aux pieds, glissaient le long de mes jambes nues pour revenir s'attarder au creux de mon décolleté avec une impudeur qui me troubla aussitôt.

Tout chez lui me choqua : sa chevelure hirsute traversée par une sorte de poignard, son nez épaté, sa bouche lippue aux lèvres gonflées qui découvraient une rangée de dents jaunies auxquelles il manquait l'incisive du milieu, ses mains massives et immenses que j'imaginais calleuses, et tout ce corps enfin, si compact et si épais, qu'il semblait à lui seul pouvoir étouffer un homme sous son poids.

Cette évocation à peine ébauchée, je ressentis soudain si intensément cette présence que j'imaginais à l'instant même ce corps dense se coller au mien, faisant naître aussitôt une douce chaleur au creux de mon ventre.

Je détournai les yeux, consciente de ma faiblesse et essayai de me ressaisir, de chasser ces images, mais en vain. Je ne pus empêcher mon regard de retourner vers lui.

L'homme me guettait. Comme un fauve à l'affût, il piégea ce regard pour y plonger le sien sans détour. Je sentis alors ses yeux brûlants traverser mon corps, s'emparer de moi, de mon intimité la plus absolue et la fouiller sans décence.

Il faisait encore très chaud, de cette chaleur lourde et moite qui aiguise les sens. L'odeur âcre de la sueur mêlée à celle de l'alcool flottait dans l'air, dispensant des parfums têtus qui me troublèrent encore davantage.

Instinctivement, je resserrai les cuisses comme pour me protéger, mais les laissai se rouvrir, incapable de les retenir plus longtemps. Elles s'écartèrent lentement, dévoilant mon string carmin. Je glissai discrètement une main sous la table, pour rabattre ma jupe, mais mes cuisses étaient chaudes et humides et leur contact sur ma peau fit glisser légèrement ma main vers mon sexe, que j'effleurai doucement.

Je le sentis alors inondé. De mon ventre s'écoulait tout mon désir pour cet homme noir qui me subjuguait.

Il n'avait rien perdu de mon geste. Imperceptiblement, l'homme cambra alors ses reins vers l'avant et sa main droite vint discrètement frôler la bosse proéminente qui pointait sous son pantalon. Mon cœur s'emballa, et je sentis ses coups répétés contre ma poitrine. J'avais envie d'y porter mes mains, comme pour le ralentir. Mais c'était une mer agitée qui grondait en moi maintenant.

J'étais à nouveau immobile, tétanisée sur mon siège, tout entière concentrée sur ce regard de fauve qui me fouillait sans relâche et avait totalement pris possession de moi. Des perles de sueur glissèrent sur le front de l'homme, et il ouvrit la bouche à demi pour laisser lentement glisser sa langue épaisse sur ses dents. Aussitôt les images les plus démentes et les plus triviales s'imprimèrent dans mon esprit. Je l'imaginai traverser la salle, d'un pas lourd et rapide, et venir à ma rencontre. Je ne bougeai pas. Alors il se penchait vers moi et me soulevait de mon siège avant de m'allonger sur la table, offerte aux regards impudiques de tous ces gens qui à leur tour ne me quittaient plus des yeux.

Je me laissais faire, torturée de désir et de honte à la fois, de dégoût aussi pour cet être hideux mais que je désirais pourtant si violemment et dont je sentais déjà les doigts caresser mon ventre et s'infiltrer dans ma chatte toute ouverte. Il me fouillait longuement tandis que je feulais sans retenue, écartée et offerte, fermant les yeux pour ne pas voir tous ces regards avides fixés sur moi.

J'imaginais alors l'homme, me repliant soudainement les jambes, presque brutalement, pour que je m'ouvre à lui encore davantage, se laissant glisser à genoux sur le sol de carrelage froid et dur qui tapissait le sol. Sa bouche à hauteur de mon sexe, en équilibre précaire, ses mains agrippant mes fesses où je sentais ses ongles s'enfoncer légèrement, il se mettait à me lécher avec avidité, à me sucer sans relâche, faisant glisser sa langue râpeuse sur mes lèvres et sur mon clitoris tandis que je me tordais de jouissance sous la force de ses caresses. J'étais en nage à mon tour et je sentais la sueur couler entre mes seins. Mon ventre se durcit violemment.

De l'extérieur me parvenaient les bruits étouffés des tam-tam et ces bruits résonnaient en moi, aiguisant mes sens davantage. J'avais depuis longtemps perdu la tête, je perdais pied.

Je jetai un œil dans sa direction. La flamme de ses désirs dansait dans ses yeux et je compris qu'il connaissait les délires dont j'étais le jouet. J'étais comme hypnotisée à distance et recevais par télépathie les fantasmes dont je faisais l'objet.

Je l'imaginai alors debout cette fois, au bord de la table, tenant dans chaque main une de mes cuisses, le sexe brandi comme un trophée. Il se penchait vers moi et me l'enfonçait avec une lenteur extrême, millimètre par millimètre, afin de faire durer mon supplice jusqu'à ce que je crie grâce, moi dont le corps tout entier hurlait à l'amour, jusqu'à ce que je le supplie de me pénétrer totalement, de m'emplir pleinement, moi qui avais tant besoin à cet instant d'être toute entière possédée. Et je l'imaginais se retirer et revenir, comme une mer houleuse, s'enfonçant chaque fois plus loin, jusqu'au fond de mon ventre, à coups profonds et répétés qui me faisaient chavirer.

Je fermai les yeux, incapable de résister à cette évocation, et ressentis aussitôt un puissant spasme dans mon sexe qui m'inonda à nouveau.

Je serrai violemment le verre que je tenais en main, si violemment que les jointures de mes doigts en blanchirent et que je crus le briser.

– Ça ne va pas chérie ?

Le film s'arrêta brutalement et la voix de Pierre me parvint comme au travers d'un épais mur de coton.

– Ça ne va pas chérie ? répéta-t-il encore.

Cette fois, j'eus la force d'ouvrir les yeux et vis mon reflet dans le miroir accroché au mur. J'étais écarlate, brûlante de fièvre, le front en eau, et Pierre se penchait vers moi, inquiet. Je fis un effort surhumain pour articuler.

– Il faut partir, Pierre. Il faut partir tout de suite !

Il ne comprenait pas.

– Qu'y a-t-il ? Pourquoi ?

Incapable de donner la moindre raison, je pris appui des bras et des mains sur la table pour me relever.

– Il faut partir, répétais-je mécaniquement.

J'étais dans l'incapacité totale d'en dire plus, et je me dirigeai vers la porte d'un pas mal assuré, les yeux fixés devant moi pour échapper à l'homme dont je subissais le charme.

Pierre se leva à ma suite et vint me soutenir car je chancelais sous le coup de tant d'émotion. Dehors le vent s'était levé, et la brise légère m'aida à retrouver mon calme.

Lorsque je remontai à notre chambre, je voulus m'attarder sur la terrasse pour reprendre souffle. Pierre m'y rejoignit et commença lentement à me dévêtir. Je me laissai faire, sans bouger, encore torturée de désirs inassouvis.

Mais une fois nue, je l'étreignis dans la fraîcheur obscure et me collai à lui en soupirant, faisant osciller mon bassin contre le sien, lui prodiguant les caresses que je souhaitais intensément. Il se laissa faire mais, bientôt, me retourna pour que je prenne appui sur le rebord du balcon.

En contrebas, le café de l'hôtel brillait dans la nuit noire et des éclats de voix et de rires s'en échappaient de temps à autre.

Le visage de l'homme noir s'imprima à nouveau dans mon esprit. Je me cambrai alors et tendis mes fesses vers Pierre qui me prit soudain, d'un seul élan, tandis que je scru-

tai le patio où je devinai la silhouette d'un homme tapi dans l'ombre, dont le fantasme décupla à l'infini la jouissance que j'éprouvai et dont je gardais l'image obsédante toutes les nuits qui suivirent.

Lucie Lux

Oh ! La jolie poupée…

Au départ, il s'agit d'un coup de foudre. Les images défilaient, et soudain, La Femme : Mei.

Son regard fragile, mélancolique, avait immédiatement touché Régis. C'était Elle.

Au départ, il était allé sur le site de *Realdoll*, juste comme ça, par curiosité, parce qu'il en avait entendu parler dans une émission de télévision. Juste par curiosité, car pour lui les poupées, c'était soit un jeu pour filles, soit l'expression d'une certaine misère sexuelle.

Puis il avait vu Mei et l'idée d'acquérir une poupée de silicone l'avait titillé alors de plus en plus.

Car force était de constater que depuis sa rupture – trois ans maintenant – il lui était impossible de se donner à une femme, enfin de construire une relation, une vraie. Ses échanges avec le beau sexe se limitaient à la chair. Comme si sa femme, en le quittant, avait pris son âme. Comme s'il n'était plus qu'un phallus sur pattes. Enfin, c'était sa façon de voir les choses.

http://www.realdoll.com
Sample7
Mei
Face : type 9
Body : type 2

Skin tone: asian
Eye color: brown
Hair color: black

Inutile donc pour Régis de construire son fantasme de femme, avec les différents éléments allant des yeux à la taille des seins proposés sur le site, puisque Mei incarnait déjà profondément ce qu'il recherchait.

Acheter une *Real Doll,* ce n'était pas comme acheter une poupée gonflable, ce qui était le summum de la vulgarité et signe d'un dérangement libidineux à ses yeux. Acquérir Mei était un engagement et ne pouvait être en aucun cas perçu comme un caprice. Mei coûtait 7000 dollars. Régis avait calculé qu'il lui fallait faire l'impasse sur ses vacances, casser son plan épargne logement pour pouvoir la commander.

La commande passée, il fallait, en plus, attendre quatre mois, délai nécessaire pour la réalisation de ces poupées de silicone, entièrement fabriquées à la main.

Depuis quatre mois, Régis fantasmait l'arrivée de Mei. Il avait imprimé des photos de sa promise, issues du catalogue électronique *Real Doll*. Il les avait agrandies, les avaient installées dans sa chambre à coucher, sur la porte de l'armoire qui faisait face au lit. Et, rituellement, il se recueillait devant cette icône païenne et luxurieuse pour épancher sa semence. Toujours les mêmes gestes. Assis sur le lit, il caressait le portrait glacé de l'Eurasienne d'une main et de l'autre, en un efficace mouvement de va-et-vient, gonflait son membre jusqu'à l'explosion salvatrice. Il imaginait toutes les positions qu'il pourrait prendre avec elle. Il fantasmait sur des combinaisons irréalisables, inimaginables (même pour l'auteur du *Kama Sutra*...) avec une femme de chair sans risquer de la blesser. Et puis Mei serait toujours consentante pour répondre à ses indécents caprices.

Ses seins – 95 D – le rendaient fou. Il avait hâte de jouer avec leur densité, leur élasticité, d'y glisser voluptueusement sa queue, sentir la douceur de la peau de plastique. Plus les jours passaient, plus Mei devenait pour Régis la possibilité infinie d'explorer les arcanes insoupçonnés de son plaisir. Mei, dans une équation charnelle, ne signifiait rien d'autre que jouissance, une jouissance absolue, parfaite. Du coup, Régis avait décidé de prendre une semaine de vacances pour jouir sans fin de sa belle partenaire dès sa livraison.

Mei arriva enfin, sanglée en position assise dans une grosse caisse en bois, avec un flacon de silicone et une petite poire pour nettoyer ses orifices. Une rose artificielle était placée entre ses mains.

Régis, fébrile, désentrava Mei avec une douceur minutieuse. Premier contact avec le corps de silicone froid. Il la porta jusqu'à sa chambre. Il aurait aimé qu'elle soit encore plus légère. Cinquante kilos, c'était le poids d'une femme moyenne, une *Real Doll* n'était pas obligée d'être réaliste jusque dans le poids.

Couchée sur le lit du célibataire, Mei était troublante de vie. Régis la contempla pendant de longues minutes, avant de la vêtir d'une jolie robe rouge de satin. Il la changea de position. Elle était maintenant assise. Sa plastique parfaite l'éblouissait. Tout était tel qu'il l'avait rêvé. Sa bouche gourmande, ses yeux de biche, son air ailleurs, la finesse de ses bras, de ses jambes. Son buste généreux. La perfection faite femme, ou plutôt la femme parfaite faite poupée. Il avait imaginé que pour leur première nuit, il partirait à sa découverte, tout doucement pour mieux se familiariser avec ce nouvel être. Tout était prêt, le lubrifiant pour les lèvres, et le petit trou. La couverture chauffante pour rendre à cette enveloppe de silicone une chaleur charnelle.

Mais Régis restait là, sur la chaise à côté du lit, fasciné par la beauté sans faille de sa compagne. À en oublier le pro-

gramme de ses noces d'un temps nouveau. Il ne songeait plus à mettre son membre dans sa bouche charnue, à la prendre dans les positions les plus folles.

Mei l'hypnotisait. Il ne bougeait plus. Il finit d'ailleurs par s'endormir et fut réveillé plus tard par le froid du lubrifiant. Dans son sommeil, il en avait malencontreusement écrasé le tube.

Mei restait toujours sur le lit, paisible. Régis se débarrassa du gel, déposa un baiser sur le front de Mei et alla se coucher. Régis alla se coucher sur son canapé, car il lui était inconcevable d'imposer son corps à cet être gracile et fragile. Il ne s'imaginait pas non plus en train de se masturber devant elle. Cette obscénité lui était incongrue, insupportable.

Le lendemain matin, il réveilla Mei. Délicatement, il la transporta sur le fauteuil de rotin, exotique, qui n'était pas sans rappeler celui de l'affiche du film *Emmanuelle*. Il brossa avec attention la longue chevelure noire de Mei et couvrit de baisers tendres sa nuque, ses joues.

Mei dégageait une forte odeur de silicone. Et Régis n'avait aucun goût pour cette odeur. Il décida de la parfumer, avec un échantillon de parfum qu'une vendeuse lui avait offert. Quelques gouttes derrière les oreilles. En déposant la fragrance sur le buste, la fente de sa poitrine attira son attention. Jamais il n'avait vu un spectacle aussi émouvant.

Mei troublait Régis, mais Régis ne bandait pas. Il était charmé mais impossible de passer à l'acte. Aucune alchimie sexuelle n'émanait de cette nouvelle Ève. Aucune charge sexuelle ne se dégageait d'elle. Seul, un gros nuage rose enveloppait Régis.

Dehors le soleil brillait. Régis exposa Mei à cette réconfortante lumière, afin de la voir rayonnante. Il s'assit à côté d'elle pour lire son quotidien. Il avait l'impression que, parfois, elle lui lançait un clin d'œil. La lecture finie, Régis quitta Mei en l'embrassant dans la nuque, pour aller faire ses courses.

Sur le chemin, Régis était perplexe. Il n'avait pas prévu de ne pas consommer Mei. Seulement voilà, il la trouvait trop belle, craignait de l'abîmer, de la souiller en la baisant. Voire de lui manquer de respect. Mei était magnifique, pour cette raison il lui était impossible d'en faire l'amante qu'il attendait. Regarder un film porno avec elle ? L'idée lui était insoutenable. Il n'arrivait pas à changer son regard, à voir en elle autre chose que cette beauté lisse qu'il ne voulait, ne pouvait ternir.

Il n'avait pas même osé regarder sa fente imberbe, ou y mettre un doigt, en aveugle.

De retour chez lui, il déposa et rangea les courses dans la cuisine. Puis se dirigea vers Mei, irrémédiablement immobile. Il remarqua qu'un de ses yeux avait subi un traumatisme. Paniqué, il s'approcha d'elle. Le soleil avait été trop violent, et le côté du visage exposé près de la fenêtre était légèrement endommagé. Le buste aussi à cause des taches de parfum. Il recula pour constater l'ensemble des petits dégâts sur le corps de Mei. Il se rendit compte que Mei louchait.

Mei louchait. Horreur.

Mei louchait.

Soudain Régis fut surpris par la sensation précise de sa queue en train de se gonfler, de son épiderme électrisé. Accélération cardiaque. Il bandait. Machinalement, il se caressa à travers son jeans. Une puissante excitation lui tournait la tête. Mei le troublait charnellement, son œil louche avait été une fulgurance, un flash. Le souvenir de son premier amour du lycée, Juliette. C'était plus fort que tout. Appendice érectile était d'une dureté explosive.

Il prit le gel, en enduit avec frénésie son membre et pénétra avec bonheur, fougue et passion Mei-Juliette.

Qui a dit que les hommes n'aiment pas jouer à la poupée ?

MÉLANIE MULLER

JAMAIS DEUX SANS TOI

Je les aime tous les trois.

Lui, assis au fond du bar, qui lèche sa bière en me sirotant du regard… Je suis sa mousse, généreuse et légère, qui se colle et s'accroche au bord de ses lèvres…

L'autre, l'ami dessus, l'amant dessous, la table du bar, qui bande furieusement aux caresses clandestines de mon pied.

Toi enfin, mon mari, mon amour, assis à mes côtés. Je te dévore de baisers et de tendres pensées, tu ne te doutes pas un instant de mes frivolités, tu ne doutes pas un instant de mes infidèles cruautés…

La musique aussi, qui coule et glisse comme un fil entre mes hommes, perles précieuses ou de toc, je m'épanche vers toi pour câliner tes yeux et te rendre aveugle aux coups de langue, pathétiques, de l'inconnu du fond du bouge qui traîne l'écume du désir sur sa bouche. Il me fait des signes, et l'autre aussi, l'amant, toi tu ne vois rien.

Rien ?

Ou alors tu vois tout, et c'est moi qui ne devine rien, ce soir. Parfois ton indifférence est lourde de présomptions… qu'importe, c'est ainsi que tu m'aimes et que tu m'as prise, libre de mes mouvements, libre de mes sourires…

L'amant s'agace, sa bosse gigote et gesticule aux frôlements de mon pied coquin, mon talon risque de faire craquer son jean, il reste clean et très poli en apparence, il

déguste en souriant le vin que tu offres, à petites lapées, comme un chat fourbe. Sous ma chaussure, il est bien plus grossier, l'amant…

Je t'enveloppe de mes bras sucrés, tandis que roulent un peu plus loin mes orteils dans l'exploration de son entre-jambe, je torture l'excroissance, celle de son sexe et de son envie, me prendre, me prendre dans ses bras, dans ses jambes, dans ses doigts engourdis de m'attendre.

Me. Prendre.

La musique est si forte qu'il est presque indélicat de parler. Moi je vis ma soirée en trois dimensions, il est inutile d'en rajouter, cette musique me plaît. Mais à vous, mes adorables jouets ?

Toi, tu aimerais qu'on t'écoute, tu aimerais dans cette ambiance confuse, intime, toi moi lui, dévoiler certains secrets sur tes activités… Homme d'affaires, option truand ; et puis lui, en face de nous, aimerait dire qu'il s'en fout, contrefout, que sa seule ambition, c'est de me baiser, comme toi tu le fais, tous les soirs…

Et lui là-bas, en retrait, pense-t-il à la même chose que moi ? Jamais deux sans trois ?

J'affiche un air enjoué, tenue correcte obligée, mais ma tête et mon ventre foisonnent de triples pensées. Bien qu'enlacée, encerclée, désirée et par deux fois déjà aimée, je me lève, les toilettes pour filles sont au fond de la salle. Je la traverse avec un port de reine, reine de cette soirée et de ce lieu anodin que je transforme, en douce, en lieu de débauche et d'orgies… Le vin ne me fait pas tituber, au contraire, il s'affiche en assurance dans mes pas et jusqu'à la pointe de mes seins… et de ma témérité ! Arrivée à bon port, à quelques centimètres de mon bel inconnu, pleine d'audace je susurre :

– Tu viens ?

Il vient.

Les toilettes sont toutes petites et notre rapprochement est immédiat. Ma petite jupe retroussée à la va-vite. Langues et mains prennent les devants sur les présentations, nous flirtons à perdre haleine, comme si le temps nous était compté. Il l'est ! Je glisse mes doigts sous son pull rayé rouge et jaune et déjà je me sens collée à sa peau… Avec mon khôl noir pour les yeux j'écris mon numéro de portable sur son torse imberbe. Son sexe camouflé est dur et fou d'inspiration lui aussi, je le sens, mais je n'ai pas le temps de m'y brûler les ailes, on m'attend.

– Reviens vite !

Et moi de le repousser en riant, oui, très vite, très vite…

J'embrasse mon mari sauvagement en fourrant ma langue mutine dans son cou et son oreille, parfum de lavande et de miel, il glisse sa main sous ma jupe pour trouver entre mes lèvres la preuve d'un trouble fidèle et délicieux. Quant à mon pied, il s'amuse encore à chatouiller le bourrelet qui grossit à vue d'orteil, lorsque mon portable se met à sonner !

– Jolie rencontre, souffle l'inconnu dans mon téléphone. Pas gonflé, il s'est installé à la table derrière nous et me toise avec une arrogance amusante.

Heureusement, mon mari et mon amant s'emballent dans un dialogue mouvementé et ne prennent garde à ce coup de fil qui m'accapare, bien que l'amant ait capturé ma chaussure pour la retirer discrètement. Il caresse mon pied avec démence, des mains comme s'il en avait dix, et je sens sa braguette prête à exploser ; ma main gauche masse le sexe de mon mari, enflé d'intentions douces et salaces et enfin ma main droite au téléphone avec l'inconnu qui me murmure de folles obscénités. Quel trio !

Mon mari. J'aime son odeur. C'est là, dans cet arôme, que j'ai un jour posé mes bagages, mes envies, mes fantômes et mes fringues. Tous mes bagages. Tous ? non. Pas le baise-en-ville…

L'amant. J'aime son regard, qui m'envoie des volutes de désir réprimé, ses mains expertes et brûlantes, notre complicité honteuse dans nos flagorneries sous la table ; son mât magnifique avec lequel je me sens bien capable de dériver…

Et l'inconnu, alors ? Dans son pull rayé comme celui d'un marin mais dont les couleurs chaudes me rappellent le sable doré ; j'aime sa bouche, et le risque qu'il nous fait prendre. Allons-nous rouler sur une plage interdite ou resterons-nous vigilants dans ce cadre exotique ?

Je me lève à nouveau, besoin pressant, manège incessant, ballet des yeux et d'ardeurs, je virevolte, tourbillonne, cette fois l'alcool me fait un peu vaciller, un peu perdre pied, papillon de nuit rendu fou par tant de clarté.

– Que vous arrive-t-il ? s'enquiert le serveur amusé.

– Oh ! rien, trois fois rien…

Je déambule dans une jungle qui me fait tourner la tête, entre toi, le panda doux, le nounours affectueux dont on ne peut se passer, entre le fauve en cage, prêt à bondir, à me déchiqueter, et face au serpent venimeux qui glisse des yeux terrifiants afin de m'hypnotiser depuis l'autre bout de la salle…

Moi, je suis le petit animal traqué. La proie. Qui ne demande qu'à se faire mordre ou déguster…

Dans notre repère exigu, le reptile me serre et m'enlace, j'ai du mal à lui résister…

À mon mari et mon amant, je prétexte la queue aux toilettes, et je ne mens qu'à moitié…

Mais l'heure a sonné. Il est temps de rentrer !

Tu vas payer tandis que l'amant primesautier glisse un pied déchaussé entre mes cuisses et s'égaye à la lisière de mes bas… me voilà toute étourdie, un homme ça va, trois hommes… bonjour les dégâts ! Je retire discrètement ma culotte et lui glisse dans son sac, il pourra toujours se masturber dedans, cette nuit.

L'inconnu moins inconnu me sourit et serre dans sa main le portable qui nous tient. Me rappellera-t-il ? J'y tiens…

En attendant, quelle soirée !

De retour à la maison, je repousse gentiment mon mari qui est tout raidi par notre sortie, prétextant un « pas ce soir… » épuisé.

Je ne lui dis pas que j'ai trop à faire avec mes rêves, que je préfère, à l'aide de mes doigts, partir à l'assaut d'autres cieux, petite croisière dans le vice...

Il grogne un peu, s'endort, ronfle, et alors seulement je fouille dans mon sexe, à la recherche de mes trois mousquetaires…

Je suis moite, moite comme l'œuf cassé qui coule dans la jatte. Gluante. Visqueuse. Mouillée. Je suce mes doigts, eau de mer, salée, sucrée.

Moite comme un bébé qui vient de naître, humide comme l'herbe après la pluie.

Je me tords et me contorsionne dans les draps, veillant à ne pas éveiller mon amour, je sue un peu de lui un peu de toi un peu des trois, je vous imagine, mes princes charmants, pour un court voyage, remplir trois petits trous, et puis s'en vont…

Emmanuelle Poinger

Pole dance

En sortant de la bouche de métro, Sandrine fut saisie par le vent glacial de ce début novembre et remonta le col de son manteau. Un rapide coup d'œil au cadran de sa montre lui fit accélérer le pas dans les rues désertes et silencieuses. Si elle ne se dépêchait pas, elle allait La rater… Elle bailla à s'en décrocher la mâchoire et décida, pour se réveiller, de couvrir au pas de course les deux kilomètres qu'il lui fallait encore parcourir. Il lui restait moins de quinze minutes...

Sandrine faisait le ménage au Tony's, l'un des bars de nuit les plus chauds de la capitale. Elle avait hésité avant d'accepter ce poste au cœur du monde sulfureux du sexe et de la nuit. Mais sa situation financière ne lui laissait pas le choix.

Antoine Saccamanci, le propriétaire des lieux, ne lui avait pas caché ses difficultés pour trouver quelqu'un qui accepte de nettoyer les traces gluantes du plaisir de ses clients sur le skaï des banquettes des peep-show ou même dans la grande salle. Il l'avait prévenue que malgré un bon salaire, 31 jours de congés annuels et une mutuelle payée par l'entreprise, elle ne tiendrait pas longtemps… Mais elle avait tenu.

Le Tony's Cabaret était très grand. Trois bureaux en étage, cinq loges pour les danseuses, trois salons privés de peep-show et une grande salle de spectacle avec une scène centrale, deux plateaux annexes, un immense comptoir et deux cages suspendues au-dessus des tables.

Le Tony's, ouvert 7 jours sur 7, ne désemplissait pas. L'établissement fermait à 5 heures du matin, heure à laquelle Sandrine commençait sa journée. Elle ne croisait jamais la clientèle.

Sans ce travail, Sandrine ne serait jamais rentrée dans un bar d'entraîneuses… Elle avait fréquenté quelques night-clubs, mais rien qui ressemble à l'établissement dont elle devait faire briller les ors…

Et ce n'était pas qu'une simple expression… Temple du vice la nuit, le Tony's devenait, à la lumière crue des néons, une salle défraîchie, où les strass, l'or, les miroirs et le velours ne masquaient plus les peintures décrépies, les tentures fanées et les banquettes défoncées. La décoration se révélait être un mélange indescriptible de clinquant, de baroque et de mauvais goût.

Sandrine trouvait l'endroit décalé, factice comme un décor de cinéma, mais était étonnée qu'il ne s'en dégage aucune ambiance érotique. Même les cages suspendues semblaient être là pour accueillir des Titi géants !

La seule chose qui la fascinait, c'était la barre de métal fixée au centre de chacune des trois scènes. Ces fameuses barres de pole dance.

Avant de travailler au Tony's Cabaret, Sandrine ignorait tout du pole dancing, de la lapdance, de la différence entre une gogo girl et une strip-teaseuse et considérait les danseuses de charme comme des sortes de prostituées améliorées.

Ce n'était pas totalement faux. La plupart des filles du club montaient sur scène parce que c'était une façon facile de gagner de l'argent. Souvent paumées, parfois toxico, elles restaient peu de temps au Tony's. Elles partaient tenter leur chance dans le porno ou la prostitution avant de revenir, parfois, danser pour Antoine Saccamanci.

Sandrine éprouvait de la pitié pour ces filles. Mais elle avait sympathisé avec Véronique, la plus ancienne danseuse de la boîte, qui vivait avec l'un des barmen.

Véronique était passionnée par son métier. C'est elle qui avait expliqué à Sandrine toutes les subtilités des danses érotiques. Elle-même était une « pole dancer » et considérait cet exercice comme un art. Elle expliquait avec beaucoup de sérieux qu'elle aimait jouer avec son corps devant un public déchaîné, mais qu'elle avait choisi cette discipline par pudeur, pour ne pas danser nue. Elle était très fière de son show et avait fait promettre à Sandrine de venir la voir sur scène.

Ce samedi, Véronique donnait sa dernière représentation parce qu'elle était enceinte.

Et c'est pour cela que Sandrine arriva au Tony's à 4 h 30 pétantes, hors d'haleine mais à l'heure.

Elle découvrit cette salle qu'elle croyait connaître par cœur, sous un autre angle. Les feux des sunlights en transformaient les volumes, en changeaient les contours, en modifiaient les couleurs. Les projecteurs braqués sur les scènes et les cages accentuaient l'obscurité du reste de la salle, et elle devinait plus qu'elle ne voyait les clients. Une fois encore, le Tony's était comble.

Elle alla s'installer dans un coin sombre, à l'écart de la clientèle pour assister discrètement au spectacle. Mais lorsque Antoine Saccamanci l'aperçut, il insista pour qu'elle vienne s'asseoir au comptoir, sur un haut tabouret en face de la scène. Il lui offrit une coupe de champagne et demanda au videur de garder un œil sur elle pour qu'elle ne soit pas importunée par quelque client trop pressant.

Déboussolée par les décibels qui se déversaient avec agressivité dans ses tympans et par la fièvre qui semblait agiter la clientèle, Sandrine se sentait ridicule, sur son tabouret, avec sa coupe de champagne. Puis, progressivement, elle s'habitua à la pénombre, au bruit, à l'ambiance électrique du lieu.

Sur les deux petites scènes, des filles trop maquillées pour que Sandrine puisse les reconnaître, portaient des tenues de cow-boys minimalistes (Stetson, gilet de cuir et shaps en peau). Elles exhibaient leurs sexes épilés et leurs poitrines

refaites sans aucune pudeur. Elles bougeaient en rythme et lançaient leurs lassos dans les airs, au-dessus des têtes des hommes enivrés par ce spectacle hallucinant.

En levant les yeux, elle admira, dans les cages, deux autres danseuses, topless, qui adoptaient des poses beaucoup plus pornographiques : elles caressaient leur sexe et léchaient des vibromasseurs fluorescents en provoquant le public. Hors d'atteinte, et protégées par les barreaux, elles haranguaient trivialement la foule, mimant des scènes obscènes ! Leurs corps luisaient, enduits d'huile, et Sandrine comprit enfin pourquoi le sol de ces cages était toujours si difficile à nettoyer.

– Je vous ressers, Sandrine ? Véro ne va pas tarder…

Le mari de Véronique, derrière le comptoir, l'interpellait pour lui proposer une nouvelle coupe de champagne. Elle avait vidé la sienne sans s'en rendre compte. C'était certainement pour cela qu'elle se sentait plus à l'aise… L'alcool l'avait aidée à se détendre et elle était maintenant conquise par la tension sexuelle du lieu qui était presque palpable. Elle comprenait enfin ce que les gens venaient chercher ici.

Du haut de son tabouret, elle observait la clientèle, faune bigarrée et cosmopolite, où, curieusement, les femmes étaient assez nombreuses et semblaient apprécier le spectacle autant que les hommes.

On criait, on sifflait, on applaudissait, on buvait, on riait, on vibrait… Un échantillon de l'humanité tout entière…

Une sirène stridente retentit longuement dans la salle, couvrant la musique. Imperceptiblement, la tension monta d'un cran dans l'assistance et le public vint s'amasser debout au pied de la scène centrale, comme mû par un rituel secret…

Le mari de Véronique se pencha à l'oreille de Sandrine et hurla pour qu'elle puisse entendre :

– C'est le signal qui annonce l'entrée en scène de Samsara.

Il y avait de la fierté dans sa voix. Sous ce pseudo de princesse orientale se cachait sa gentille Véro.

Elle se fit attendre, désirer, supplier pendant deux à trois longues minutes. La foule scandait son nom, la salle vibrait d'enthousiasme et d'impatience…

Enfin, elle apparut sous un tonnerre d'applaudissements, au milieu d'un nuage de fumée artificielle et les premières mesures de *Carmina Burana* l'accompagnèrent jusqu'à la barre.

Sandrine ne l'avait jamais vue en costume de scène. Elle était juchée sur des talons aiguille de plus de dix centimètres, ses seins énormes débordaient d'un micro soutien-gorge en dentelle noire et sa tenue était complétée par un mini short assorti à son haut.

Sandrine la trouva tout simplement belle. Incroyablement provocante et désirable. Elle repensa aux grands discours de son amie sur sa pudeur. Ainsi vêtue, Véronique était plus déshabillée et plus sexy que n'importe quelle femme nue !

Véronique avait saisi d'une main ferme le mât en acier chromé, astiqué tous les jours par les soins de Sandrine. Son corps s'était mis à onduler avec sensualité. Pendant que la salle électrisée hurlait son bonheur, elle s'était lancée dans une danse torride autour de la barre de métal. Elle n'était pas très athlétique, mais la puissance sexuelle de chacune de ses attitudes faisait oublier la simplicité de ses mouvements. Ses hanches se tordaient, ses pieds et ses doigts couraient sur la barre verticale. Pendant qu'elle s'enroulait autour du mât, elle promenait son regard sombre de féline indomptable sur le public sans s'attarder sur personne, elle envoûtait la foule comme on charme une proie. Elle semblait se nourrir du désir qu'elle faisait naître. Elle dégageait une force surnaturelle, toute en nuance, étrange et captivante. Elle faisait littéralement l'amour à la tige chromée qui devenait le partenaire que tous auraient souhaité être.

Sandrine était fascinée par le corps qui bougeait au rythme de la musique le long du métal et elle sentit naître en elle une véritable excitation à la vue de ce spectacle.

Non pas qu'elle éprouva du désir pour la plastique parfaite de la danseuse, pour ses seins refaits ou son cul à damner un saint, mais l'impact de cette femme sur son public troublait profondément Sandrine.

Samsara était différente des autres danseuses.

Olivia, Eva, Joy, Sonia, Cristale et les autres aguichaient les clients par leurs attitudes lascives et provocantes, leurs bouches entrouvertes, leurs postures obscènes, leurs œillades accentuées. Leur pantomime outrée de l'acte de chair rendaient leurs prestations certes torrides, mais profondément vulgaires et uniformes. En voir une, c'était les voir toutes.

Samsara était différente en cela qu'elle se donnait corps et âme à la piste. Elle entrait dans une sorte de transe sexuelle indescriptible, jouant sur l'intégralité de la gamme de la séduction avec une sensualité hallucinante.

Elle parvenait, sans les toucher, sans les regarder, sans leur parler, à faire bander la salle entière et ce sentiment de puissance absolue bouleversait Sandrine jusqu'à en humidifier sa culotte.

Elle comprit la passion que Véronique vouait à la pole dance et se prit à rêver de danser, elle aussi, un jour, autour de cet accessoire magique.

À la fin du show, très troublée, elle alla féliciter la déesse de la scène pour sa magnifique prestation. Véronique la remercia avec sa gentillesse habituelle et elles se quittèrent avec une effusion de tendresse, se promettant de rester en contact.

Après son départ, Sandrine attaqua son travail par l'administration, au premier étage, en attendant que les salles du rez-de-chaussée se vident. Portes que l'on ferme, derniers éclats de rire, portières qui claquent, puis le silence. L'enseigne lumineuse Tony's Cabaret s'éteignit. Les noctambules cédaient la place, pour une poignée d'heures, aux serpillières, produits d'entretien et autres gants de caoutchouc.

En redescendant au rez-de-chaussée, Sandrine, qui d'habitude appréciait le calme et la solitude, se sentit oppressée par le silence assourdissant qui avait envahi les lieux. La salle lui parut, sous l'éclairage cru de la lumière directe, plus petite qu'à l'accoutumée.

Elle fut submergée par une vague de nostalgie en voyant la scène abandonnée. La musique s'était tue, et elle avait l'impression troublante que l'espace résonnait encore des désirs inassouvis d'un public parti trop vite.

Elle remit la musique pour se défaire de ce sentiment désagréable.

Peu à peu, le malaise se dissipa et son entrain habituel reprit le dessus. Elle travaillait en rythme, se laissant guider par le tempo des mélodies qui s'enchaînaient.

Le manche du balai lui rappelait étrangement le mât métallique et elle imaginait les figures les plus audacieuses, les plus élaborées que cette barre pourrait autoriser à la danseuse émérite qu'elle était.

Car elle était une danseuse aguerrie. Elle avait sacrifié son enfance et sa jeunesse à la danse et avait rêvé d'en faire son métier. Mais la vie en avait décidé autrement.

Elle astiquait la barre centrale lorsqu'elle reconnut l'intro du morceau sur lequel elle avait été auditionnée 13 ans plus tôt pour une comédie musicale... Elle sentit un courant électrique courir le long de son échine, parcourir sa colonne vertébrale et descendre le long de ses jambes. Elle lâcha, sans même s'en rendre compte, chiffon et produit d'entretien, et mue par une pulsion incontrôlable, commença à bouger en mesure. Elle ôta sa blouse qui entravait ses gestes, puis son pull, sa jupe et ses chaussures suivirent. Elle se retrouva en body et en collants. Ainsi libre de ses mouvements, elle empoigna le mât à pleines mains et commença à danser, en se servant de la barre comme appui.

Elle apprivoisa l'objet, s'échauffant peu à peu et rapidement, la musique soutenant l'effort, elle enchaîna chandelles, poiriers,

équerres, grand écart vertical contre la barre. Elle était habitée par la musique et par l'effort physique que le mât exigeait.

La chanson arrivant à sa fin, elle improvisa une figure de conclusion pour s'immobiliser, dos à la barre, en grand écart facial. Quand la pièce redevint silencieuse, elle se trouva un peu idiote, seule, au milieu de cette scène sans public.

Contre toute attente, des applaudissements isolés retentirent au fond de la salle. Elle se redressa, tétanisée.

– Qui est là ?

– Antoine.

Antoine Saccamanci, son patron… Elle ne l'avait ni vu ni entendu arriver. Elle paniqua :

– Mon Dieu, excusez-moi, je ne sais pas ce qui m'a pris. Une pulsion incontrôlable… C'est la première fois que je fais ça. Ce doit être le champagne… Je n'ai pas l'habitude de boire…

Elle débita sa tirade sans reprendre son souffle puis elle s'arrêta et sa voix se brisa. Elle reprit dans un murmure à peine audible :

– Ne me virez pas, s'il vous plaît. J'ai besoin de ce travail.

Antoine répondit gentiment :

– Je n'ai pas l'intention de vous virer, Sandrine. Je ne suis venu que pour vous admirer.

Devant son air perdu, il lui expliqua :

- Vous n'y avez peut-être jamais prêté attention mais il y a des caméras de surveillance dans la salle. Les écrans de contrôle sont dans mon bureau. Je vous vois travailler tous les jours. Je ne vous espionne pas, je jette un coup d'œil de temps en temps, par réflexe… Aujourd'hui, je vous ai observée de là-haut avant de descendre. Vous êtes très musclée, très physique.

– Merci. La danse, c'est ma passion.

– J'ai vu, c'était pas mal, mais…

– Mais quoi ?

– Ben…Vous dansez comme on court un marathon…

– C'est-à-dire ?

– Votre prestation était dénuée de sensualité.

Elle rougit sous l'affront.

– Ne le prenez pas mal, Sandrine. La pole dance demande une véritable endurance musculaire et beaucoup de coordination, mais ça ne suffit pas… Il faut de la fluidité, de la féminité, de la sensualité. C'est plus qu'un sport, plus qu'une danse, c'est un art !

Sans savoir pourquoi, elle fut profondément vexée. Elle répondit d'un ton sec pour masquer sa déception :

– Vous avez raison, je ne suis pas sensuelle, et je ne le serai jamais… Il vaut mieux que je me remette au ménage.

Elle se dirigea vers ses chiffons, mais il l'arrêta d'un geste.

– Mais si, Sandrine… Vous allez y arriver…On va refaire une tentative ensemble, je vais vous aider. On va faire de vous la meilleure pole danseuse de France…

– Vous croyez ?

Son sourire s'accentua.

– Faites-moi confiance !… Déjà, il vous faut des talons hauts. Vous pourriez être sexy avec votre collant et votre body, mais à plat, c'est pas terrible. Vous chaussez du combien ?

Une fois renseigné, il s'absenta pour revenir avec de très hautes cuissardes en cuir noir. Les bottes enfilées, la silhouette de Sandrine était déjà transformée.

Très naturellement, il abandonna le vous de politesse pour un tu beaucoup plus naturel.

– Bien, il te faut un nom de scène… Voyons voir… Sandrine, Sandy, Cindy, Cinderella… Cinderella, c'est parfait… Tu abandonnes tes gants Mapa pour des gants de satin… J'adore !

– Oui, enfin, à minuit, je reprends mon balai…

– En attendant, recommence à danser. En douceur ! Vas-y progressivement pour t'habituer aux talons. Attention de ne pas te tordre les chevilles…

Hésitante sur les deux ou trois premières mesures, elle

trouva très vite son équilibre, prit de l'assurance et comprit les avantages qu'elle pouvait tirer de ces échasses…

Il apprécia ses progrès en expert et reprit sa leçon improvisée.

– Bien. Ça vient… Allez, ma Cinderella, maintenant, mets de la sensualité dans tes gestes. Il y a des miroirs partout, même au plafond… Regarde-toi bouger… Tu vois comme tes mouvements sont saccadés, comme ils sont froids… Enrobe tes gestes… Joue avec ton corps… Imagine ton public… Dis-toi que tu es là pour le faire bander, dis-toi que tu es la femme la plus désirable du monde, dis-toi que tu n'as jamais été aussi belle…

Elle se fit plus chaude, plus lascive… Le reflet que lui renvoyait le miroir semblait être celui d'une autre femme, d'une inconnue, Cinderella, peut-être… Elle aima ce qu'elle voyait et fut troublée par sa propre image.

Ce trouble la désinhiba et lui permit d'accentuer encore cette féminité, cette sensualité qui exsudaient de son corps.

Il perçut immédiatement la subtile métamorphose qui était en train de se produire…

– Tu dois imaginer que tu es en train de faire l'amour avec l'homme de ta vie. Tu as un homme dans ta vie ?

– Non.

Elle eut le sentiment qu'il espérait cette réponse. Il poursuivit :

– Bon, alors imagine que tu vas faire l'amour avec… moi… Non, je plaisante… Imagine, ton acteur préféré… Imagine que tu fais l'amour avec lui. Penses-y très fort, je cherche une musique qui t'aidera à trouver le groove.

Il farfouilla un moment dans les bandes et choisit le sensuel *Déshabillez-moi* de Juliette Gréco.

- Laisse-toi conduire par la musique, Cinderella… Pense à tous ces hommes qui ont payé pour te regarder bouger, pense à toutes ces queues qui se dressent pour rendre hommage à ta beauté, pense à toutes ces verges au garde-à-vous, exacerbées par le désir que ton corps provoque, pense au plaisir que tu leur donnes alors qu'ils ne poseront jamais leurs lèvres sur ta peau, ne connaîtront jamais le goût de ta chair. Entends-les scander ton nom de scène, entends-les acclamer tes formes, ils te vénèrent, ils sont fous de toi, tu les fais bander ! Bouge, bouge, fais lever toutes ces queues, fais-les dresser pour qu'elles te fassent une haie d'honneur pendant que tu danses… C'est l'hommage qu'elles rendent à ta féminité, à ta beauté.

La musique pénétrait son être et se mêlait à la voix d'Antoine qui faisait naître en elle une excitation qu'elle n'avait encore jamais connue.

Elle ferma les yeux et les images de Samsara glissant contre la rampe envahirent son cortex avec la force d'une lame de fond. Elle imagina la foule en dessous d'elle, les yeux braqués sur ses hanches, sur son cul… Elle ressentit la puissance de tous ces sexes roidis par le désir de la prendre, de la toucher de la posséder, et son ventre se contracta avec une violence inouïe.

Quand elle rouvrit les yeux, elle constata que la lumière blafarde des néons avait laissé place aux lumières plus douces des sunlights, que la boule à facettes s'était remise à tourner et lançait sur son corps des reflets irisés.

Antoine avait compris qu'il lui serait plus facile de se laisser aller dans cet éclairage tamisé et artificiel.

Elle se mit à onduler autour de la barre. Son corps était envoûté par la magie de la musique. Sa danse trop sportive s'assouplit, s'alanguit, le jeu des miroirs lui permit de contrôler, modifier, adapter ses attitudes. Peu à peu, les mouvements de Samsara prenaient vie dans son propre corps. Elle finit par aimer le reflet que la glace centrale lui renvoyait. De minute en minute, elle prenait de l'assurance, elle gagnait en audace jusqu'à devenir totalement salope, femelle, chienne. Elle se déhanchait avec l'aisance d'une tigresse, elle dégageait une sensualité telle qu'aucun homme n'aurait résisté à sa parade solitaire. Dans sa tête résonnaient les applaudissements d'un

public imaginaire. Elle devinait les verges se dresser dans les pantalons, elle entendait le bruit du tissu tendu sous la pression de leur désir. Elle sentait leur souffle court, voyait leurs yeux s'injecter de sang, percevait l'accélération de leur pouls.

Elle se sentait devenir grande, superbe, puissante, dominante, et ce sentiment inconnu déclencha en elle une excitation sexuelle irrépressible. Elle découvrait en même temps que d'une part elle était profondément désirable et que d'autre part, elle adorait ce sentiment ! Plus elle pensait aux réactions que le public aurait pu avoir en la regardant, plus elle imaginait des inconnus se branler discrètement en la désirant, plus son excitation montait. Elle sentait son ventre s'inonder, ses lèvres se gonfler de désir, son clitoris se gonfler de sang. La chaleur qui l'envahissait n'était pas liée à l'effort physique. Ses pointes de seins, qui se dressaient avec arrogance à travers le tissu, étaient tellement tendues qu'elles en étaient douloureuses. Sandrine, n'y tenant plus, fit jaillir sa poitrine généreuse à l'extérieur du décolleté du justaucorps pour sentir le froid du métal contre sa peau. Elle se caressa longuement contre la barre, qu'elle voyait maintenant comme un phallus géant. Elle léchait la tige, la polissait entre ses seins. Elle ne dansait plus, elle faisait l'amour avec ce compagnon d'acier.

La scène, la musique, Antoine, le public, tout avait disparu. Ne restait plus qu'une obsession, jouir. Jouir pour se libérer de la tension inouïe que la danse et la barre avaient fait naître en elle.

Il fallait qu'elle délivre son sexe emprisonné. Elle fit sauter les pressions du justaucorps puis, d'un geste sec et précis, déchira le lycra du collant sur toute la longueur de son entre jambe, libérant une toison sombre et courte et des lèvres charnues, humides de désir.

À aucun moment elle n'avait cessé de danser, ni même n'avait lâché la tige de métal qui était devenue son unique centre d'intérêt.

Elle frottait ses seins, ses reins, ses fesses, son sexe contre l'acier. Elle se hissait à la force des bras et se laissait redescendre cuisses refermées sur la barre, son intimité en contact direct avec la tige. Puis elle lui offrait le centre de sa face cachée, s'écartant jusqu'à ce que son anus se contracte au contact lisse du métal. Elle caressait encore et encore ses seins sur le mât.

C'est jambes fléchies et cuisses largement écartées de chaque côté de la barre, cambrée à l'extrême, tête rejetée en arrière, bras tendus et mains crispées sur la barre qu'elle se fit jouir, glissant de haut en bas contre l'acier, de plus de plus vite, laissant le froid du métal mordre son clitoris jusqu'au plaisir suprême.

La décharge fulgurante la laissa pantelante.

Elle se laissa glisser sur le sol, bouleversée par la puissance de la jouissance qui venait de la secouer.

Assise par terre, appuyée à la barre, elle essayait de reprendre ses esprits, partagée entre les ondes persistantes des sensations extraordinaires qu'elle venait d'éprouver et la honte de s'être laissée aller sous les yeux attentifs de son employeur quand il la rejoignit sur scène.

Avec douceur, il lui prit la main et la posa sur son sexe. Il était tendu à en exploser et Sandrine en apprécia les proportions avantageuses.

– Regarde ce que tu as fait… Regarde ce que tu peux déclencher…

Il y avait un tel désir dans sa voix que Sandrine eut envie de lui. Rien ne l'excitait plus que d'être désirée. Spontanément, elle vint poser ses lèvres sur la braguette déformée par la pression du membre.

– Sandrine, arrête… Le pole dancing consiste à exciter les hommes, pas à les satisfaire… C'est un métier de garce, d'allumeuse, pas de pute…

– Je ne suis pas une pute. J'ai envie de toi. J'ai besoin de me remplir de ta verge d'homme à laquelle j'ai donné vie en dansant. Je veux sentir en moi le prolongement de ce désir né de mon exhibition… Antoine, j'ai envie de toi.

Sans plus un mot, il lui tendit la main pour l'aider à se redresser, il déboutonna la braguette de son pantalon, et, alors qu'elle s'adossait à la barre pour résister à ses assauts, il la pénétra d'un coup de rein ample et puissant. Elle dégoulinait de désir et l'accueillit sans aucune résistance… Ils s'aimèrent, longtemps, passionnément, debout, au milieu de la scène… La barre, loin d'être jalouse, se fit complice de leurs ébats. Sandrine prenait appui sur elle pour s'offrir dans les positions les plus extrêmes. Quand Antoine la retourna pour la prendre par derrière, la tige permit à Sandrine d'adopter une équerre parfaite, bombant ses divines fesses à l'extrême. Le tableau était sublime et Antoine usa et abusa de cette position idéale pour forcer le cul merveilleux ainsi magnifié.

À peine eut-il joui dans le sillon sacré que déjà elle lui redonnait vigueur d'une langue câline mais décidée.

C'est le bruit des clefs dans la serrure, quelques heures plus tard, qui les chassa de la scène. Les danseuses revenaient déjà pour un nouveau show. Ils se réfugièrent dans les étages, à l'abri des regards indiscrets, et s'aimèrent jusqu'à l'épuisement.

C'est ainsi que Sandrine devint pole danseuse. Elle danse maintenant depuis trois ans, tous les soirs. Elle a acquis une véritable renommée, et on vient de tout le pays pour l'admirer.

Antoine a rebaptisé son club *Cinderella's nights* et a progressivement quitté toutes ses maîtresses pour ne plus se consacrer qu'à elle. Il l'a même demandée en mariage. À trente et un ans, elle est enfin heureuse. Et elle n'oubliera jamais que ce bonheur, elle le doit à une pulsion, une pulsion de femme.

Françoise Rey

Au soleil

Elle est une femme bien seule. C'est-à-dire mariée depuis longtemps. L'affreuse solitude qu'induit une vieille conjugalité noie son âme d'un chagrin amer. Le célibat, qui la verrait seule aussi, n'impliquerait pourtant pas la même dépendance ni la même privation d'espoir. Attendre d'un compagnon si anciennement attitré la prévenance et la tendresse, les hommages, le désir et la complicité de chaque instant, l'élan jumeau vers le plaisir érigé en philosophie quotidienne, c'est s'exposer à de grandes déceptions, c'est creuser l'abyssal vide d'heures passées à déplorer la marche du temps, ou à souhaiter vainement une étincelle au foyer refroidi, un utopique retour de flamme…

Heureusement, elle a deux amants. Deux amants merveilleux qui la sauvent de l'ombre et du gel des passions enfuies. Elle a deux amants, dont l'un est son maître absolu, quand l'autre ne fait que le seconder dans l'ardeur qu'il met à la combler…

Elle voit le premier aussi souvent qu'elle peut. Dès qu'il paraît, elle n'a de cesse de le rejoindre et de courir s'offrir à son étreinte. Il n'y a rien qui puisse rivaliser avec le puissant attrait qu'il exerce sur elle, rien qui la retienne lorsqu'il se montre. Elle annulerait pour lui les rendez-vous les plus importants, les sorties les plus alléchantes. Il est son but suprême, sa raison de vivre, sa consolation, la promesse du

bonheur et le bonheur ensemble. Au soir de leurs longues journées, elle ne le quitte qu'épuisé, puis elle-même dort d'un sommeil brutal et voluptueux… L'espérance de moments semblables entièrement dédiés à cette joie de l'adorer, la porte et trace une route lumineuse à sa vie.

Leurs pratiques sont toujours identiques et jamais monotones. Elle le laisse l'effleurer d'abord à travers ses vêtements, tandis qu'elle va et vient, à la recherche de la place la plus propice à leurs ébats, et s'active à installer la couche de leurs noces… Au gré de ses préparatifs, elle le sent de plus en plus pressé, de plus en plus persuasif, la chaleur de son contact la pénètre, l'enfièvre, et la voilà bientôt non pas nue mais dénudée, les jambes, les bras, les épaules, le décolleté largement exposés ; seuls ses seins, son ventre et ses fesses se dérobent à la large et cuisante caresse dont il l'enveloppe, la bouleverse, la surmène, la cuit, la brûle, la rôtit, la surchauffe, l'incendie… Le petit maillot qui protège les zones les plus sensibles et les plus intimes de son corps est rouge ou noir, selon la saison. Le noir décuplant la sensation de chaleur, elle évite de le porter durant les mois les plus torrides de l'été. Mais le redécouvre en automne, quand les feux de son bel amant ont perdu de leur vigueur, et que sa main sur elle se fait plus supportable, ou au printemps, quand, ressuscitant après la pâleur et la faiblesse hivernales, il renaît de ses cendres blanches et grises, et darde à nouveau comme un jeune homme en émoi. Elle aime alors qu'à travers le nylon sombre de son linge, il la pique, l'asticote de rayons drus et insolents, la taquine et la réconforte en même temps. Parfois il revient précocement de ses congés d'hiver, et les midis de février ressemblent aux matins de mai, il explose alors d'une nouvelle incandescence, son éternelle renaissance distille à sa maîtresse un sang neuf, un enthousiasme qu'elle pensait perdu, et elle se met à croire à sa propre immortalité…

Sa peau brune à longueur d'année, à peine plus claire pendant la séparation forcée des mois sombres, est une bannière, une revendication qui affiche la couleur. Elle le proclame d'ailleurs elle-même : « Je suis une adoratrice du dieu Ra » et hausse des épaules insouciantes quand de cauteleux endoctrinés grimacent en dénonçant son fanatisme et en se réclamant du saint nom du mélanome.

C'est là qu'intervient le deuxième amant. Lui ne pousse pas les hauts cris lorsqu'il la voit abandonnée aux ultraviolets, allongée presque nue dans la lumière dorée de ses après-midi de solitude. Lui, il sait que le soleil, c'est bon pour le moral en berne, pour les os en voie de décalcification, pour le sommeil perturbé des femmes nerveuses ; c'est un cocktail de vitamines qui endort les peines, berce les rêves, flatte les fantasmes, comble les envies de caresses et les besoins d'amour. Son deuxième amant et un vieil homme sage, un jardinier de la terre, de l'âme et du corps, un semeur modeste de petites graines de félicité, dont il regarde pousser la fleur sans s'offusquer de ne la plus cueillir.

Avec ce deuxième amant aussi, le protocole est bien rodé… Avant qu'il ne paraisse, elle a toujours eu le temps de se détendre, le temps de se laisser caresser longuement par l'astre révéré, le temps de s'assoupir un peu, de flotter dans une volupté vaguement incomplète, vaguement, très vaguement frustrée, juste ce qu'il faut de frustration pour entendre arriver le jardinier avec soulagement, comme s'il était en retard à un rendez-vous qu'ils ne se sont pas donné, avec agacement aussi, parce qu'elle se fait croire qu'elle n'aime pas les choses réglées d'avance, et que son « Bonjour ! », son « Coucou ! », sa silhouette, surmontée d'un chapeau de paille hors d'âge, découpée en ombre chinoise sur la première marche de l'escalier qui descend à la terrasse, c'est réglé d'avance. Réglés d'avance le bouquet qu'il apporte, la branche, la fleur, le fruit, sa moisson du jour qui transforme le prétexte en hommage. Réglées d'avance encore sa proposition : « Je te mets de la crème ? » et sa réponse à elle, pas vraiment ferme, pas vraiment décidée : « Nnnnon… », un non

qui veut dire peut-être, qui veut dire oui, et qui veut avoir l'air de résister. Ça fait partie du jeu.

Très vite, le vieil homme s'empare de la bouteille d'huile et s'accroupit près de la chaise longue. Il ne faut pas qu'elle puisse trop longtemps lutter, tergiverser. Tant qu'il n'a pas mis les mains sur elle, il n'est pas sûr de sa conquête. Dès qu'il la touche, il sait qu'il a gagné. Son âge et sa sagesse l'exemptent de jalousie, de dépit, de mesquinerie. Qu'importe si elle se laisse faire les yeux fermés, si elle ne condescend à participer que d'un gémissement gourmand, approbateur, parce qu'il masse son dos si souvent douloureux, ses pieds, ses mollets, ses chevilles, ses avant-bras, ses coudes, ses poignets, toutes ces zones réceptives qui fourmillent de milliers de nerfs séduits, toutes ces zones dédaignées par la rapide, la trop rare approche conjugale… Qu'importe si le soleil est seul responsable de sa langueur, de sa docilité, de la permission tacite qu'elle donne, paupières et lèvres closes, petit bourdonnement d'abeille pour signifier que la ruche est pleine d'une vie intérieure, d'un appétit égoïste, d'une fièvre privée. Les vieilles mains sont savantes sans mièvrerie. Les besognes de la terre les ont durcies, séchées. Les ongles grattent et ne s'attardent pas à des mignardises efféminées. Leur propriétaire a l'habitude des bêtes, il sait flatter les chats, amadouer les chiens, il dispense une caresse plaisante et rude, qui suit l'échine, enchante la nuque, charme le cuir chevelu, il redessine de doigts avisés le parcours des maxillaires, du condyle à leur pointe, insiste sur le menton pour le frottement bref et répété qui ravit les félins et les oblige à tendre le cou, à renverser la tête.

Elle tend le cou, renverse la tête. Elle ronronne aussi. Alors de sa voix éraillée, il murmure : « Chaton… ». Elle était une plante au soleil, elle sentait la sève en elle frémir dans les ruisseaux de son corps. Avec lui, elle devient animal, la germination se précipite jusqu'à la mue, ses formes s'affirment et rajeunissent paradoxalement, elle voyage dans les deux

dimensions du temps, une course accélérée la métamorphose en être de chair, un prodige la ramène aux enfances de sa sensualité, elle le laisse prendre ses seins, gonflés, haletants, que soulèvent la gratitude de la caresse et son envie toujours renouvelée, elle le laisse malmener le maillot, le tirailler, l'élargir, y ménager des accès éhontés, elle le laisse prospecter partout, glisser ses phalanges avides, pétrir, étirer, griffer à peine, l'envahir et la déserter. Il sait organiser la fête, orchestrer l'émoi, il sait susciter l'attente, la décevoir pour l'attiser encore, il a des gestes rudes et précis, et les patiences d'un autre temps, il revient à la bouteille d'huile, il repasse dans tous les coins déjà visités, il feint d'ignorer que d'autres, vierges encore de son onction, le réclament, il passe et repasse, se surpasse, se déplace, danse autour d'elle une danse sorcière, un ballet de séduction désintéressé, envoûtant, et elle, faible, asservie désormais, muette obstinément, elle prie, elle hurle silencieusement pour qu'il achève ce qu'il a commencé, pour qu'il hâte son triomphe et octroie le joyau du plaisir dont le soleil, boute-en-train magnifique, avait préparé l'écrin.

Il l'entend penser. Il écarte la petite bande de tissu qui protège ses secrets, force le passage, pousse une de ses jambes, tire l'autre, elle résiste tandis qu'il murmure des mots rauques : « Et là, le soleil, tu ne l'invites pas ? »

Elle fait non de la tête, elle sent la fraîcheur avec les rayons chauds sur son fourré encore fermé, qui, imminemment, va céder, va ouvrir au fond d'elle une lézarde bienheureuse où le soleil et l'air vont couler comme les eaux mêlées de deux sources complémentaires. Son cœur se mettra à battre très fort. Les paupières serrées, elle se verra pourtant, follement indécente, débraillée dans la lumière crue du jour avec sa touffe noire hors du maillot tiraillé, sa faille, élargie et battante, éblouie de ce soleil qui ruisselle au fond, qui lui entre dans le corps, qui la fouille sans la combler… Le vieux jardinier rusé la tiendra ainsi encore un moment, il l'offrira au premier amant avec l'humilité d'un vassal qui connaît son rang

et les règles d'une bienséance chevaleresque. Quand le seigneur céleste aura régné suffisamment sur le trouble et le désir de leur maîtresse commune, quand à elle ne sait quel signe de son visage, quel geste de son corps, quel souffle, quelle plainte échappée à sa fièvre de femme en mal d'amour, le vieil homme jugera le moment venu, alors il enfoncera en elle le plantoir magique de ses doigts de laboureur, et mimant dans le sillon creusé la danse rythmée et trémulante des semailles, il l'amènera en quelques secondes à une jouissance tétanisée, qui arc-boutera ses reins et dressera sa jambe au ciel, contre l'astre tout puissant. Alors l'ombre de son pied envolé par la joie l'unira, dans la même auréole fraîche, à son jardinier agenouillé près d'elle, et leur couple terrestre, leur duo improbable lui arrachera, quand elle rouvrira l'œil, un petit rire incrédule et scandalisé, à peine coupable, à peine penaud.

Puis elle rira encore du chapeau de paille tombé, et des mèches ébouriffées de son vieux faune inoffensif et généreux. Elle rira de le trouver rajeuni, les yeux brillants d'une malice de gosse, et ses rides plissées, concentriques comme des rayons autour de ses prunelles claires, l'ensoleillant moins que la fierté d'avoir, une fois de plus, octroyé l'extase.

Elle aura du mal à le chasser. Cent fois il dira : « Alors, je m'en vais ? » sans partir. Et puis, quand, enfin, il sera là-haut, à la dernière marche des escaliers, elle aura un peu honte, un peu froid, un peu mal, elle criera : « Merci pour le massage ! » Et lui répondra : « Non, à toi, merci ! »

Elle refermera les yeux, s'endormira dans le soleil. Elle pourra croire qu'elle a rêvé.

Julie Saget

Raconte…

– Alors ?… Raconte.

Comme chaque fois, elle aura attendu qu'il pose la question avant de parler. Si, un jour, il cessait de lui demander, elle ne raconterait plus. Elle se tairait. Peut-être même qu'elle n'aurait plus rien à raconter. *Parce ce qu'elle n'irait plus là-bas*. Elle y va pour lui, parce qu'il le lui a demandé afin, qu'à son retour, elle lui raconte. « Je préfère que les choses se passent ainsi » avait-il expliqué.

La première fois, elle avait eu un mal fou à parler. Il avait été obligé de lui extirper les mots, il ne cessait de poser des questions pour la faire avancer dans son récit. Elle butait sur des termes qu'elle n'osait prononcer, crainte d'être triviale, ordurière. Cela avait pris des allures d'interrogatoire, de confession publique : elle était coupable, elle avouait, on lui arrachait des aveux. Un temps infini s'était écoulé de la sorte. Entrecoupé par de longs silences quand plus rien ne franchissait ses lèvres. Elle se sentait en faute alors que c'est lui qui avait voulu cela. Déjà punie au travers de ce questionnement pressant. Coupable donc pour ce qu'elle avait fait, et coupable de ne pas savoir raconter. Cela s'était terminé dans les larmes. Elle hoquetait : « Je ne veux plus !… Plus jamais ça ! C'est moche ! C'est con !… »

Il avait tendu les bras pour qu'elle vienne à lui. Elle s'était approchée du fauteuil d'infirme où il était assis

depuis l'accident et qu'il ne quitterait plus, il le savait. Elle était allée vers lui et, genoux pliés, elle avait posé sa tête sur les jambes sans vie de son mari. Il avait caressé les cheveux, le creux de la nuque qu'il aimait tant, là où les boucles courtes s'emmêlent un peu (« Tu as une nuque de petite fille en colère, disait-il souvent. Un ange en colère. Alors, tous tes cheveux sont en bataille, juste là, au creux de ta nuque. Tu auras beau brosser et rebrosser, rien n'y fera ! Ça s'embrouille et ça pagaille ici. »)

– Non, ce n'est ni moche ni con, mais ça le deviendrait si tout ça devait arriver dans mon dos. Que tu sois obligée de te cacher, de me mentir. Tu imagines ?

Elle avait protesté. La chasteté ne lui faisait pas peur. Depuis qu'ils s'aimaient, elle lui avait été fidèle, elle ne souhaitait que de continuer à l'être. Il avait souri.

– Chaste pour le reste de tes jours ? À cause de moi ? Chaste comme une fille qui entre au couvent ? Je t'en crois capable, sais-tu ? Mais la couventine a la vocation. L'abstinence, chez elle, a la même force que le désir pour les autres femmes, toi par exemple. Parce que tu es une femme faite pour l'amour. Sans la bouche, les mains, la peau, la queue d'un homme, tu n'es plus vivante.

– Mais toi, tu m'embrasses. Et tu me caresses aussi… Tu me touches, tu me fais…

Il avait eu alors une sorte de petit ricanement, sans méchanceté :

– Oui. Et ça s'arrête là… Ne sois pas stupide.

Et il avait ajouté, comme un qui contemple les ruines de sa maison effondrée :

– C'est tout ce qui nous reste… Alors, tu iras et lorsque tu reviendras, il faudra me raconter. Tout… La prochaine fois, ce sera plus facile, tu verras.

Il ne s'était pas trompé. Avec le temps, tout était devenu de plus en plus facile. Naturel. Désormais, elle racontait tout *naturellement*, voilà. C'était lui qui donnait le signal, qui

choisissait le moment. Il n'avait qu'à dire : « Alors ?… Raconte. »

– … *Cette fois, il est arrivé avec un peu de retard. À moins que ce ne soit moi qui aie été en avance, je ne sais pas. Je n'ai pas regardé ma montre. Ce que je sais, c'est que je suis arrivée la première… C'est bête, mais je préfère être attendue. C'est mieux… Oui, toujours la même chambre. La toile de Jouy rose sur les murs, tu te souviens ? Cinq ans déjà et rien n'a changé. En cette saison, il n'y a pas un chat. Je suis sûre que tous les palaces de la Côte devaient être vides, ou presque… tu penses, en semaine !… Quand je suis arrivée, la marée était haute et il pleuvait à trombe sur la mer. La chambre était froide, le reste de l'hôtel n'est pas chauffé ou si peu. J'ai gardé mon manteau et je me suis recroquevillée dans le fauteuil qui boite toujours. Personne ne songe à le signaler ni à le réparer. C'est drôle, tu ne trouves pas ?… Je n'ai pas aimé ce temps passé à attendre parce que, je vais te dire la vérité : toute seule, dans cette chambre, j'ai repensé à nous, à notre première fois… Et maintenant toi à Paris, et moi qui étais là à attendre un autre homme. Alors que cet endroit nous appartient. Cette chambre, c'était pour toi et moi ; pas pour moi et un autre. C'est là que tu m'avais emmenée, ou plutôt que nous avions échoué parce que tous les autres hôtels de luxe étaient bondés. C'était l'été. Il y avait des enfants qui jouaient sur le sable et des limousines garées devant le casino ou qui avançaient au pas, silencieuses, sur l'artère où se trouvent les boutiques de marques… Tu m'avais dit :* « On ne veut pas de nous, ma parole ! À défaut du château que je voulais offrir à ma belle, qu'on nous donne une chaumière ! Une chambre, un lit. Que je la prenne, que je la baise, que je la mange, que je la plie, que je l'écarte, que je la cambre »… *Tu devenais lyrique et je riais. Et ton souhait a été exaucé. Ce petit hôtel ressemblait à une maison bourgeoise, tout à l'extrémité de la station. Des allures de pension de famille. Une seule chambre était encore libre. Elle devait nous attendre… Et c'est vrai que tu m'as baisée comme aucun autre homme avant toi ne l'avait fait. Tu m'as pliée, écartée, mangée. Trois jours et trois nuits pendant les-*

quels nous n'avons pas quitté ce lit. Le temps était splendide. On avait ouvert la fenêtre. Les cris des mouettes zébraient l'espace de la pièce. C'était des cris de joie portés jusqu'à nous venus de la gorge des oiseaux… Et ces cris d'enfants qui jouaient sous nos fenêtres, tu t'en souviens? Et moi aussi, j'ai crié. Sous un homme. C'était la première fois que je criais. Par toi. Je brûlais plus fort que le soleil qui devait meurtrir les épaules fragiles des enfants que leur mère imprudente ne ramène pas assez vite à l'ombre… On se faisait monter à n'importe quelle heure des plateaux de repas. J'exigeais des glaces énormes… Mon clitoris était si rouge, si tuméfié à force de morsures, des succions que tu m'infligeais que l'idée t'était venue de m'apaiser en l'enduisant de crème glacée. Beau prétexte pour venir encore lécher mon bouton martyrisé et introduire ta langue dans ma béance! « Pour ne rien perdre » *prétendais-tu… Voilà pourquoi je n'aime pas, à présent, arriver la première parce que les souvenirs ont tout le temps de remonter à la surface. Cet homme qui va venir, ce n'est pas toi. Et si je me souviens si parfaitement de nous, c'est – je crois – que la chambre, elle aussi, se souvient. Quand tu as exigé de moi que je rejoigne mes amants uniquement dans ce lieu, au début, je n'ai pas bien compris. Je t'ai cru sacrilège, malsain. J'ai pensé refuser. Et puis, j'ai vu clair. D'abord, il n'y aurait pas à s'attarder sur le descriptif des lieux, tu les connais comme je les connais. Tu connais le fauteuil qui boite et la toile de Jouy rose dont on a recouvert les abat-jour des lampes de chevet afin de les assortir aux murs et aux rideaux. On peut toujours décrire les objets ou les meubles; mais ce que l'on peut décrire difficilement ce sont la lumière ou les odeurs. Les bruits aussi. Si on tente de le faire, c'est toujours de l'à-peu-près… Tiens, si je te dis qu'il y a eu, brusquement, un vol de mouettes qui a presque frôlé les vitres de la chambre, des oiseaux qui criaient de peur, comme des cris d'oiseaux qui souffriraient, est-ce que tu arrives à entendre les mouettes comme je les ai entendues?… Pas sûr, n'est-ce pas? L'odeur de la chambre, tu la connais. Tu la retrouves, tu ne l'a pas oubliée, dis, la même odeur que celle que nous avons sentie lorsqu'on nous a ouvert la porte la première fois… Et il a dû y*

avoir, après, très vite, celle de nos corps, la fragrance des corps en rut, les sueurs mêlées des amants, l'odeur de mes liquéfactions, tout ce que mon con béant permettait qui s'écoule de mes organes de femme, de mes muqueuses que tu frottais, mes chairs intimes malmenées, écrasées par amour, comme on écrase entre ses doigts des feuilles odoriférantes ou des pétales pour que le parfum prisonnier s'en échappe et qu'on le sente, longtemps, sur le pouce, le médius, l'index: la menthe, le romarin, le lantana, la lavande…Tu reniflais tes doigts qui m'avaient fouillée et tu les approchais de mes narines pour que j'apprenne à aimer ma propre odeur. « Si l'on devait se quitter et si je devais te retrouver vingt ou même trente ans plus tard, si l'on me bandait les yeux et qu'on me place face à vingt, trente ou cent cons de femme, je les sentirais les uns après les autres et je m'arrêterais à ta chatte et je dirais que c'est toi, que je t'ai reconnue. On ôterait le bandeau inutile: vainqueur de l'épreuve! Je te retrouverais rien qu'à ton odeur. Elle est là, l'odeur, nichée dans ton pubis. Je m'en fous plein les narines et je deviens ivre, perdu pour le reste du monde, je m'enfonce dans le rêve de ton odeur comme un fumeur d'opium. » *C'est ce que tu disais alors.*

Elle s'arrête de parler. Elle ne voulait qu'évoquer l'odeur de la chambre, la voilà ranimant des souvenirs qui font mal. Et parce qu'elle se tait un peu trop longtemps, c'est lui qui la remet sur les rails du récit:

– Raconte…

– Donc, je suis arrivée en avance. Et puis, j'ai entendu les pas dans le couloir. Le parquet grince, tu le sais. Il a frappé des petits coups à la porte et puis il est entré. Son paletot était trempé. Il y a eu soudain, une odeur de laine mouillée, de vieux tweed. Il s'est étonné que je n'eusse pas songé à allumer les lampes. C'est vrai que la chambre était quasiment obscure. J'ai répondu que je venais juste d'arriver. J'avais encore mon manteau sur moi et il m'a crue. Il m'a aidée à m'en défaire. Il a ôté son paletot et l'a posé sur le dos de la chaise, pour le faire sécher. Au crochet de la patère, sur la porte, mon vêtement, à moi… Il m'a prise contre lui: « C'est

vrai que tu as froid ! » *Mes lèvres étaient glacées. Sa bouche était chaude. Il m'a embrassée. Plus longuement qu'il ne le fait d'habitude pour ce baiser de retrouvailles. Sa langue collée à la mienne, chaude sa langue pour réchauffer ma bouche et mes lèvres si froides ! Il m'a embrassée le temps qu'il fallait jusqu'à ce qu'il estime ma température redevenue normale.* « Viens ! » *Il m'a menée jusqu'au lit. Il ne m'a pas dévêtue sur le champ, comme il le fait d'habitude. Il m'a couchée toute habillée et lui aussi a gardé ses vêtements. Il n'y avait que nos chaussures sur le tapis de la chambre, tout près du lit. Il a pris mes pieds entre ses mains. La fine pellicule des bas ne m'avait pas protégée du froid. Il a délicatement pétri mes orteils, mes chevilles. C'était bon. C'était chaud… Maintenant, il met sa bouche, ses lèvres, ses baisers sur mes pieds pour chasser la glace de mes extrémités. Son haleine passe au travers du fin tissage des bas. Il remonte peu à peu le long de mes jambes et quand sa bouche atteint la hauteur de mes genoux et, afin de poursuivre, il tire vers le haut ma jupe qui fait obstacle à sa progression. Il embrasse l'intérieur de mes cuisses, me forçant un peu à m'ouvrir. Il remonte encore et là, à l'endroit où le bas s'accroche à la jarretelle, c'est ma peau nue que ses lèvres rencontrent. Je les croyais chaudes, ses lèvres, elles brûlent. Il est tout de feu et je suis encore de glace, mais il me fait fondre. Il s'attarde, tout à son plaisir d'avoir enfin rencontré ma peau découverte. Et parce qu'il s'attarde, moi je voudrais qu'il se presse, au contraire ! Qu'il aille vers le sommet qu'est mon enfourchure. C'est sur le très haut des pics que se trouvent les sources et moi, je sens en effet que je deviens fluidité, que je mouille – source qui jaillit dans le fond de ma grotte et qui lentement se déverse en dehors de moi, petit à petit… En silence, je le prie de monter encore, qu'il aille jusqu'au bout de la montée. Et sa bouche remonte enfin. Ses doigts écartent le rempart de dentelle noire, le petit bout triangulaire du slip que je porte – rien qui ne doive s'interposer entre ses lèvres et ma nudité qui l'espère. Car, ce que je veux – là – oh ! qu'il fasse vite, qu'il arrive enfin… c'est sa langue. Je pourrais lui commander, je le ferai s'il tarde trop. Mais, inutile !*

Lui aussi, pressé. Et il me lèche. Sa langue est douce et molle. Il y met, tout à la fois, de l'application et du plaisir. La forme d'attention particulière, propre au gourmet, pour qui chaque bouchée doit être délectation. Celui-là ne bâfre pas, il n'expédie pas en un rien de temps son repas comme s'il s'agissait d'une corvée, un mal nécessaire qu'il faut abréger au plus vite. Au contraire ! Garder longtemps en bouche le délice pour que le plaisir dure, qu'il ait tout le loisir de s'épanouir, envahir chaque partie de l'être. Que toutes les nuances de saveurs et des parfums soient perçues, même les plus infimes… C'est ainsi qu'il me lèche et sa langue parcourt l'étendue de ma fente, du très bas jusqu'au très haut. Pas la moindre petite parcelle de moi qui soit oubliée. S'il en était ainsi, qu'importe ! la langue va revenir refaire la même ouvrage. Il me lèche longtemps. J'aime ça, tu le sais. Je pourrais ne jamais m'en lasser si un appel impérieux de mon sexe ne se faisait alors deviner. Qu'il s'en tienne maintenant au point le plus sensible, cette crête qui est le sommet le plus extrême, mon clitoris qui réclame tous ses soins. Qu'il s'arrête là, que sa bouche s'en saisisse, qu'elle l'aspire ! Petites sucions – brèves – qui se font par rafales. Un court temps de répit, comme si on demandait au quémandeur :

– C'est ça ? C'est bien cela que tu veux ?

– Oh oui ! C'est cela que je veux !

– Eh bien, te voilà exaucé, je te prends entre mes lèvres et je ne te lâche plus. Je t'aspire tout entier sans relâcher la pression. Au contraire : celle-ci s'accentue, tu sens comme l'aspiration se fait plus profonde ?

Bien sûr que je sens cela, et je sens aussi ce bouillonnement qui s'opère au fond de ma matrice. C'est toute l'incandescence et les tremblements sourds, la chaleur de l'incendie et le grondement souterrain qui disent que le volcan est entré en éruption. On ne sait pendant combien de temps le magma bouillonnera à fleur de peau, au ras du cratère. Mais ce qui est sûr – inéluctable même – c'est que l'explosion se produira, le feu jaillissant à l'air libre et la lave en fusion coulant et se déversant sans que rien ne freine son épanchement.

– Et tu as joui ?

– Oui, j'ai joui. Mais toi qui me connais, tu sais ce qu'est pour moi cette première jouissance. Le déversement d'un trop-plein que le désir, né de l'attente, avait exacerbé. C'est ce que, vous les hommes, vous nommez : « se vider les couilles ». Une forme de soulagement, d'apaisement de l'envie. Le plaisir, ce n'est pas ça. Tu me l'as appris. Un premier – et unique – orgasme ne vaut pas grand-chose. C'est juste l'ouverture d'un grand opéra, le temps que l'on s'installe dans les ors et les velours cramoisis, pendant les heures de l'amour le lit devient théâtre à l'italienne, les corps vont chanter les plus grands airs, ils seront aussi violons et timbales – c'est toi qui m'avais appris cela, tu te souviens ? Tu parlais d'archet, de corde sensible, d'unisson, de vibratos… C'est vrai que parfois la distribution est si mauvaise qu'il vaut mieux s'en tenir à ce prélude. On récupère son manteau au vestiaire et on s'en va… Pour celui-là, combien de temps déjà ? Sept mois. Non, huit ! Déjà huit mois. Il me convient assez. Il n'a pas été long à deviner ce que j'aimais le mieux, il sait s'y prendre. C'est bien…

– Et après ?

– Après ? Il m'a laissée souffler un peu. Il m'a défaite de mon pull et de ma jupe. Il a posé sa tête sur ma poitrine afin d'écouter décroître les battements de mon cœur et lorsque celui-ci s'est remis à pulser d'un rythme régulier et tranquille, il a commencé à mordiller le bout de mes seins au travers de la soie ouvragée de mon soutien-gorge. Il ne m'en faut pas plus pour qu'un cheval se cabre dans mon ventre, tu me connais. Je n'y tenais plus. C'est moi qui ai défait l'agrafe, et dans ce geste de torsion de mon bras pour atteindre mon dos, je me suis cambrée et mes seins sont venus à lui. Pour qu'il les prenne, les presse. Les seins qui sont la partie la plus vulnérable chez les femmes, comment se fait-il que pendant l'amour, la main de l'homme puisse à ce point les malmener sans que les femmes en souffrent ? À l'inverse, le plaisir est là. Même lorsque la main qui les empoigne se fait violente. C'est étrange en effet qu'il n'y ait que la violence amoureuse qui mène au plaisir de la chair et non à la souffrance – par la chair. Il y a là une frontière invisible, je crois. Non ?… Qu'en penses-tu ?… Un seuil avec une porte interdite. Je comprends que certains veuillent franchir cette porte. Davantage de violence jusqu'à martyriser l'autre – ou soi-même. Jusque-là tenue en lisière par la juste mesure des gestes, quand elle est atteinte la souffrance se transmue alors en plaisir : menottes, flagellation, scarifications et entailles, brûlures… C'est le versant nocturne et infécond des corps, le « Soleil noir » des amants. Car, une fois la frontière passée, il n'y a plus qu'un vaste territoire dont l'horizon recule au fur et à mesure que l'on progresse. Comme le mirage de l'oasis pour celui qui s'est perdu dans les sables, celui-là dévoré par la soif – boire ! boire enfin ! – mais son désir est inextinguible, et il le sait.

… Non, cet homme ne m'a jamais fait mal, il ne le veut pas ni moi non plus. Sa violence s'arrête juste à la borne où mon excitation le mène. Il pétrit mes seins, aspire et mord encore leur pointe avec ce qui ne sera que brutalité apparente alors que c'est la douceur de la vraie force de l'homme. C'est cette force-là que je réclame. Il me la donne, à ma convenance… Je te parlais de ses caresses à mes seins ; elles durent alors que je voudrais les voir cesser, que ses mains retournent à mon ventre. Mais s'il les prolonge, alors qu'il aura perçu ma demande muette, c'est dans le but de faire de moi une affamée. L'assoiffée qui veut courir au puits. Son sexe, je le veux. Dans ma bouche, je le veux. Je ne vais pas être une femme pourvoyeuse de plaisir dès lors que je me mettrai à sucer. Son plaisir, je m'en fous ! C'est encore au mien que je travaille. Moi aussi, comme il le fait quand sa tête va à mon pubis, c'est dans son odeur que je plonge, celle que je lui connais et que sa pilosité d'où émerge la hampe du phallus retient dans sa broussaille. Narines tout ouvertes, je suis une animale… Je reconnais l'odeur, elle m'est devenue familière, elle est annonciatrice de la réplétion que je me promets en me jetant avec avidité sur ce sexe tendu. Il est là, ce sexe, dressé grâce à moi et pour moi. Je le sais gorgé du sang qui bat dans chaque veine de cet homme si vivant, si vigoureux… T'ai-je dit qu'entre-temps je l'ai désha-

billé, lui ? Je ne le veux pas passif alors qu'il est sur le dos, allongé de tout son long tandis qu'agenouillée, je me poste entre ses jambes. Passif, non – mais attentif et soumis, tout entier tourné vers moi au travers du plaisir qu'il va recevoir, parce que ce plaisir devra être, avant tout, le mien. La chaîne qui va de toi à moi, mon amour, passe par cet étranger à nous. Il n'est pas objet, il est relais entre toi et moi, et c'est pourquoi je n'ai pas à feindre, faux râles et faux gémissements. De cela, les femmes ne se privent pas, qui veulent hâter le dénouement, à moins qu'il ne s'agisse de laisser croire au connard entre deux âges, à moitié chauve, nudité se résumant en deux mots : « saindoux » et « guimauve », qu'il est le « coup du siècle », alors que ses seules vertus se résument à l'épaisseur du portefeuille ou à une position sociale enviable. Ah ! si les hommes entendaient parler les femmes entre elles !... Mais tu m'auras trop bien appris l'exigence et la quintessence du plaisir, comment on parvient à ces hauteurs-là pour que j'aie jamais eu besoin de feindre. Dès que m'apparaissent les premiers signes d'usure, ce qui pourrait être routine ou monotonie, la lassitude qui émousse chaque sensation, je pars. Je dis que c'est fini. Que je ne suis pas faite pour l'adultère. Pécheresse repentie, je veux revenir à mon mari – ce que j'ai fait est horrible ! Ma conduite est impardonnable ! D'affreux remords pour le reste de mon existence ! Bref, tout ce que l'on peut inventer en pareil cas. Et pour celui-là, comme pour ses prédécesseurs, ce temps viendra. Mais nous n'en sommes pas encore là...

Et, à propos, où en étais-je ?

... Ah, oui ! Je passe ma langue lentement, sous le scrotum, puis je remonte vers le gland. Nudité du gland que l'érection a dégagé du prépuce. Beau sujet de réflexion, que celui de la nudité ! Vous autres hommes qui vous figurez tout posséder d'une femme déshabillée toute entière parce que votre regard s'approprie chaque parcelle visible du corps féminin, vous qui pensez alors être le preneur de la citadelle, avez-vous jamais songé que chaque femme cache à l'intérieur d'elle une part imprenable, la part la plus sensible, la plus émouvante de sa géographie femelle ? On dit

du pubis qu'il est Mont de Vénus, et c'est cette colline qui empêche et arrête votre regard. Jamais, à l'inverse de l'homme, une femme ne sera totalement livrée. Et si la mise à nu est une mise à mort, c'est vous autres – les hommes – qui êtes cent fois plus en danger. Votre nudité est totale dès l'instant où votre gland est sans protection. Je sais que je pourrais me venger sur lui de toutes les humiliations que les hommes auront fait subir, depuis la nuit des temps, à l'espèce femelle. La peau est si fine, si transparente en cet endroit, que d'un seul coup d'ongle je pourrais griffer jusqu'au sang. À l'inverse, tant de fragilité m'émeut. Ma langue caresse, ma salive se fait abondante, elle humecte la paume de ma main pour faciliter le mouvement de celle-ci. Cette paume mouillée, enveloppante, glissant sur toute la longueur du membre – souplesse de mon poignet, pression légère et ferme tout ensemble de mes doigts – je veux qu'elle soit un avant-goût de la mouillure de ma chatte quand il me pénétrera. Pour l'heure, ma main et ma bouche se chargent du va-et-vient. L'amplitude du geste qui varie la cadence, j'y veille... Sans exagération aucune, je pourrais presque dire que le point de jonction des diagonales fictives partant des quatre points cardinaux de l'Univers, ce point se trouve ici, marque d'un pieu pour en indiquer l'endroit – bitte raide que je tiens dans ma main et vers laquelle convergent Espace et Temps confondus. Autour, plus rien : le vide, les minutes suspendues. Plus rien n'a d'importance que la perception extrême des plus infimes sensations. Je lèche, je branle, j'engloutis jusqu'au plus profond de ma gorge – ma main, ma langue, mes lèvres, ma bouche – j'aspire, je tête, je suce et je suce encore... En cet instant, surgit en moi la petite fille qu'on menait au Luna Park et à laquelle on achetait un gros sucre d'orge. C'est du sucre, c'est du miel, c'est doux au palais, à s'en user les lèvres, à en épuiser sa salive. Tout autour de la petite fille, il y a des musiques de limonaire, des guirlandes de lumière, des couleurs de carnaval, des roues, des enclumes. Il y a les baraques qui sentent bon et celles qui crépitent. Kaléidoscope géant, vertigo du plaisir, on pourrait se briser en une multitude d'éclats multicolores s'il n'y avait ce point d'an-

crage que l'on tient bien en main ; ici, recentrées toutes les émotions éparpillées. Et, sur la langue, plus violents que le sel et le piment : le miel et le sucre…

(Elle s'interrompt, arrêtée sans doute par des images d'avant et qui surgissent, là. Est-ce la foraine à la forte poitrine à demi découverte et aux paupières peintes, tendant, à l'enfant, par-dessus le comptoir, la friandise roulée dans le papier cellophane ? Promesse de plaisir infini que cette grosse tige qu'on porte à la bouche, que la langue va caresser, succion lente et appliquée pour ne pas perdre une once de douceur. Ou bien : récente image, souvenir de la veille – l'enfant devenue femme – la fellatrice qui a gardé en elle l'enfantine gourmande, ignorante de l'idée de péché, l'innocente jouissance qui donne l'Éphémère pour l'Éternité, comme si le plaisir ne devait jamais cesser.)

– Alors ?… Et ensuite ? Raconte.

– *Il a voulu qu'il y ait échange. Il a bougé et je me suis placée jusqu'à ce que nous nous retrouvions tête-bêche. Par le sexe et la bouche de chacun, soudés l'un à l'autre. Bientôt, la surenchère. Lequel le vainqueur parce qu'il aura su être le plus apte à mener l'adversaire jusqu'à la jouissance ? Lequel de nous le plus avide, la bouche la plus goulue, la langue la plus fouilleuse et habile ? C'est moi. C'est moi qui remporte l'assaut, puisqu'il s'écrie soudain :* « Attends !… Attends, pas encore. »

Il se renverse sur le dos, lutteur épuisé s'employant à reprendre ses sens, à laisser décroître par degrés le bouillonnement. Il n'a pas voulu se vider, déborder dans ma bouche. Ce qu'il veut, c'est le passage obscur, humide et gluant à la fois qui marque la jointure de mes jambes. Là, il se gouvernera mieux, il aura l'avantage. Il écarte mes cuisses. Je suis un compas ouvert et mes membres sont les rayons du cercle. Au centre du cercle, la cible rouge et rose de mon sexe. Il me force à mieux encore m'offrir : « Ouvre bien tes jambes ! » *J'obéis. Plus large, l'écartement. Je deviens* femme-géométrique *et l'homme est l'*arpenteur. *De quelle longueur, de quelle profondeur le goulet dans lequel il s'enfonce ? Imprécises ou variables ses mesures, puisqu'il lui faut encore et encore revenir et refaire son trajet. L'arpenteur m'arpente… Il me parcourt de tout son sexe tendu à l'extrême, pas un millimètre qu'il ne se doit d'oublier dans son exploration. Je ne sais s'il a besoin de mes encouragements, mais de ma gorge sortent ces mots qui valent autant pour lui que pour moi :* « Enfonce ! Enfonce-toi ! Défonce-moi ! »

… Je suis devenue sylve amazonienne et lui, le traceur d'une route qui part de cette clairière embroussaillée dans son entour par ma toison abondante, il s'enfonce dans la pénombre chaude et suintante d'une forêt équatoriale. Comme celui qui s'acharne à abattre des arbres multicentenaires, lui s'acharne à abattre mes défenses. Il me travaille à coups réguliers tel un madeircio *et la route lui appartient désormais. Il la parcourt à sa guise. Il peut, quand ça lui chante, s'arrêter à mi-course ou bien aller jusqu'au bout à m'en faire crier. Il peut en sortir pour le temps qu'il lui plaira et s'y engouffrer de nouveau, avec la lenteur ou la brutalité qui lui conviennent. Va-et-vient incessants qui me labourent quand il me bourre.*

Est-ce pour s'enfoncer plus profondément dans ce territoire devenu propriété, comme s'il voulait en barbare franchir la limite, violer les frontières, qu'il veut une autre approche plus propice ? Je suis à quatre pattes, croupe tournée vers lui. Et c'est vrai que, de la sorte, il va plus au fond. Je ne peux opposer aucune résistance, ni mes mains, ni mes jambes, ni mes bras pour freiner les mouvements de mon envahisseur. Suis-je encore une femme ? Je suis un orifice accueillant, rien de plus. Un orifice taillé à ses mesures, chaud et abondamment mouillé pour qu'une bitte s'y loge, s'y frotte. Je pourrais être un fruit mûr, une bête mammifère, un garçon même. Il ne voit plus mes seins. J'ai perdu mon identité. Tout comme il perd la sienne. Car, quand il se retire pour replonger en moi, ce pourrait être un autre que lui qui prendrait alors sa place. Quelle différence ? Nous ne sommes plus que tenon et mortaise, emboîtage de nos anatomies par son sexe

encastré dans le mien. Et comme cet assemblage de nos désirs doit se faire à la perfection, il pousse toujours plus au fond, à chaque coup de reins qu'il m'inflige.

... Je pourrais aussi te dire... Te dire que le lit est une plate-forme pétrolière au large des côtes. Moi, je serais l'océan avec, dans mes tréfonds, un endroit précis qu'il lui faut trouver, lui, le contremaître. Il manie la foreuse, tous muscles bandés à l'extrême, attentif et fort à la fois. Il se fout pas mal du tangage, des paquets d'eau qui submergent le pont. Il ruisselle et s'en moque. Il ne s'emploie qu'à une tâche : que son foutu engin aille là où il veut le mener ! Je suis la matière à explorer. Je sais que, placé comme il l'est, il se regarde faire. Et ce qu'il voit lui plaît, l'excite encore plus et l'encourage. Alors, il y va ! Il me pilonne et sa vitesse s'accroît en proportion de son acharnement à toucher au but. Et lorsqu'il m'entend crier longuement et que je m'effondre, il sait que l'explosion a eu lieu, enfin. Jaillissement du geyser blanc – et ma matrice est inondée de la substance d'une blancheur nacrée : son sperme. Sur les plates-formes pétrolières, le jet sera sombre. Et le pétrole, le brut, remonte à la surface. Il s'y répand et flotte, mollement...

Je flotte aussi.

Mes oreilles bourdonnent. Et mon cœur qui battait à se rompre, se calme peu à peu. Je tourne la tête et regarde la fenêtre. Dehors, l'océan mugit et il fait nuit tout à fait. Sur les vitres, à l'intérieur, un fin brouillard. Nos râles, nos souffles, nos essoufflements, tout ceci aura fait ce dépôt pareil au gel hivernal. Est-ce pour cette raison que de nouveau, j'ai si froid ? Je me lève et je me rhabille. Rapidement. Pendant que lui récupère ses vêtements qu'il enfile, je vais vers la fenêtre. Sur la buée des vitres, j'ai envie d'écrire l'initiale de nos prénoms. Le tien et le mien. Mais je ne le fais pas, sois rassuré ! Je me contente d'essuyer un coin du carreau, geste inutile, il n'y a rien à voir par-delà. Il fait nuit sombre. Noir absolu. J'entends qu'il me parle. Je l'écoute à peine. Je sais ce qu'il est en train de me dire, c'est à chaque fois pareil. Qu'il supporte de moins en moins nos rendez-vous clandestins, d'avoir à attendre toute une semaine pour ne m'avoir à lui qu'une heure ou deux,

que cela lui devient intolérable de me savoir à un autre. Il veut que je divorce, il parle de m'épouser... Pourquoi as-tu refusé que je dise la vérité ? Que je ne parle pas de ton... enfin, de l'accident ? Il m'a fallu inventer ces deux enfants qui me retiennent auprès de toi. « Je ne veux pas quitter mon mari. À cause des enfants... » *Je me sens ridicule et stupide en racontant cela ! Avouer que je ne te quitterai jamais, et que c'est par...*

(Il l'interrompt)

– Pitié ?

– Non ! Non ! Par amour. C'est parce que je t'aime et que nous nous aimons, et si profondément. Et si je prends des hommes, c'est parce que tu l'as voulu. Parce que tu m'as demandé de le faire. Forcée de mentir, je deviens aux yeux des autres une femme adultère. Et ce n'est pas ce que tu as voulu faire de moi, n'est-ce pas ?

– J'ai voulu te laisser vivante. Et belle ! Une femme perd de son éclat et de sa beauté lorsqu'elle ne baise plus. Et je veux te voir, avec cette lumière qui t'habite, cette auréole qui sanctifie les femmes comblées. Tu es si belle à regarder lorsque tu rentres. Botticelli ! Modigliani ! *Le Printemps*... Jeanne Hébuterne.

– Et je raconte bien ?

– Oui, tu racontes très bien, ma Shéhérazade ! Tes mots me rendent mes membres, ma vigueur. Je suis avec toi, avec vous, là-bas dans notre chambre. Et c'est moi qui suis l'homme avec lequel...

Elle est venue s'accroupir devant lui, pose sa tête sur les jambes inertes. Il lui caresse la joue, les cheveux. Elle ferme les yeux. Elle se sent si bien. La caresse à sa nuque, là où ses boucles s'emmêlent toujours. Elle s'endort presque, comme un chat qui ronronne et se laisse aller à une douce hébétude. Elle pense à ces deux jours passés chez sa sœur, comme chaque semaine. Il ne saura jamais de quel stratagème elle aura ainsi usé. Elle a appris –avec le temps – à si bien raconter.

Ce sera là, juste dans le creux de cette nuque, qu'un jour il mettra le canon du revolver. Celui-ci est dans un tiroir dont elle ne connaît pas l'existence. Petit secrétaire XIX[e] devant avoir cette particularité et qu'il a commandé à un de ses amis, antiquaire de la Rive Gauche. Le revolver ? C'est le jeune Maghrébin qui était jardinier chez eux, il y a deux ans. C'est lui qui l'a fourni. Fallait-il expliquer que lorsqu'il se trouvait seul, quand madame s'absentait pour deux jours, il craignait un rôdeur ? « J'm'en fous, moi monsieur ! Tu fais ce que tu veux avec. Tu dis pas que c'est moi, c'est tout. Tu payes bien, tu te tais, je me tais, et c'est très bien comme ça. Mektoub ! »

Elle ne verra rien. Elle ne sentira rien.

Ce sera un jour comme celui-ci. Elle aura fermé les yeux, bercée par la caresse, confiante et ravie. Repue. Comblée. Épanouie. Satisfaite en sa monstrueuse innocence. N'ayant rien compris. Elle aurait dû refuser. Protester : « Jamais ça ! »

… Profite bien, salope !

Il la hait.

« La Haine est le versant noir de l'Amour. »

30 avril 2005

Salomé

Rendez-vous

Encore un peu d'eau chaude et, promis, dans cinq minutes je sors ! Prendre un bain est vraiment un moment qui nous relie, je médite au milieu de la mousse, repense à notre dernière étreinte, me prélasse dans des huiles parfumées et Vous dédie toutes mes pensées, même les plus intimes. Vous êtes avec moi mon amour, mon Seigneur, mon Maître, présent sur chaque parcelle de ma peau que Vous avez caressée, embrassée ou fouettée. Même la peau fine et délicate sous mes pieds n'a pas échappé à la morsure de Votre cravache le jour où Vous avez décidé que mes chaussures étaient indignes de Vous, que la hauteur de mes talons était vraiment ridicule. Mais de tous les endroits de mon corps, celui qui a reçu le plus d'hommages est certainement mon cul. C'est Vous qui avez décidé qu'il soit toujours accessible, nu sous mes jupes. Vous me dites que sa blancheur n'est jamais aussi tentante que lorsqu'il est encadré par la soie noire du porte-jarretelles que Vous m'avez offert lors de notre quatrième rendez-vous.

Il est temps d'ailleurs que je m'habille si je veux être ponctuelle, car j'ai bien vite appris que Vous ne tolérez aucun retard. Ainsi ce mercredi après-midi, jour béni que le mercredi puisque c'est celui où je Vous vois, où par excès de zèle j'ai eu la mauvaise idée de me rendre chez le coiffeur peu de temps avant nos retrouvailles… J'étais arrivée avec vingt-cinq minutes de retard devant le seuil de Votre garçonnière. Maudit coiffeur qui n'en

finissait pas avec son brushing ! Essoufflée d'avoir couru jusqu'à Vous, j'avalais une grande bouffée d'air avant d'oser frapper à Votre porte. Je n'ai pas eu le temps d'esquisser un sourire, toute à la joie de Vous revoir après une semaine passée sans Vous, que Vous m'avez giflée, là, dans le couloir. Abasourdie par ce soufflet qui cuisait ma joue, je n'ai pu me justifier, m'expliquer, Vous supplier de me pardonner. Votre porte s'était refermée jusqu'au mercredi suivant, quinze heures.

J'étais toute jeune novice alors, apprentie en soumission, et c'est Vous qui m'avez tout appris. Chaque humiliation, chaque punition, chaque remontrance était destinée à m'élever, à me sublimer. Votre patience, Votre force de persuasion, Votre emprise sur moi m'ont façonnée, modelée jusqu'à ce qu'enfin Vous me jugiez digne de me présenter à Vos amis. Un an avait passé, 52 mercredis, 312 heures d'esclavage, 18 720 minutes de plaisir pur, lorsque ce jour-là, j'ai reçu de Votre main un collier de métal, lisse, poli, étincelant comme un miroir. Vous l'avez passé autour de mon cou et avez clos le cadenas qui en assurait la fermeture. J'étais tremblante de peur et totalement éperdue d'amour. Ainsi Vous me reconnaissiez enfin le droit d'être Votre soumise, moi qui ne connaissais de Votre vie que les 6 heures par semaine pendant lesquelles Vous me battiez et m'éduquiez. Je ne connaissais ni Votre nom ni Votre profession, ignorais si Vous étiez marié, si Vous aviez des enfants et avais l'interdiction absolue de Vous joindre. Comment l'aurais-je pu d'ailleurs, je ne connaissais que l'adresse de Votre garçonnière, ne pouvais Vous appeler que « Maître », et Vous ne m'aviez donné aucun numéro de téléphone ? Vous ne m'appeliez jamais. Jamais Vous ne m'accordiez plus que cette parenthèse irréelle, chaque mercredi de 15 heures à 21 heures. Jamais nous n'avons partagé un dîner, une séance de cinéma, une promenade main dans la main au bord de la Seine. Et pourtant, pour rien au monde je n'aurais échangé ma place.

Ce mercredi-là, j'étais à genoux devant Vous, les yeux bandés, lorsque Vous m'avez annoncé que trois de Vos plus chers amis, Maîtres tout comme Vous, étaient présents. Je me suis sentie pâlir. La sueur s'est mise à perler à mes aisselles et mon sexe s'est mis à gonfler, à palpiter, à mouiller.

Vous m'aviez demandé d'écrire à Votre attention un texte par lequel je renouvelais mon engagement en tant que soumise, mon don total, corps et âme, à Votre cause. Je m'étais acharnée des heures entières, heures d'insomnie pendant lesquelles je cherchais les mots les plus justes pour Vous exprimer à quel point je Vous appartenais toute entière. Et là, devant Vous, devant Vos amis, les phrases tant de fois modifiées jusqu'à en être ciselées aussi précisément qu'un diamant, je ne me les rappelais plus.

J'ai bafouillé quelques mots inaudibles et sans intérêt. Je m'attendais à l'une de Vos terribles colères, à une sanction aussi immédiate que douloureuse, mais, à ma grande surprise, il n'en fut rien. Des mains fermes et chaudes se sont pressées sur mon corps, me fouillant, m'explorant dans le moindre repli. Je me sentais palpée, examinée comme un morceau de viande et pourtant j'aimais cette sensation d'être livrée en pâture à Votre désir et à celui de Vos complices. Des doigts inquisiteurs m'écartelaient, exploraient sans ménagement mon sexe trempé et mon cul de plus en plus ouvert, dilaté, accueillant. Bien vite quatre queues tendues ont remplacé ces mains, ces doigts. Vous m'avez baisée, enculée. Vous avez forcé ma bouche. J'ignorais lequel de vous quatre investissait une place. Parfois j'avais le sentiment que ces queues bandées se démultipliaient, se clonaient. Ce n'était plus quatre verges, mais vingt, quarante, cinquante qui me perforaient. Une forêt de bites se refermait sur moi, inextricable buisson de queues dans lequel je me perdais. J'ai souvenir d'une jouissance explosive qui ne cessait plus, d'avoir atteint un degré de conscience aigu comme si chaque cellule de mon corps possédait chacune les cinq sens qui nous régissent. Je

flottais au milieu de vous comme dans une bulle d'infinie conscience sensorielle.

Je me décide enfin à sortir de l'eau, me frictionne, me sèche vigoureusement afin de sortir de la douce torpeur mélancolique dans laquelle je m'étais plongée avec délices. 13 h 23 déjà ! Il est grand temps de me préparer pour notre rendez-vous. J'ôte la gangue de plastique que j'ai confectionnée afin de ne pas rouiller, gripper le mécanisme du cadenas fixé à mon collier. Je l'huile, l'essuie, fais briller le cercle de métal qui enserre mon cou. Il ne me reste plus qu'à me maquiller (légèrement), me parfumer (discrètement) et à me vêtir. Voilà déjà une semaine, juste après Vous avoir quitté la semaine dernière, que je m'interroge sur ma tenue d'aujourd'hui. Elle est là qui m'attend, sagement exposée sur mon lit qui n'a jamais connu l'empreinte de Votre corps. Un chemisier de soie lavande, une jupe à godets noire dans un fin lainage, une veste cintrée, noire elle aussi, une paire de bas fins à couture et mon porte-jarretelles fétiche, le premier que j'ai porté. Me voici prête, je chausse mes escarpins, enfile un manteau, car malgré un magnifique soleil automnal, je suis gelée. Ai-je le temps pour une cigarette ? J'avale goulûment la fumée comme si ma vie en dépendait et referme la porte de mon appartement. Je serais de retour dans quelques heures, mais ai à chaque fois l'impression que je regarde mon intérieur pour la toute dernière fois.

Mes talons claquent joliment sur le bitume, et je me trouve jolie dans le regard des passants. Je descends quatre à quatre les marches de la station Miromesnil, tourne à droite direction Mairie de Montreuil. Le métro ne tarde pas à arriver sur le quai et je me laisse porter à l'intérieur de la rame par le flot de voyageurs. Mon esprit vagabonde encore vers Vous, et je fixe mon reflet dans la vitre sans le voir. Savez-Vous à quel point parfois je Vous ai haï ? Souvenez-Vous de

cette terrifiante séance où j'avais cru, une fois encore, que ce serait notre dernière fois.

J'étais nue, enchaînée, poignets et chevilles munis de lourdes chaînes, un rosebud planté en moi, attendant de Vous servir. Après avoir siroté longuement, lentement une coupe de champagne, tandis que j'étais à Vos genoux, Vous avez subitement décidé que le fait d'être investie analement n'était pas suffisant et avez occupé mon sexe d'un gode de taille respectable, solidement fixé à mes hanches par une corde. Vous savez que je déteste cela, mais je ne pouvais pas me rebeller, craquer, pas si vite, pas alors que Vous m'aviez ouvert Votre porte à peine quelques instants plus tôt et que notre séance débutait à peine. Attachée à une échelle, les poignets immobilisés, Vous avez un peu joué avec moi, mais c'est Votre discours surtout qui me troublait. Les larmes n'ont pas tardé à couler le long de mes joues. Vous me menaciez de porter ce gode chaque nuit, tous les soirs de ma vie. Vous ne pouviez pas me demander pareille chose ! Il était impossible que Vous puissiez ainsi investir mon intimité ! Je n'étais pas prête encore à vivre ce genre de chose, être dominée à distance, accepter Votre emprise totale et absolue sur ma vie ! Que j'étais jeune, innocente et naïve alors et il était normal que Vous profitiez ainsi de ma candeur, que Vous vous amusiez de mes frayeurs. Sur le moment, ligotée à cette échelle, je Vous détestais, Vous haïssais, me promettais que jamais, plus jamais, Vous ne me verriez une fois encore franchir cette porte. Je Vous suppliais, Vous promettais d'accepter tous les piercings qui Vous plairaient de me faire poser, tous les châtiments que Vous jugeriez nécessaires, toutes les horreurs que Vous pourriez me faire subir au lieu de cela. Je ne savais plus ce que je Vous disais, je n'arrivais plus à réfléchir, à coordonner mes idées. Les mots se suivaient dans un discours totalement décousu, sans aucune logique, n'ayant comme ligne directrice que mes larmes, mes reniflements et mes hoquets. Je voulais que cela s'arrête, que Vos mots, tels des aiguilles qui

m'auraient transpercée, cessent de parvenir à mes oreilles, avoir un petit moment de répit, savoir que tout cela n'était que pour jouer, que pour m'effrayer… Puis Vous m'avez fait jouir, bougeant de plus en plus vite le gode jusqu'à buter au fond de mon sexe. Je me sentais chienne, perforée, ouverte, salope. Je m'asphyxiais à demi, entre jouissance et frayeur, jouissant de ma peur, terrorisée par ma jouissance.

République. Je dois descendre pour ma correspondance. Je surnage parmi la foule, portée par mes souvenirs. Un escalator, deux longs couloirs, direction Gallieni. Me revoici dans une nouvelle rame qui m'emporte vers Vous, me rapproche de Vous et moi je replonge dans ma mémoire, dans ma chambre aux secrets.

J'avais repris un peu mes esprits. Allongée sur le sol, les yeux clos, l'esprit déjà ailleurs, je me laissais emporter vers de nouveaux rivages. Une sensation familière sur ma peau, une lame froide, acérée dessinait sur moi. La lame se faisait insistante, je me sentais découpée, lacérée. La lame virevoltait de mes seins à mon ventre, descendait jusqu'à mon sexe, faisait un détour sur mon dos, mes fesses, revenait sur mon ventre, entaillant la chair, s'arrêtait sur mon cou, longtemps, jusqu'à me faire perdre la tête. Je devenais folle, jouissant de cette impression que Vous alliez finir par me tuer, que la lame ne s'arrêterait pas là, que je n'étais plus qu'un morceau de viande que Vous étiez en train de détailler, un monceau de chair sur lequel Vous aviez décidé de pratiquer une autopsie. Vous vouliez voir ce que j'avais dans les tripes, et je me retrouvais complètement ailleurs, sur un rivage inconnu, dans une scène surréaliste où tous les hommes sont des bouchers. Je m'étais échappée vers une destination abracadabrantesque où le moindre souffle devenait lame invraisemblable.

Loin de me laisser reprendre mes esprits, Vous avez glissé ma tête dans un sac afin de me faire suffoquer encore plus sûrement que par strangulation. Je ne contrôlais plus rien, ne

sachant plus si j'étais encore de ce monde, si je riais ou pleurais, jouissais ou pissais ou tout cela à la fois. J'étais complètement ailleurs, n'ayant plus qu'un phare dans ma nuit, qu'un seul point d'ancrage, Vos mains sur moi, Votre sexe en moi. J'étais depuis longtemps passée de l'autre côté du miroir. Aujourd'hui encore j'ignore si Vous m'y avez suivi, si Vous aviez envie de m'y suivre. Vous êtes-Vous jamais abandonné ?

Mais voici déjà ma station. Je tâche de reprendre mes esprits et dédaigne l'escalator. J'ai dix minutes d'avance et m'octroie le droit d'aller boire un expresso à la terrasse du Saint Amour.

Je pensais qu'après de telles émotions partagées, la fin de l'après-midi serait un peu plus calme. Qu'est-ce qui m'a pris de penser une chose pareille ! Attachée le long du mur, Vous m'avez fouettée, agaçant ma peau déjà martyrisée. Le moindre effleurement était une torture et Vous étiez en train de me flageller. La séance de fouet ne fut pas l'une des plus dures que j'ai eue à supporter, mais mon esprit était déjà sur une autre planète et mon corps atteignait sa limite. Qui des deux a dit stop en premier ? Est-ce mon corps qui a renoncé à en supporter davantage ? Est-ce mon esprit qui a demandé pitié en premier ? Je ne faisais plus la différence entre les coups qui se succédaient et mes sanglots qui ne tarissaient plus. Imperturbable devant mes ruades et mes esquives, Vous continuiez à me battre, à me frapper, repoussant encore un peu plus loin le moment où un baiser viendrait tout apaiser. Vous n'avez pas posé Vos lèvres sur les miennes. Vous avez simplement caressé ma joue en disant :

– Maintenant je sais que tu aimes la douleur, tu seras fouettée à chaque fois.

Mon café est froid, je l'avale d'un trait et paye ma consommation. Il est l'heure de Vous retrouver. Je pousse la porte du

cimetière du Père-Lachaise. Allée 5. Numéro 24. Voilà six ans que Vous reposez sous cette stèle de granit. Six ans que je connais enfin Votre nom et que je continue de Vous appeler mon Seigneur et Maître, six ans que je n'ose pas Vous demander où se trouve la clé du cadenas de mon collier. Six ans que je suis une soumise qui attend de retrouver son Maître, chaque mercredi à 15 heures très précises…

Sabine Verrona

Èva

La journée dégoulinait lentement. Èva déambulait dans le silence de la maison accomplissant machinalement les tâches quotidiennes comme si c'était des corvées.

Elle s'approcha de la porte-fenêtre, son front rencontra la fraîcheur de la vitre. Elle joua avec le volant de son déshabillé, écarta les jambes et emprisonna son sexe qui réclamait. Elle appuya ses seins contre la porte fenêtre comme si ce geste allait pétrifier ses envies. Elle se dirigea vers le canapé, s'allongea, posa ses mains contre son ventre et soupira.

Èva pensa à cet homme rencontré quelques jours plus tôt. Elle le relut dans sa mémoire, peina. Il se matérialisait difficilement, car les sensations ressenties évinçaient le physique. Beau ? Elle n'aurait pu le dire, ses critères étant assez farfelus. Elle relia comme un puzzle les images émergentes et, brusquement, sans vraiment y penser, elle dégagea son déshabillé. Sa main captura le sein jugé trop petit, le malaxa à travers le caraco et, sans vergogne, son autre main tira l'échancrure pour pincer son mamelon jusqu'à la souffrance, ce qui, paradoxalement, électrisa son ventre et réveilla son sexe. Elle crocheta entre ses ongles le téton qui se dressait, le tirant si fort qu'un râle se manifesta au fond de sa gorge. Sa main caressa son pubis, elle pourchassait son bouton qui se dressait puis fouilla son sexe pour capter l'humidité croissante et revint mouiller puis tourmenter ce bourgeon de plaisir.

Des images interdites qu'elle voulait refouler la défiaient. Plusieurs hommes avides se disputaient son corps, la harcelaient, la tripotant sans pudeur, l'insultant en la forçant à exécuter des postures pornographiques qui intensifièrent son embrasement. Elle continua à se soumettre à la violence de ces assauts convoités, ses gémissements et sa respiration s'accélérèrent, puis subitement la censure foudroya son ascension et, malgré l'extase qui la talonnait, elle ne put accéder à la jouissance.

Sans être rassasiée, un peu lasse, elle sombra dans une somnolence qui invita multiples pensées. Elle souhaitait sincèrement vivre ce qu'elle nommait ses extravagances, refusant de se priver de délires qui surgissaient de plus en plus régulièrement et d'autant plus qu'elle les imaginait porteurs de délices.

Réorganisant ses pensées qui à présent la saturaient de honte, elle se prépara à sortir, car elle se rendit compte qu'elle devait passer au centre commercial, Nadine l'ayant priée de lui rendre au plus tôt son tailleur emprunté depuis des mois. Repoussant sans cesse le moment, Èva avait négligé de faire nettoyer l'habit qu'elle devait lui remettre le soir même.

Circulation effroyable, Èva arriva tant bien que mal pour déposer le tailleur qu'on lui promit une heure après. Elle profita de cette heure pour s'offrir une pause café avant d'aller fouiner à la librairie du centre commercial.

Installée à la cafétéria, ses fantasmes toujours présents, Èva guettait la foule sans la voir. Elle fouilla son sac, sortit un petit poudrier, vérifia du bout des doigts ses pommettes rosies, lissa ses sourcils, replaça sa frange tout en passant sa langue sur ses lèvres encore fardées.

C'est à cet instant qu'elle se sentit épiée.

Elle vit le regard de cet homme tomber sur le bout de ses bottes pour remonter lentement sur la fente de sa jupe qui découvrait le sillon de ses jambes croisées. Ses yeux la fixèrent un instant et, dans un soupir, il attrapa un de ses petits cigares, le prépara, l'humecta. Va-et-vient entre ses lèvres et

sa bouche, Èva scruta sa langue courir, comme la sienne aurait pu le faire contre son sexe tendu de désir. Instant furtif, avant que la caresse visuelle se réamorce, elle le croisa du bout des yeux. L'homme prenait son temps, faisait durer le moment. Alors qu'il rejetait en un souffle la bouffée inhalée, son élégante main esquissa un large geste pour chasser les volutes nébuleuses.

Elle imagina avec minutie ses doigts fourrageant son sexe et ferma les yeux, instant pendant lequel l'envie de cet homme qui lui plaisait remplit son ventre. Il s'appliqua en un sourire à évaluer l'écart qui se creusait entre ses jambes. Une nuée de papillons vibrionnant embrasa son sexe et pour ne pas fausser l'émotion elle s'interdit de bouger, le fixa puis osa lui permettre d'infiltrer sous sa jupe en décroisant les jambes.

Les yeux de l'homme touchèrent ses genoux, caressèrent une cuisse, contournèrent l'autre, se sauvèrent pour sonder la couleur de l'étoffe de son sous-vêtement. Elle imaginait qu'il voyait plus qu'il ne devinait en pensant que le regard tournoyait contre la soie de son shorty, heurtait le renflement de chair doux et tiède, et cet instant la foudroya d'un plaisir inédit. L'intensité du regard qui la détaillait et la scrutait était intimidante, immédiatement une chaleur enivrante lui monta aux joues, son cœur se précipita, elle rougit, il sourit. Un portable sonna et les murs du café redevinrent réels. Abasourdie, Èva était proche de l'évanouissement et plus proche encore à consentir d'aller vivre, sur le champ, avec cet inconnu, d'affolantes caresses. Avant que sa raison ne chancelle et qu'elle n'ose interpeller cet homme, elle le vit se lever et s'éloigner sans un regard.

Tourmentée, mais presque soulagée, Èva soupira, régla sa consommation et décida de s'offrir quelques livres. Tandis qu'elle se levait, ses mains lissaient sa jupe qui laissait deviner le galbe de ses jambes. Èva faisait toujours en sorte de choisir ses toilettes pour attiser la convoitise.

En arrivant dans la librairie, Èva navigua entre plusieurs

curieux, à la recherche d'un livre attrayant. Elle en consulta plusieurs mais n'en sélectionna aucun et finalement agacée, décida de se rendre du côté des compact-discs quand elle fut attirée par le rayon des lectures érotiques.

Discrètement, elle jeta des regards prudents autour d'elle considérant que tout le monde allait deviner l'état dans lequel l'inconnu l'avait abandonnée sans l'apaiser. Elle se dirigea vers le stand qui s'avéra désert et, rassurée, commença à parcourir divers ouvrages. Tout en feuilletant d'autres livres, elle tentait d'afficher un air naturel et neutre. Néanmoins, Èva était parfois gênée par le ton direct utilisé par certains auteurs et en même temps assez émue par ces mots qui engendraient des images troublantes. Elle fut saisie quand elle se rendit compte qu'elle aurait voulu intégrer certains livres, rejoindre ces héroïnes inventées, subir ce qu'elle lisait.

… Les doigts de Corinne fouillaient le cul de la femme pour l'ouvrir et lui faire accueillir le sexe de Gilles. Les filles continuèrent leurs caresses puis dégagèrent la femme de l'étreinte de l'homme, la firent poser à genoux au milieu de la pièce tandis que Corinne martyrisait toujours le téton qui vira au pourpre…

L'esprit et le corps en ébullition, Èva tourna quelques pages et continua,

– *… L'homme force son anus abondamment mouillé…*

C'est alors que Èva sentit quelqu'un tout contre son dos. De chaudes mains enveloppèrent ses hanches. Elle sursauta, lâcha le livre. D'un mouvement brusque, elle chercha à se retourner, mais l'homme l'en empêcha en se rapprochant davantage. Il était si près d'elle qu'elle pouvait percevoir son sexe en érection.

– Chuchotez la suite, ordonna-t-il lentement à son oreille.

Elle se devinait rougissante et, ne sachant quelle attitude adopter, patienta sans bouger. L'homme attrapa le livre, lui présenta ouvert et attendit qu'elle s'exécute.

Crispée, prisonnière d'une singulière immobilité, seule sa poitrine palpitante témoignait des sentiments qu'elle éprouvait.

Il reprit doucement :

– Lisez !

D'une voix bredouillante, Èva commença la lecture :

– *… L'homme force son anus abondamment mouillé et dilaté par les caresses…*

Le souffle court, la gorge nouée, Èva ne put continuer. L'homme comprima plus fort ses hanches et articula d'une voix douceâtre :

– À présent c'est un ordre, continuez !

Èva reprit le livre dans ses mains tremblantes et murmura :

– *…L'homme force son anus abondamment mouillé et dilaté par les caresses. Il la force et elle accepte qu'il s'insinue profondément dans le fourreau étroit. Entreprenant un mouvement violent, il fourre frénétiquement cette avide salope et veut l'animer de mouvements contraires à ceux qu'elle reçoit dans la chatte. Alors que les deux hommes exercent alternativement leur pression, s'arrêtant parfois, recommençant plus violemment quelques secondes après, un couple arrive et les mate. L'homme tout en commençant à se masturber saisit une lanière de cuir…*

Devant l'impossibilité de poursuivre, Èva abandonna le livre, baissa la tête et soupira. À l'instant où l'homme en attrapa un autre, un vendeur les interpella en leur demandant s'ils avaient déniché ce qu'ils cherchaient. Elle profita de cette aubaine pour se libérer de l'étreinte, ramasser son sac et son manteau avant de se diriger vers la sortie. Elle n'osa se retourner pensant que l'homme était à ses trousses. Une multitude de questions l'interpellaient. « Cet homme était-il le même que l'inconnu de la cafétéria ? Un autre, passionné de sensations insolites ? Et si c'était quelqu'un qu'elle connaissait ? »

Une dernière question l'assaillit, « Et si elle avait congédié sa morale pour se laisser faire, que se serait-il passé ? » Par ce doute, une partie d'elle-même la narguait. Èva avait peur mais

voulait s'éprouver par le sexe et ne souhaitait que du bien de ce qu'elle était capable d'imaginer. Au fond, elle savait qu'elle désirait s'offrir des sensations encore inconnues. Ouvrant son sac à la recherche de ses gants, elle le vit dans la contre-poche. Avec un sourire à peine dissimulé, elle l'attrapa. Jugeant ses refus de plus en plus futiles, elle se décida. Sans réprimer sa folie et sans s'autoriser un temps de réflexion qui aurait pu lui faire changer d'avis, elle ralentit le pas, se retourna, reconnut immédiatement l'inconnu de la cafétéria qui lui sourit. Il se rapprocha tant qu'elle sentit son souffle contre sa joue. Sans un mot, elle glissa aux creux de sa main son vibreur doré.

Sans marquer de surprise, l'homme lui emboîta le pas quand elle se hâta en grandes enjambées vers une porte où était inscrit « Galerie technique – Défense d'entrer ». Èva actionna la lourde poignée qui céda à sa volonté. Se trouvant face à lui, elle quitta son manteau pendant qu'il élaborait quelques caresses contre ses seins. Il la débarrassa de son cache-cœur, rabattit le soutien gorge, contempla ses seins. Lentement, tout en la fixant droit dans les yeux, l'homme commença à griffer sa poitrine. Les seins laiteux se marbrèrent et immédiatement les pointent se dressèrent. Il stoppa un instant, jugeant de l'effet, puis entreprit de mordiller chaque téton écarlate. Èva ne put contenir quelques gémissements qui engagèrent l'homme à continuer plus vivement, exigeant ensuite qu'elle agrippât elle-même ses tétons, les pinçât, les roulât entre ses pouces et index, avant de les étirer de façon considérable pendant que l'homme glissait sa main sous sa jupe, frôlant son entrejambe.

Subitement, tout en souriant il sortit un cutter. Livide, Èva se raidit, voulut s'échapper, mais il lui fit goûter la morsure de la lame contre sa joue, la fit pivoter en la courbant face au mur, retroussa sa jupe et fit glisser lentement la lame contre son collant qui céda et délivra ses fesses charnues. À présent, son corps entier pesait contre elle et, tout en mordillant sa nuque, il intercala une jambe entre les siennes, maltraitant ses seins, les écrasant avant d'en distendre les

pointes. Puis, libérant la pression de sa jambe, son doigt suivit le contour de ses fesses. Il roula le shorty contre ses genoux, caressa l'intérieur de ses cuisses avant de venir écarter les lèvres humides, insinuer un doigt qui buta contre le bouton érigé pour ensuite frôler la bordure de son anus qui devint de plus en plus souple. De son autre main, il empoigna un sein avant d'emprisonner le téton dressé.

Pendant qu'il faisait glisser le shorty contre ses chevilles, elle entendit le cliquetis de sa ceinture, et il la pénétra sans plus de préliminaire. L'homme dessina lentement un cercle contre son anus sans résistance qui accueillit son index. De son doigt introduit, il sentit son sexe évoluer en elle ce qui décupla son excitation. Il empoigna férocement ses hanches, ses seins ballottant au rythme qu'il ordonnait, elle se cambra, gémit, il ralentit les mouvements s'appliquant à la plus grande lenteur qu'elle puisse endurer. Il discerna sa reddition quand elle soupira et que son corps se fit plus lourd. Il choisit cet instant pour faire glisser le vibreur contre ses lèvres, le plonger dans sa bouche pendant qu'il mouillait son pouce, l'enfonçant dans son cul en la massant délicatement.

Il s'évertuait à apprivoiser ce sexe inconnu en multiples caresses puis, saisissant le toy, le dirigea contre le seuil étroit de son cul. Elle le reçut avec de petits cris et, lentement, l'homme le fit coulisser tout en reprenant ses allées et venues bien profond dans son sexe. Furieusement, il précipita la cadence quand il la sentit enfin à lui, offerte dans une succession de murmures et de soupirs. Sans perdre un instant l'homme la fit pivoter, l'obligeant à s'accroupir, la plaquant contre son sexe. Alors qu'elle l'enrobait et que ses lèvres glissaient sur son gland pour l'aspirer il maintenait sa tête en lui ordonnant de le regarder. Alternativement sa langue et ses doigts humides parcoururent avec raffinement les zones sensibles. Elle était ravie d'entendre ses gémissements, puis un spasme se manifesta, mais il se retint, se figea. Elle goûta de sa langue la sève qui commençait à poindre, reprit dou-

cement, progressivement le ballet des caresses avec sa bouche.

Une forte poussée de ses hanches le pressa au fond de sa gorge, sa troublante senteur, ses poils humides, se collèrent contre son visage. Il se maîtrisa un instant, puis n'y tenant plus accéléra, ralentit le va-et-vient, accéléra à nouveau. Au moment où son propre plaisir atteignit le paroxysme, il grogna sa jouissance quand sa semence jaillit, éclaboussant le visage et les seins d'Èva qu'il barbouilla de son sexe.

Toute alanguie, flottant encore dans une béatitude indescriptible, elle entendit la porte claquer. Fascinée par cet épisode, elle regroupa par gestes automatiques ses effets, sortit enfin de sa torpeur et, encore hébétée, se rhabilla avant de quitter le local.

Èva ne put résister à retourner au stand, découvrit le livre dans la position où elle l'avait laissé, le referma pour le ranger, mais, changeant d'avis, rechercha l'extrait lu et vit, en pleine page, inscrit en rouge, un numéro de portable et l'inscription « À bientôt ? »

Avec un large sourire, elle se dirigea vers la caisse pour payer ce livre qui, désormais, faisait partie de sa vie.

Yo

Attache-moi !

Fin juillet, les rues de Paris sont belles sous le soleil, Rose est seule à la terrasse d'un café, elle n'attend personne, et son esprit vagabonde…

Comme souvent, ses rêves, très modestes au début, commencent à enfler comme une voile de bateau, ils poussent, deviennent prégnants, presque dictateurs. Rose sait que l'un d'eux prendra le pouvoir, et qu'elle finira par se soumettre : elle sait qu'à ce moment-là, elle mettra tout en œuvre pour agir sur ce rêve, pour lui donner vie… Pour l'instant elle ne sait pas encore lequel gagnera, alors elle les accueille tous, les admire, les écoute, leur donne des noms : voici « Belzébuth », ce rêve récurrent et sulfureux où elle s'éprend d'un être mi-homme mi-diable… Cet autre, où elle est couverte de fruits juteux, de crème et de chocolat fondu, et servie en dessert dans une fête, elle décide de le nommer tout simplement « Délices »… Et ce troisième, où deux hommes bien membrés sont à sa disposition toute une nuit, il s'appellera « Maîtresse Rose »… Elle hésite un moment, et conclut après réflexion qu'il faudra au moins trois hommes à Maîtresse Rose !

Elle connaît bien ces scénarios, et leur effet presque immédiat sur son sexe, mais elle commence à s'en lasser et à trouver que sa vie érotique sombre dans la monotonie !

Relevant les yeux, Rose voit un homme assis à la table voisine, qui la scrute intensément… Elle aurait bien envie de le

relier à l'un de ses rêves… mais il ne peut pas être Belzébuth, car s'il est bien l'homme de son fantasme, il lui manque cet éclat fulgurant du diable… Elle a du mal à l'imaginer en train de lécher son corps enduit de chocolat, et de chercher avec ses dents les fraises qui s'écrasent entre ses cuisses… Alors, il pourrait être l'un des trois hommes de son dernier rêve, s'agenouiller devant elle, lui masser longuement les pieds, remonter doucement le long de la jambe, effleurer le genou, poursuivre sa route… Non, décidément, le scénario n'est pas à la hauteur de ce qu'elle pressent, et peut-être qu'aujourd'hui elle va enfin lâcher prise… Elle a maintenant très peur, et malgré cela l'invite à sa table d'un signe de la main. Quand l'homme se lève, Rose sent son sexe s'alourdir et mouiller, et se dit que la journée s'annonce bien !

En prenant place, l'homme lui confie :

– J'aimerais savoir à quoi vous pensiez, car vos yeux étaient si brillants…

Rose le toise et lui répond fièrement :

– Je pensais à ce que je vais vous dire maintenant : je suis à vous pour trois heures…

L'homme se tait un moment, la dévisage, regarde ses seins qui pointent sous le corsage, remonte vers ses yeux, et déclare :

– La vie est parfois merveilleuse… Il se trouve que j'ai besoin d'une femme pour un moment ! Et il me semble que vous pourriez convenir !

Il s'arrête un moment, observe Rose qui a perdu sa fierté et tente de cacher son trouble, puis il reprend :

– Si vous êtes vraiment à moi pour quelques heures, enlevez votre slip et posez-le sur la table, en signe d'accord.

Rose sursaute, étonnée, mais elle s'exécute, avec un regard fugitif vers les tables voisines… Elle s'attendait, avec sa proposition, à le mettre en difficulté, mais il semble à l'aise, royal même, et c'est elle qui commence à chavirer ! Elle adore cette sensation intérieure de flottement, de légère peur mêlée d'excitation…

L'homme reprend la parole, avec une voix sourde qui fait vibrer le ventre de Rose :

– Maintenant vous allez m'accompagner dans un restaurant ; si vous éprouvez le besoin de me parler, vous m'appellerez Monsieur.

Rose se dit qu'elle va peut-être perdre trois heures… mais son sens aigu de l'engagement est le plus fort. Elle se lève, esquisse un geste vers son slip, mais l'homme l'a déjà saisi et le glisse lentement dans sa poche en la regardant fixement.

Ils sortent tous les deux et marchent un moment sans parler. Rose se sent gênée, s'interdit toutes les questions qui lui montent aux lèvres… « Quel est votre prénom ? », « Où va-t-on ? », « Que pensez-vous de moi ? » Elle s'applique à montrer un air dégagé, trouvant qu'il est bien prétentieux de se faire appeler Monsieur, et se disant qu'après tout une après-midi perdue dans une vie, ce n'est pas si grave !

« Monsieur » sait où il va, car il marche d'un pas décidé, en dépassant plusieurs restaurants qu'il ne regarde pas. Il s'arrête devant une porte massive, affichant une plaque discrète que Rose ne parvient pas à déchiffrer. Il a déjà sonné, et la porte s'ouvre sur un lieu sombre mais chaleureux, les murs tendus de velours rouge, des bougies sur les tables, un air de jazz en sourdine. Rose se dit qu'au moins la musique est bonne… Quelques personnes sont là ; Monsieur s'approche d'un convive à l'âge respectable, le salue puis l'invite à s'asseoir à sa table, avec Rose. Il se tourne ensuite vers elle d'un air déterminé et défait un à un les boutons de son corsage, montrant à toute l'assemblée qu'elle n'a pas de soutien-gorge ! Rose vit quelques instants de honte et retrouve enfin la fierté qui la soutient et la rend belle.

Ce vieux monsieur est adorable avec son bon sourire et ses yeux rieurs. Il est entouré, et tout le monde lui parle avec respect. Rose apprend que c'est un artiste en bondage, qu'il pratique cela depuis fort longtemps, en cachette de ses proches, et qu'il aime se faire appeler Tonton Ficelle. Rose a le coup de

foudre pour cet homme modeste et merveilleux ; le repas est fort agréable à ses côtés.

Soudain, il sort de son sac une petite pochette, ajuste ses lunettes, et brandit deux pinces dont il semble fier.

– Je les ai achetées au BHV, et il a fallu que je les règle pour qu'elles soient plus douces…

Rose rit ; elle adore ces artistes qui récupèrent, bricolent, façonnent des objets pour vénérer la femme !…

Il la regarde, les pinces à la main, et ses yeux descendent vers ses seins, qui sont assez généreux :

– Est-ce que je peux vous les poser ?

Rose rougit, heureuse d'être choisie… Elle acquiesce et met un point d'honneur à rester immobile lorsqu'il pose les pinces. Elle se sent très fière, exhibant ses tétons, et regarde Monsieur qui ne fait aucun commentaire mais sourit légèrement.

La salle s'anime de plus en plus, on entend quelques claquements de fouet, Rose y semble indifférente, car toute son attention est occupée par ces deux hommes, son regard va de l'un à l'autre, sa volonté est comme aspirée… La voix grave de Monsieur la fait sursauter ; il invite simplement l'artiste à continuer son œuvre…

Avec un air tranquille, le vieil homme fouille dans un deuxième sac, sort un amas de cordelettes, demande à Rose de se lever, la jauge comme un artisan qui se mesure à un bloc de pierre avant de le tailler, et commence à se mouvoir, tel un danseur. Il s'active, la corde s'enroule, les nœuds se font comme par magie… Rose prend peur quelques secondes, lorsqu'elle le voit s'approcher, le rouleau de corde à la main ; mais très vite, le charme opère, et Rose se sent devenir matière, objet à façonner, objet vénéré par l'artiste, ce qui lui permet de se laisser aller entre ses mains.

De temps en temps, il se recule comme un sculpteur qui se dégage de son œuvre pour apprécier et prévoir le nœud suivant… Il manie la corde et les ciseaux à une vitesse impressionnante, très concentré et en même temps en contact

permanent avec sa création. Rose a un peu de mal à respirer tant les cordes sont serrées, mais cela lui donne une sensation étrange, presque agréable, d'être contenue… Tout le corps est sculpté, à part les jambes qu'il a laissées libres.

En quelques instants, il a créé avec elle une relation extrêmement forte, comme un peintre avec son modèle.

Rose en a presque oublié cet homme à qui elle a donné trois heures… Quand elle y pense à nouveau, c'est avec une pointe de colère : « Il n'est même pas capable de s'occuper de moi et a besoin de sous-traiter ! Quel mufle ! » Elle se tourne vers lui, son humeur change instantanément : planté devant Rose et son sculpteur, il regarde la scène avec des yeux si profonds qu'elle se sent transpercée, magnifiée et qu'elle explose de bonheur. Deux hommes sont là, comme dans son dernier rêve, mais cette fois elle est à leur merci ; pour la première fois, elle rend les armes et se soumet entièrement, fondamentalement, avec une sensation de vertige.

Monsieur lui ordonne de monter sur la petite estrade se trouvant au fond de la salle. Il la contemple, félicite l'artisan, et lui demande la permission de compléter… Il prend une nouvelle cordelette, et attache les jambes de Rose, fort écartées, chacune à un crochet, de part et d'autre de l'estrade. Rose se sent très vulnérable, le sexe ouvert, et sans doute mouillé, deux cordes frôlant chaque lèvre, les bras levés et entravés dans une magnifique toile d'araignée, les seins façonnés par la corde… Il allume quelques spots, les règle, joue avec ombres et lumières sur la peau et les cordes. Rose frémit, et sent qu'au fond de son ventre quelque chose lâche encore, s'abandonne…

Puis, il se redresse, et déclare avec sa voix chaude :

– Chère Madame, vous avez encore cinquante minutes pour être sous nos yeux une œuvre d'art…

Il se recule, rejoint son compagnon de table, et lui parle doucement, sans quitter Rose des yeux. Elle est là, immobile, tiraillée entre la caresse forte des cordes qui serrent et une

autre caresse presque virtuelle, celle des regards… Le bruit des voix s'est atténué dans le restaurant, d'autres regards se tournent vers elle, elle en sent la force. Rose connaît maintenant la jouissance de la soumission… Elle aimerait que cet instant ne s'arrête jamais.

GÉRALDINE ZWANG

TRAVESTIS

Il y a deux mois, Bernard (c'est bien un nom de cocu !), ma lopette de mari, est allé avec des copains de boulot pour arroser sa promotion au poste de directeur du marketing de sa boîte. Un job à la con dont il est très fier, comme tous les types bien payés qui s'imaginent que leur blé leur octroie une supériorité qu'il n'ont pas. Bref, lorsque il est arrivé chez Aldo, il était déjà bien éméché, parlait fort pour exister. Le bar était petit, sombre et envahi de créatures superbes : des blacks aux culs gigantesques, des blondes platine à la poitrine agressive, des Thaïs aux proportions parfaites. En fait, la plus belle boîte de trav de Paris. Toutes étaient hyper féminines, au-delà du réel, lançant des œillades provocantes, aguichant les hommes en les frôlant ou en se collant vulgairement à eux. Une superbe Brésilienne qui ne portait qu'un body et des bas blancs accosta mon con de mari. Elle l'invita à danser en posant une large main aux grands ongles vernis sur sa poitrine. Ce crétin m'avouera qu'il eut la sensation étrange de n'avoir jamais été caressé auparavant, tout son corps frissonnait de haut en bas. La Brésilienne l'a entraîné sur la piste, sous l'œil excité et goguenard de ses collègues, tous aussi cons que lui. Je le sais, je les ai quasiment tous épongés. Autant pour me venger que pour les venger.

La fille s'est mise derrière lui et a commencé à danser en se frottant lascivement. La pointe de ses seins appuyait avec

insistance dans son dos. Sa croupe ondulait sur le tempo, suscitant le regard avide des autres hommes. Tout en évoluant sur la piste, elle flatta délicatement sa queue pour vérifier son érection. Très pro, elle accompagna son geste d'un « Hum ! » suggestif en pressant tendrement ses couilles. L'autre n'en pouvait plus et lui proposa de prendre un verre. Elle accepta et demanda si sa copine pouvait boire aussi avec eux. Un cul magnifique et sculptural de Noire chaloupa vers le bar. Elle portait une longue jupe très transparente qui ne cachait rien de son porte-jarretelles et de son slip. Au bar, les deux "femmes" entourèrent mon mari et l'excitèrent à outrance. La Noire lui parlait à l'oreille en lui donnant de légers coups de langue tandis que la Brésilienne lui griffait lentement la poitrine de la pointe de ses longs ongles rouges. La Noire plaqua son ventre contre ses fesses et mon sous-homme sentit une formidable trique qui s'imprimait dans sa raie du cul. Il oublia aussitôt toute retenue sous les attouchements précis que la Brésilienne prodiguait à sa queue. Elle le branlait avec un doigt depuis la base des couilles jusqu'au gland qu'elle pinçait doucement entre ses ongles. Lui, le coq, se laissait aller à la douce caresse sans oser toucher la bite impressionnante de la Black.

Ce fut la Brésilienne qui lui parla la première :

– Tu fais bander ma copine. Si nous allions chez moi ? Tu ne le regretteras pas. Nous te ferons un prix.

L'autre truffe avait oublié qu'il avait à faire à des putes. Il s'imaginait sans doute que c'était sa belle gueule de raie qui lui valait cet intérêt. Que c'est con un homme quand le sperme lui monte à la tête…

Trop excité, il ne put refuser.

– Combien ?

– Cinq cents euros pour nous deux toute la nuit.

En disant cela, elle se colla à lui et ondula sur sa bite. Il accepta sans réfléchir. Ses copains étaient eux aussi occupés et ne remarquèrent pas son départ.

Dans la voiture, la Noire prit place à ses côtés alors que la Brésilienne se mit derrière lui.

Tandis qu'ils roulaient, la Noire le débraguetta et sortit son sexe hors du pantalon. L'autre bandait comme un fou.

– Quelle belle bite, patron. Tu vas bien nous ramoner avec ça. Je veux y goûter !

Qu'est-ce que c'est gentil, une pute. Et ça sait parler aux hommes. Une petite flatterie sur la taille de leur queues et vous en faites n'importe quoi ! Parce que question bite, mon mari est loin d'être un mammouth, un épagneul, peut-être ? En tous les cas, bien loin des mecs que je traque sur Meetic et que je sélectionne à la taille de leur engin. Mon mari voulait une femme au foyer, il l'a, mais qu'est-ce qu'elle se met comme bûches…

Les lèvres humides de la Black s'emparèrent du gland de Bernard (pardon du pléonasme !) et commencèrent à l'aspirer. Sa langue s'enroula avec douceur autour de la pointe et commença à tourner de plus en plus vite tout en descendant le long de la colonne. sans peine, elle fit heurter le gland au fond de sa gorge. L'autre n'en revenait pas et propulsait son ventre en avant pour mieux occuper cette bouche. La Brésilienne lui pinçait les seins et les faisait rouler entre ses ongles.

Il allait jouir lorsque la Noire arrêta sa pipe.

– Hum, tu as une bonne bite, bonne à sucer. Ma langue a encore le goût de ton gland.

Ils arrivèrent chez la Brésilienne, un petit studio dans le XIII[e] arrondissement.

Nadja leur servit à boire et mit un disque de musique brésilienne. Elle dansa en exagérant des poses lascives qui le mettaient hors de lui. La bosse du sexe du trav déformait le body, et mon mari fut troublé bien que n'ayant, officiellement, jamais eu d'aventures homosexuelles.

Sherry, la Noire, vint s'asseoir à califourchon sur lui et ôta sa chemise. Elle l'embrassa à pleine bouche en frottant sa poitrine contre la sienne. Sa langue s'activait dans la bouche du quadra des mes deux qui lui rendit son patin avec fougue.

Nadja en avait profité pour se mettre nue et se branlait doucement en les regardant. Elle vint les rejoindre et finit de le déshabiller. Sa queue heurtait les fesses de Sherry, assise sur lui. Elle l'emprisonna dans sa raie culière, la faisant coulisser dans son sillon tandis que Nadja suçait les couilles et l'anus de mon mec. Sur son ventre, reposait la lourde pine de Sherry et il laissa sa main s'appuyer négligemment dessus.

– Ah, petit blanc, tu veux voir ma grosse queue de négresse. Tiens, regarde.

Elle retira son slip et fit apparaître une superbe bite d'ébène au gland rose.

Mon mari hésita à peine avant de sortir sa langue et d'aspirer le formidable bouton que la négresse lui présentait. Sa pine emplissait tant sa bouche qu'il en eut mal aux commissures des lèvres. Bonne petite fiotte, il s'appliquait du mieux qu'il pouvait et appréciait l'insistance de Sherry à envahir sa bouche de son pieu.

– Oui, lèche bien mon zob de salope. Il va te défoncer ton cul de puceau.

Pris dans une spirale sexuelle, ma petite tantouze de mari téta encore plus goulûment la bite.

Ses couilles et son cul étaient enduits de salive, et Nadja faisait maintenant coulisser son majeur dans son trou noir qui se dilatait à chaque fois davantage. Elle déroula doucement un préservatif sur sa queue et, tournant le dos à Sherry, s'encula d'une seule poussée.

– Super, tu m'encules à fond, je sens bien ta queue qui me fouille. Tu vas bien cracher, ma pute.

Nadja faisait sortir entièrement la pine de son cul et s'empalait brutalement sans à-coups.

Pris par deux "femmes" d'une gloutonnerie sans pareille, l'idiot planait. Sherry allait et venait de plus en plus vite dans la bouche de Bernard. Elle ne lui donnait presque pas l'occasion de respirer. Et Nadja montait et descendait sur sa queue,

le trou de balle dilaté. Elle se mit à rire tandis qu'elle continuait à se pistonner. Elle lança à Sherry :

– Tu crois que le petit blanc va tenir longtemps ?

En effet, les couilles de mon cocu étaient prêtes à exploser.

Sherry répondit à Nadja sur le même ton de connivence :

– Arrête, il me pompe bien. On dirait que les "trans" lui font de l'effet. Je ne te dis pas, il a un visage d'ange, mais il suce comme un vicelard.

D'un bond, Nadja retira le pal de son cul. Elle se redressa et rejeta d'un geste très féminin ses cheveux en arrière. Elle enleva le préservatif qui enserrait toujours la queue de mon blaireau de mari. Elle le fit violemment, ce qui le fit gémir.

Sherry, la queue bien au chaud, l'engueula :

– Si tu me mords, je te frappe. Je n'aime pas les cannibales.

Nadja regarda sa copine continuer à se masturber dans la bouche de leur proie, puis lui chuchota quelque chose à l'oreille. Sherry se mit à rire. Elle répondit simplement :

– Évidemment, c'est une belle punition.

Sherry sortit de la bouche de Bernard et quitta sa place. En passant devant Nadja, celle-ci lui lécha la pointe des seins. Sherry gloussa de satisfaction. Elles se chuchotèrent encore quelque chose à l'oreille qu'il ne put entendre.

Nadja s'approcha de lui. Il n'avait pas encore joui. Les deux femmes ne lui en avaient pas encore donné l'occasion.

Nadja monta sur le canapé, tourna son postérieur dans la direction de mon petit mari et s'assit carrément sur son visage. Elle lui lança :

– Lèche bien mon trou à merde. Je veux que tu manges tout ce que je vais te lâcher à la figure.

L'autre fut tétanisé par son ordre. Il flippait qu'elle lui chie dans la bouche. Il voulut se dégager de son emprise, mais Nadja s'était installée sur son visage en dominatrice et Sherry lui maintenait fermement les mains pour qu'il ne puisse pas rejeter Nadja.

Terrorisé, ma fiotte se mit à lécher l'anus de la Brésilienne.

Bernard le sentait distendu sous sa langue, dilaté par les coups de bite qu'elle s'était prodigués. Le trou de balle de Nadja avait un vague goût de caoutchouc et d'excrément. Angoissé à l'idée que la Brésilienne puisse l'encombrer de merde, il débanda d'un seul coup. Sherry le vit et prit ses mains pour se les plaquer sur ses couilles. Elle lui indiqua les mouvements qu'il devait faire pour redonner vigueur à sa queue.

Elle l'encouragea par des paroles très douces :

– Il ne faut pas avoir peur. Tout va bien se passer. L'anus de ma copine est délicieux. Goûte comme il est bon. Caresse-toi. Pense à ton plaisir, pense à ta queue que je regarde. Je vois qu'elle redevient raide.

En effet, les paroles de Sherry avaient sur ma lopette un effet rassurant. Il se calma doucement et commença à apprécier le cratère étoilé de la Brésilienne. Il ne me souciait plus de savoir si elle n'allait pas se contenir. À force de le lécher, le goût de son trou du cul était devenu agréable. Bernard darda sa langue pour l'enfoncer au maximum. Sa queue était raide à nouveau, et Sherry la prit entre ses lèvres. Elle le suça mieux encore que dans la voiture. Les pipes devaient être sa spécialité. Lorsqu'il fut à nouveau au bord de la jouissance, les "filles" arrêtèrent de s'occuper de lui.

Sherry alla déposer un nouveau CD dans le lecteur. Elles se mirent à danser gaiement en se tenant par la taille, poussant leur croupe le plus possible en arrière. C'était à qui des deux arriveraient à montrer son cul de la façon la plus provocante. Nadja fit à des gestes obscènes avec sa queue, la soulevant d'une main et balançant ses couilles de l'autre. Au fur et à mesure de leur danse, leurs corps s'échauffaient et leurs queues se dressaient avec provocation. Nadja lança à l'adresse de sa complice :

– Remplis-moi le cul, il est tout vide. Et en désignant mon mari : C'est cette folle-là qui m'a dilatée. Dépêche-toi, je vais attraper un rhume avec ce courant d'air.

Sherry ne se le fit pas prier. Agrippant solidement Nadja

aux hanches, elle l'encula d'un coup, tout en continuant à bouger au rythme de la samba.

Toutes deux regardaient Bernard, ravies du spectacle qu'elles lui offraient et qui augmentait leur plaisir. Elles lui firent signe de venir les rejoindre. Sherry cria :

– Viens, toi aussi, avant que la musique ne finisse.

La bite en feu, il ne se fit pas prier. Il se plaça tout excité derrière Sherry et mouilla maladroitement son anus avec ses doigts.

Toujours occupée à enculer Nadja, elle l'aida à la forcer en écartant ses fesses au maximum. Il la pénétra, savourant l'intense pression de l'anus.

Arrimés les uns aux autres, ils continuèrent à danser tout en baisant, en poussant des cris rauques de plaisir. Ils jouirent presque en même temps.

Ils se sont quittés au petit jour, heureux et fatigués par les multiples jouissances qu'ils ont continué à se donner.

À 16 heures, Nadja m'appela pour me raconter sa nuit avec mon mari et me fixer rendez-vous pour toucher les 2 500 euros en paiement de sa mission et me remettre son attestation. Je me suis régalée de ses détails succulents susurrés avec son accent brésilien. D'autant plus régalée que j'avais installé entre mes cuisses le tout mignon stagiaire souffre-douleur de mon mari.

À son retour, Bernard trouva la maison vide, avec juste un mot posé sur la table basse du salon.

Mon chéri,

Bravo ! Nadja et Sherry sont magnifiques et j'espère qu'elles t'ont donné autant de plaisir que j'en prends en ce moment avec ton stagiaire.

Ta femme qui t'aime pour ce que tu es : un con.

P.S : J'ai déposé l'attestation de Nadja chez Maître Soudry.

Ljubi Zwezdana

Rêves pulsion

Le grain de ta peau sur ma langue, je te lèche
je te prends par la nuque, te renverse
punition – je te mords tu te débats
tu me dis j'adore cette sensation
être regardé comme un objet
tu me supplies, mal encore
moi allongée sur le dos
un sexe d'homme en latex entre les jambes
toi la taille sanglée dans un corset les fesses dégagées
et tu m'enjambes et tu t'assieds sur moi,
dans le miroir près de toi je vois tes couilles chaudes
et lourdes et ton cul que j'écarte
et doucement tu t'empales et tu vas et tu viens
et je vois l'objet entrer et sortir entre tes fesses
et ta queue raide et dure
le gland rouge et chaud sous mes doigts
et tu te branles dans ma main
et t'empales au même rythme et le plaisir vient soudain
et violent et qui te fait gémir
et ton cœur s'accélère
et dans le miroir ton anus dilaté
et tu jouis lèvres mordues, yeux clos…

*
* *

Tu es de dos, nu, assis devant un écran, elle est là
debout, l'air mécontent, sa physionomie si bizarre
ses cheveux gros et noirs comme un casque
elle te reproche de raccrocher lorsque tu reconnais sa voix
et elle s'approche de toi et sa jupe s'entrouvre
tu entrevois son sexe épais
et sombre comme un oursin obèse
et elle veut que tu t'allonges que tu fermes les yeux
et que tu ouvres ta bouche et elle t'enjambe et s'accroupit
tu sens l'odeur de sa chatte
elle prend ta main lèche tes doigts
sa salive coule le long de ton poignet
et elle tire sur ses lèvres et ouvre son sexe
ta main à l'intérieur elle veut que tu la fouilles
que tu la mettes profond et sa chatte la brûle
tu sens son trouble sous tes doigts
et elle s'ouvre
et ses larmes coulent et des spasmes montent
qui lui envahissent le ventre
et son urine jaillit
et toi bouche ouverte tu bois…

*
* *

Il y a une foule gens debout brouhaha musique sourde
je suis assise, une fille près de moi me parle
blouse claire, seins devinés, lourds et pâles
ses bouts de seins épais, les yeux des hommes sur elle
elle dit qu'elle est venue pour moi
qu'elle a fait mon fantasme
les boules de geisha bien au fond de sa chatte
et qu'elles peuvent vibrer
que c'est moi qui décide, que là elle est au bord
qu'elle n'a rien sous sa jupe
c'est en pensant à moi qu'elle s'est vêtue ainsi
elle dit qu'elle a envie
et viens, s'il te plaît viens maintenant
et le goût de ma bouche et ma langue dans son sexe
que son sexe est imberbe et tout soyeux comme j'aime
et son regard liquide me donne comme une violence
et envie de ses larmes et je te vois qui nous fait face
et tu as tes yeux de bite
et dans une salle de bains elle soulève sa jupe
pour que je la regarde
jambes écartées, sexe ouvert
et je veux voir son urine jaillir et elle le fait et c'est sexy
et mon cœur bat dans mon ventre et tu es venu
ton regard animal et ton drôle de sourire
à genoux je la lèche, dans ma bouche son goût
mes doigts en elle je tourne lentement et sa chatte est pleine

et les boules caressent ses parois et je les fais vibrer
et elle se cambre et implore donne donne
et je veux qu'elle se lève et revienne dans la foule
que les hommes la regardent, qu'elle s'asseye dans un coin
dis que je vais te rejoindre te prendre dans ma main
et que veste rabattue je vais te faire bander
tes yeux fixés sur elle je veux qu'elle me regarde
et ne baisse pas la tête
et voir le plaisir qui lui défait les traits
et la foule est bruyante qui hésite près d'elle
et moi tout contre toi je te branle, à sentir sur mes doigts
ton foutre qui jaillit…

*
* *

C'est la nuit une amie près de moi menue, sa peau douce
elle porte une robe courte elle rit nerveusement
je l'ai prise par la taille assise sur un bidet, désuet
l'ai lavée, un peu caressée
et sa chatte est imberbe, l'intérieur lisse et chaud
en riant nous avons enfilé un gant fin de latex
et lubrifié nos doigts
il y a un long couloir peu éclairé
et au bout une pièce sombre, un lit
tu es là les fesses relevées, tu attends à genoux
on devine un miroir
je lui chuchote tout bas d'allumer la lampe torche
qu'elle tient à la main
et nous sommes près de toi
elle s'agenouille, je penche sa tête vers tes fesses
ses cheveux lourds sur tes reins
elle le fait les yeux clos

en gémissant un peu, mes ongles dans sa chatte
et je lui souffle de t'écarter
ta raie anale sombre, son pouce sur ton anus
elle appuie et doucement caresse
elle murmure qu'elle croit que tu aimes ça
mon pouce sur le sien glissé à l'intérieur
nos doigts joints et tu t'ouvres et dans le reflet
je vois ton sexe tendu
et l'anneau très serré à la base de tes couilles
je prends ta queue, elle est rouge et dure
et sa main pour qu'elle te branle
c'est troublant, elle mordille sa bouche
ton anus libéré tu demandes encore, tu veux encore et plus
je te pénètre et t'ouvre, ma main au fond de ton ventre
tu cries, ça fait mal c'est trop bon aussi
le faisceau de lumière sur toi tu es magnifique écartelé
mon poing dans toi je te caresse tu dis que tu veux
que tu dois jouir là, tout de suite
elle te serre et te branle doucement et plus vite
je retire ma main tu restes béant
je veux qu'elle te regarde ainsi,
te dise ce que tu nous donnes à voir
elle a ouvert ses jambes son sexe gonflé les lèvres rougies
tu la pénètres lentement et la baises
sa bouche douce me lèche sa langue me fouille… plaisir.

*
* *

La pièce est petite, au sol des bougies, une croix
un des murs est percé d'une grande baie
le ciel est sombre sans lune, il y a un bruit de vagues
et l'air a ce parfum particulier des bords de mer
je t'ai déshabillé, sur la croix tes bras écartés, poignets liés
tes yeux sous un foulard
je te dis tout bas que des personnes vont entrer
et te sucer
que je les ai choisies pour toi
et que je veux que tu attendes pour jouir
que c'est moi qui décide et tu veux bien
et j'ai pris une badine longue et fine et te frappe doucement
tu gémis un peu, demandes pas trop fort
et puis la pièce se met à bruisser
tu distingues trois voix, deux femmes
l'une voix chantante, l'autre plus basse de fumeuse
un homme est là aussi qui dit qu'il te trouve beau
à genoux je te prends dans ma bouche
ta queue dressée, magnifique tu bandes
et je suis derrière toi, fouet sur tes hanches
et ensuite une caresse et puis plus fort
tu dis non que ça fait mal et tu débandes un peu
une femme s'approche
tu sens ses ongles effleurer tes couilles et ton sexe
et elle se courbe, te caresse de ses lèvres
et te lape comme un petit chien
et sa langue est souple et chaude
et ta queue est raide et gonflée et sous mes doigts
je sens tes couilles si tendues et elle se redresse

ses lèvres sur ta bouche
et je vois le désir dans ses yeux
et dans la pièce, silence attentif
chargé comme d'une attente,
et des silhouettes passent silencieuses
et derrière les moucharabiehs
on devine des regards… qui s'attardent
et je te frappe et tes fesses marquent rouge
et ton cœur s'accélère
et je vois de la sueur en bordure de tes tempes
et c'est troublant et l'autre femme vient
cheveux longs et mouvants, elle les enroule sur ta queue
et te caresse ainsi, ton gland violacé hors de ce fourreau
accroupie sous toi elle le prend dans sa bouche
et puis aussi tes couilles
et ton sexe tiré vers le sol, elle te suce et je te frappe
et sur ton ventre de longues traînées sombres
et j'écarte tes fesses et glisse mes doigts
tu t'es ouvert si vite et tu bouges tes hanches
et je sens ton émotion et tu veux encore plus loin
et être pénétré encore et main fermée je t'écartèle
et je sens que tu aimes
et l'homme s'approche et il est beau et viril
sa bouche très grande lèvres dessinées
et il te prend sans te toucher et te suce et te branle
ses mouvements rapides et sensuels
et puis plus vite et encore, ta queue au fond de sa gorge
les deux femmes sont là qui murmurent et regardent
sous mes doigts ton anus dilaté, tu dis que tu vas jouir
et il se retire et tu éjacules en longs jets blancs
et ton cœur bat si fort et tu me dis oui que tu as aimé
et même que tu as adoré…

*
* *

Tu me dis que la nuit est longue et attends-moi
tu me dis ton fantasme que juste je t'imagine
et sans te toucher, te regarde te caresser
et que tu bandes pour ça et tu dis que tu es déjà dur
et je sais ta queue dans ma main et sa forme
et sa fermeté douce et le gland engorgé
et tes doigts sur ta verge bien serrés et la peau qui glisse
et de plus en plus vite
et tu es à plat dos et je suis devant toi agenouillée
je soulève tes fesses et mes genoux sous toi
et tes jambes bien ouvertes je te regarde
c'est excitant
et je geins un peu et j'ai de la salive plein la bouche
et ma chatte est moite qui s'ouvre et coule
et mes cuisses s'écartent et tu dis que oui ça t'excite
et je te décris ton joli trou du cul, tes bourses remontées
et ta main qui te branle et je voudrais être ta main
et me pencher sur toi et mes lèvres sur ton sexe
et t'entendre crier, sentir les spasmes qui montent
et le plaisir brutal et ton jus dans ma bouche
et je bave du foutre et j'avale
mon ventre secoué… et je t'attends…

*
* *

Je crois que tu es un diable, tu es un diable en moi
je m'éveille et c'est encore la nuit
et c'est comme une folie rouge dans ma tête
je te veux je veux ta voix et que tu dises ton sexe qui gonfle
et ta voix qui se trouble et pâlit
et je t'appelle et tu réponds que tu dormais
mais tu es prêt à écouter mon rêve
l'esprit entre deux songes
et bientôt ton silence attentif, sexuel
et dans ton souffle, comme une tension qui m'émeut
ventre creusé
et c'est un lieu, des gens assis boivent et rient
tu te lèves, pousses une porte, je te suis
de dos devant moi tu pisses sur un mur d'eau
et je prends ta bite dans ma main, elle est un peu molle
et toute chaude, émouvante
et je dirige le jet et ça te fait rire et elle se tend un peu
et puis je défais ta ceinture, je vais vite on peut entrer
tu n'as rien sous ton jean et je caresse ton cul
et je t'incline et tu protestes mais tu écartes tes jambes
et entre tes fesses je glisse un long chapelet anal rouge
et laisse l'anneau visible au sortir de l'anus
ton odeur intime sur mes doigts
parfum de musc puissant qui me chavire le ventre
et puis je rêve encore et c'est un autre lieu
et la musique est forte
la lumière érotique voilée par la fumée
et debout toi tu danses et ton beau cul balance
et j'imagine la sensation, ton anus gavé

une fille tout contre moi sa bouche amoureuse
et mes doigts sous son nez je veux qu'elle te sente
et ton odeur la brusque et l'émotion
et ses traits se creusent et je vois que tu bandes
et j'imagine chaque boule que je sors lentement
et chaque passage qui t'ouvre
et je sais ton plaisir… tout à l'heure.

*
* *

The rleit gou leiw (teu rlêt goléou)
Tu es tombé de mon cœur
envie de dormir seule ce soir
tes histoires pour m'endormir qui m'empêchent de dormir
et je ferme les yeux et je voudrais partir
toi penché sur mon lit tu me dis que tu ne peux
tu ne veux pas dire non
aimer tous les sexes, mensonges, demain
et tu sais tout de l'amour et du désir des femmes
et je rêve de t'apprendre le plaisir féminin
qui investit le ventre et bouleverse
extase, absence et sentir une queue chaude
et qui t'ouvre et t'emplit et sa peau et l'envie qui vient vite
boca cazzo la figa chiavarre
et j'hésite
et je pourrais choisir un objet souple et tiède
comme une bite d'homme
ou alors un homme avec une belle bite d'homme
et j'en deviens comme folle et rien d'autre ne compte
tu ris de mon obstination
mais je sais ce plaisir et veut comme t'initier
mais tu aimes trop les femmes

pour aimer un corps d'homme
mais tu dis oui peut-être un sexe d'homme et des seins
et pour toi je la trouve, je le trouve
sa peau soleil, lèvres charnues
sa voix basse de jeune homme
ses jambes de danseuse, la lumière dans ses yeux
et c'est Bahia
et sa taille est étroite et ses fesses bombées
et ses seins étonnants et ses cheveux en masse
bouche rieuse
et puis je vois que tu lui plais
elle dévêt son buste et entrouvre son jean
seins énormes, sexe tendu, ta bite entre ses seins
avec douceur elle te masturbe
et puis il est debout poitrine contre ton dos il se frotte
les bouts durs érotiques et son ventre sur tes fesses
et qui mime l'amour, ses mains d'homme sur tes hanches
et son sexe qui se dresse et te fouille le cul, violence
et ma tendresse et ta queue dans ma bouche
et il t'encule et tu le sens profond et ça t'excite
et sa bite chaude en toi tu l'avales et recraches
te sentir possédé
et tu aimes qu'il te prenne, envie de soumission
et au creux de tes reins la montée du plaisir
et c'est un orgasme inconnu et tu jouis
cul défoncé, ventre spasmé, sphincters lâchés
et ça t'éclate
et tu décharges collé contre ma langue
et tes jambes fléchissent et tu oublies le temps…

*
* *

Mi chiami dopo se vuoi
Elle est dans ta tête et elle occupe ta tête
c'est comme une obsession tu l'as vue peu de temps
le temps d'un déjeuner et d'autres étaient là
qui emplissaient l'espace
tu as aimé sa peau, son rire provocant
et tu l'as regardée tes yeux sombres bien sur elle
et tu sais et elle sait
et tu rêves
tu la veux et jouir avec elle
et peut-être une surprise, une femme comme un dessert
et tu sais le baiser qui dira qui elle est
si le sexe sera fort ou bien sentimental
et tu redoutes l'ennui et puis la lassitude
ton sexe est dans ta tête et qui conduit ta vie
et aujourd'hui il rêve du baiser bouche veux-tu
et c'est une fièvre
seins dévoilés et ils sont gros
et elle aura les gestes ta queue entre ses seins
et sa chatte très sombre et les lèvres étroites
la fente bien serrée et elle voudra tout tout de suite
et oublier les mots et il la penche et la courbe
la robe légère, le slip peu farouche et il l'écarte
et il adore son goût et les fesses relevées il l'ouvre
et la lèche et elle dit non pas ça
mais son corps s'alanguit qui lui dit de poursuivre
et son goût est violent qui lui pique la langue et elle gémit
et qu'il vienne là maintenant elle dit qu'elle a envie
qu'elle veut connaître sa forme
et viens mais viens doucement, lentement, très

que je sente bien ton sexe
et ma chatte est ma bouche qui t'aspire et t'avale
et il la prend et elle pleure elle dit qu'elle va jouir
et ne bouge plus et attend, attend encore
et elle sait qu'elle est prise, que sa tête est prise
entre plaisir comme au bord de la jouissance
et peur comme avant le mal qu'il va lui faire
et c'est le mal d'amour
et il dit les paroles, tous ces mots galvaudés
il dit, dis-moi, dis-moi que ton sexe n'est qu'à moi
et je ne pense qu'à ça, j'adore t'embrasser
et le goût de ton cul et d'autres mots encore
tous ces mots importants qui deviennent dérisoires
et il sait que la nuit se défait, qu'au matin on se perd
et qu'il faut des promesses pour mettre en laisse les femmes
son plaisir en dépend… et il ment…

*
* *

Mes illusions donnent sur la cour (Serge Gainsbourg)
Un soir elle t'a rejoint et tu dormais
câline elle s'est glissée, à ta cheville un lien
trois nœuds et puis un vœu et c'est comme un couteau
qui lui ouvre le ventre et elle veut savoir
et elle ne croit pas à l'amie voyageuse
et puis tu ne bandes pas tu dis trop bu
et la nuit semble longue près de toi assoupi
et elle se remémore téléphone sans réponse
et cette drôle d'histoire rendez vous oublié
et puis hier et l'autre nuit et elle se lève
il va se réveiller son cœur bat dans la pièce
mais c'est tant pis elle veut savoir

et ses SMS
et les femmes sont là qui lui parlent de son sexe
de sa bouche goût trop peu et de la nuit passée
et à bientôt dimanche et son corps tremble
et elle note tout sa vie a changé elle le hait
et elle pleure mais elle veut le garder
et seul à elle
et sa bouche comme du fiel son corps ses mains sur lui
caresses duperie
et il devient dur et accroupie sur lui elle s'empale
et se branle violemment sur sa queue
elle sait qu'il adore ça et sa bite est raide
et elle sourit elle ne jouira pas mais elle fera comme si
et sa haine est violente qui lui hache le souffle
ça semble une jouissance et il y croit et elle gémit
et plus encore mais elle veut son plaisir
et qu'il lui dise les mots
les mots d'appartenance qu'on dit pendant l'amour
et plus tard dans la nuit elle oublie sa rancoeur
deux doigts entre ses fesses elle le caresse
et sa queue dans sa bouche
elle fera ses fantasmes et bien d'autres à venir
son sexe comme une arme
elle y croit
elle va le rendre fou
ce sera elle… la seule

*
* *

Next step next step
Il est libre et seul c'est son choix
gitan demain ailleurs comme un espoir
et toutes ces femmes au bout de sa queue
ça le rassure et il veut tout
un jour elle l'a quitté
assez de ses démons rupture cassure
trop de fêtes trop de filles trop d'absences
et il nie la douleur amertume mais il les aime trop
et il fuit l'engagement il veut les garder toutes
et peur de l'abandon enfance inachevée
et c'est une nostalgie temps passé mais le temps est ami
qui les fait revenir et il garde le lien loin en loin
souvenir et un jour solitude et elles reviennent vers lui
il répond présent et sa queue et ses mains se souviennent
de la forme de leur chatte de la lourdeur des seins
string fendu anneau qui clôt les lèvres sexe imberbe
gode à temps perdu debout contre un mur cul à sodomie
à chacune un souvenir comme un journal intime
et déjà il bande et il y va joyeux si sûr de son pouvoir
son sexe comme évidence
et elles ont changé mais il les baise
et c'est l'instant
et il sait l'âge qui vient et que demain…
alors vite il baise.

Titres parus aux Éditions Blanche

Dolorosa soror, de Florence Dugas.
L'Évangile d'Éros, de Florence Dugas.
Post-scriptum, de Florence Dugas.
Le Gourgandin, de Françoise Rey.
Métamorphoses, de Françoise Rey.
Blue Movie, de Françoise Rey et Patrick Raynal.
Extases anonymes, de Françoise Rey, photos d'Hervé Amiard.
Sociologie du dragueur, d'Alain Soral.
Vers la féminisation ?, d'Alain Soral.
La Vie d'un vaurien, d'Alain Soral.
Jusqu'où va-t-on descendre ? d'Alain Soral.
Socrate à Saint-Tropez, d'Alain Soral.
Misères du désir, d'Alain Soral.
Passions de femmes, collectif.
Plaisirs de femmes, collectif.
Désirs de femmes, collectif.
2 000 ans d'amour, collectif.
Fantasmes de femmes, collectif.
Femmes amoureuses, collectif.
Lettres du désir, de Claire Yeniden.
Les vestiaires de Longchamp, de Gwaendaëline Pauvert.
L'orage, de Régine Deforges.
Désir, de Sélim Foued.
Cybersex et autres nouvelles, de Pierre Bourgeade.
Un été indécent, de Paul Verguin.
Hiver champagne, de Paul Verguin.
Tu, de Jean-Loup Hubert.
Deux filles et leur mère, de Gilles de Saint-Avit.
Passages du désir, de Gilles de Saint-Avit.
L'amante, de Gilles de Saint-Avit.
Carnets intimes, de Gilles de Saint-Avit.
Contes pour petites filles criminelles, de Nadine Monfils.
Histoires de Q classées X, collectif anonyme.
Histoires cochonnes, collectif anonyme.
L'autre Dracula, de Tony Mark.
Dictionnaire des fantasmes et perversions.
La Phaétonne, de Laure Clergerie.
Les Gestes, d'Isabel Marie.
Autoportrait en érection, de Guillaume Fabert.
L'Amour enchristé, de Roland Agret.
Les Secrets de Florence Nightingale, de A. W. Payne.
Petite mort, de Marie L.
Enjeux d'amour, de Yo et Gaël.
Le Mort, de Georges Bataille, illustrations de Gilles de Staal.
Je est en jeu, de Dominique Antin.
De l'aube à la nuit, de Valérie Boisgel, dessins de Loïc Dubigeon.
Captive, de Valérie Boisgel
Délit du corps, de Jacques Serguine.
De la coupe aux lèvres, de Jacques Serguine.
Impulsions, de Marie Boman.
Huis clos impertinent, de Marie Boman.
La Dernière Heure, de Marie Boman.
Le Pantalon de la fauvette, de Georges Hugnet.
Je te dirai tout, de Serge Quadruppani.
La Première Gorgée de sperme, de Fellacia Dessert.
Agenda amoureux 1999.
Fétiches et fétichismes, de Jean-Michel Ribette.
La Perle, anonyme anglais.
Ma vie chez les femmes, de Maxim Jakubowski.
Montana, de Maxim Jakubowski.
La Salle de réveil, de Marjorie Faust.
Éloge de la séduction, de V. Jullien et X. Deleu.
1001 raisons de prendre un amant, de Lily Gulliver.

Tiens, on dirait du Pouchkine ! de Pierre Rival.
La Nuit Caroline, de Caroline Grimm.
Un siècle d'amour charnel, de Tom Hickman.
Le Divan, de Sophie Cadalen.
Les Autres, de Sophie Cadalen.
Diane, de John-Flaherty Cox.
Étienne, de John-Flaherty Cox.
Paul, de John-Flaherty Cox.
Le Carnet du bipède, de Laure Novella.
La Ruche, de Clarisse Nicoïdski.
Tendres douleurs, de Margaret Cartier.
La Vie amoureuse des fées, de Franck Spengler.
S.M., de Joël Hespey.
Le Fauteuil rouge, de Camille Cases.
69, de Marie-Agnès Michel.
Pris sur le vif, de Marie-Agnès Michel.
L'eau est une dépense courante, de Jacques Bergaud.
Le Lien, de Vanessa Duriès.
La Vieille qui parlait en silence, de Xavier Guerrin.
La Maison de repos, de Julie Saget..
Mes hiérodules, d'Élizabeth Herrgott.
Les Sorcières du Val d'Amour, d'Élizabeth Herrgott.
Scènes de péripatéticiennes, de Pierre Louÿs.
L'amour est une fête, de Sylvia Bourdon.
Le Sceau de l'infamie, de Sylvia Bourdon.
Couple, de Claude Sannois.
Les Deux Amies, de Marie-Jo Bonnet.
Des désirs et des hommes, de Françoise Simpère.
Les Latitudes amoureuses, de Françoise Simpère.
Ce qui trouble Lola, de Françoise Simpère.
Nora la conquérante, d'Alain Mainard.
La Bête, de Pierre Béarn.
Le Dernier Tableau, de José Pierre.
Relations scandaleusement pures, de Francesca Mazzucato.
Fantasmes aux enchères, de Quentin Cooper.
L'Ogre de Gand, d'Astrid Schilling.
Deux mille hommes, d'Estelle.
Sept petites histoires de cul, d'Anne Cécile.
La Vie pratique, d'Otto Ganz.
Cris du corps, de Marianne Angot.
Neptune & surf, de Mary Jaye Lewis.
Diabolique Frida, Anonyme.
La Guerre du lit, de Una Chi.
Le Meilleur de la photo érotique
La Nonne, du Comte d'Irancy.
Histoire d'I, de Gaëtane.
Eveline, anonyme anglais.
Vie d'une prostituée, de Thérèse.
Guide des aphrodisiaques, de Jean-Louis Degaudenzi.
Le Catéchisme libertin, Anonyme.
Ode à trois, d'Éric Mouzat.
Le Poète libertin, de J.-B. Choudard-Desforges.
Une jeune fille à la page, de Héléna Varlay.
Aventures lubriques, anonyme.
Séduction, de Paul Fosset.
Pot-pourri, de Nathalie Ours.
L'Arrière-boutique, de Nicolas Marssac.
Orgie soldatesque ou La Messaline moderne, anonyme.
Faustine, de Marie Lincourt.
Toutes ces belles passantes, de Jean-Pierre Andrevon.
Histoire de Mary et arabella, Anonyme.
Soumise, de Salomé.
Le Dictionnaire érotique, de Richard Ramsay.
Les 12 signes de l'amour, de Brigitte Lahaie, illustrations d'Alex Varenne.
Banquette, placard, comptoir et autres lieux, de W. Saint-Hilaire.

Serial-fucker, d'Érik Rémès.
Guide du sexe gay, d'Érik Rémès.
Sexe guide, d'Érik Rémès.
Je bande donc je suis, d'Érik Rémès.
Hilda, Anonyme.
Écrits érotique, de Stendhal.
Ardentes, de Laurence.
Panache, Anonyme.
Brûlure, de Cléa Carmin.
Jouir d'aimer, de Cléa Carmin.
Lettres à un Monsieur, de Sylvie Bourgeois.
Les Khmers roses, de François Devoucoux du Buisson.
Écrits de femmes, Collectif.
Les Patientes, d'Hugo Trauer.
La Laisse, de Jane Delynn.
Journal sentimental d'une femme infidèle ? de Philippe Nollet.
Pattaya Beach, de Franck Poupart.
Exercices sexuels de style, de Maïna Lecherbonnier.
Mado Dondedieu, d'Henriette D'Épernay.
11 nouvelles à lire seule les soirs de match de foot, d'Emmanuel Poinger.
Frappe-moi !, de Mélanie Muller.
Le Bandeau, de Jean-François Mopin.
Le Grand livre des photographes de nu, Collectif.
Tous les chemins mènent au ciel, de Denis Charlemagne Lavoisier.
Égalité zéro !, d'Olivier Mukuna.
Proposition perverse, de Guillaume Perrotte.
Je ne m'ennuie jamais toute seule…, de Lucie Lux.

En coédition avec les Éditions Joëlle Losfeld

Le Désir des victimes, de Cyril Bedel.
La Salive de l'éléphant, de Charles Duits.
Le Guide de l'amour casher, de Shmuley Boteach.

En coédition avec les Éditions Robert Laffont

Entre femmes, de Jeanne Bourin et Régine Deforges.

En coédition avec les Éditions Mango

La Cuisine amoureuse des grands chefs, de Bernard Planche.

En coédition avec les Éditions Michel Lafon

Impuissante, de Marie-Paule Casanova.

Achevé d'imprimer en janvier 2006
Sur les presses de Corlet, Imprimeur, S.A.
14110 Condé-sur-Noireau
N° d'Imprimeur : 89931
Dépôt légal : janvier 2006

Imprimé en France

Corine Allouch
Clara Basteh ◆ Mercedes Belange
Valérie Boisgel ◆ Sophie Cadalen
Cléa Carmin ◆ Margaret Cartier
Anne Cécile ◆ Lou Cristal ◆ Élizabeth Herrgott
Michèle Larue ◆ Maïna Lecherbonnier

Pulsions de femmes

Marie Lincourt ◆ Lucie Lux ◆ Mélanie Muller
Emmanuelle Poinger ◆ Françoise Rey
Julie Saget ◆ Salomé ◆ Sabine Varrona ◆ Yo
Géraldine Zwang ◆ Ljubi Zwezdana

nouvelles

Fidèles à une tradition, les Éditions Blanche laissent libre cours aux univers fantasmatiques d'une vingtaine de femmes autour, cette année, du thème de la pulsion. Thème riche et évocateur, les pulsions féminines, quelles qu'elles soient, nous entraînent vers des cieux insoupçonnés où nous nous perdons avec délices.

Chacune de ces femmes a imaginé pour nous une histoire de femme passionnée où elle dévoile le meilleur et le pire d'elle-même, conduisant le lecteur au paradis des lectures amoureuses.

ISBN : 2-84628-132-7
9 782846 281324

